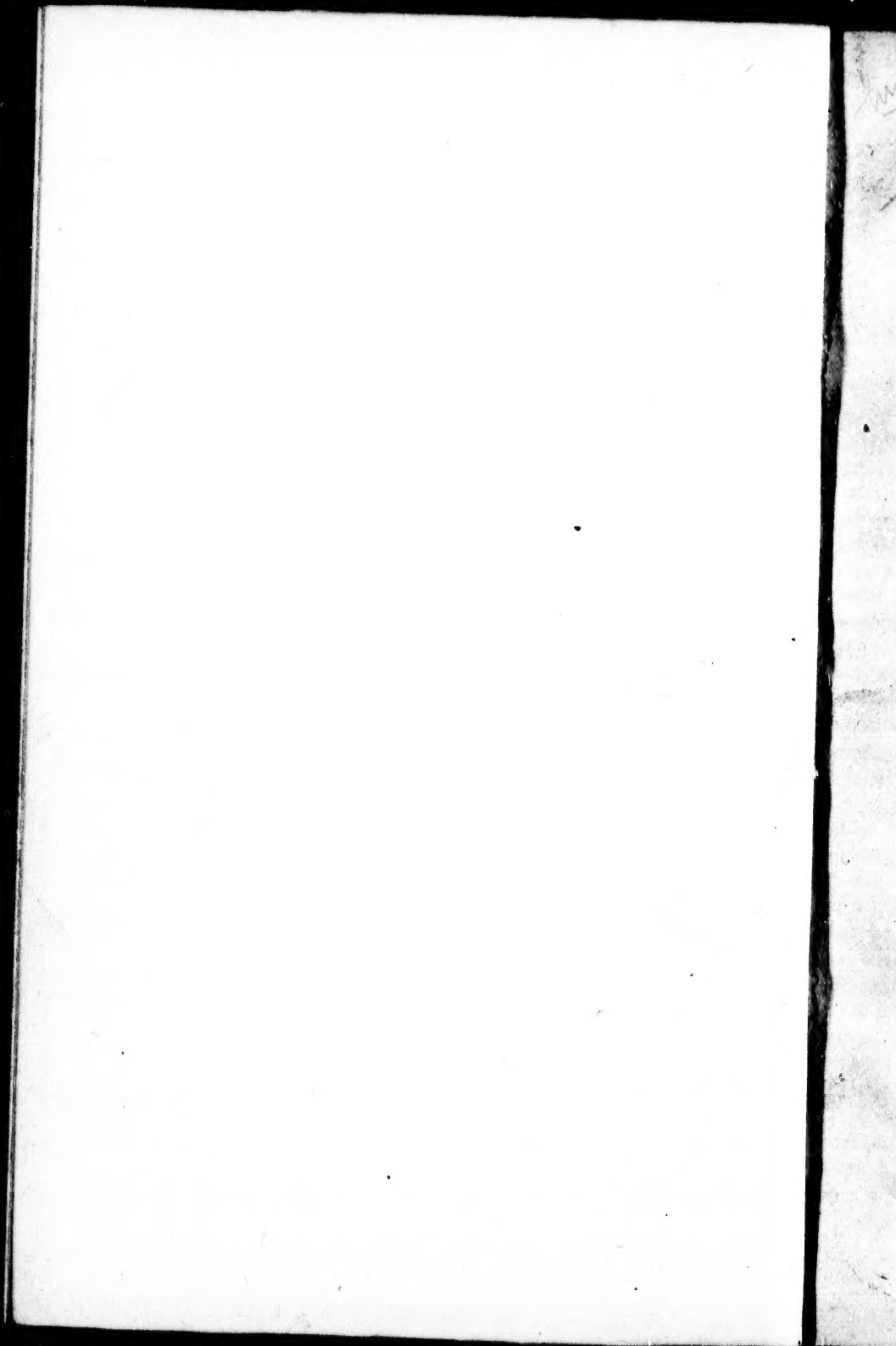




XRR

100.454

**LES CALIFORNIES,
L'ORÉDON
ET L'AMÉRIQUE RUSSE.**

PAR M. FERDINAND DENIS,
CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE SAINTE-GENEVIÈVE.

1849

151,383

HR

F5804.1

D36

Il y
sur cet
reputat
la territ
graphes
ont le
ance, u
eut-étr
portance
don, plu
partie d
alors qu
liques. C
nquette p
moins fa
captait d
conséque
est une
des nouv
loi que n
narration
da bel é
de la bai
vage des
née à tar
né nous
point de
haute Ca
les parol
leurs mé
la guerr
pays ser
avantage
pour la

AVERTISSEMENT.

Il y a quelques mois seulement, à l'époque où fut commencé notre travail sur cette partie de l'Amérique, la haute Californie n'avait en réalité d'autre réputation que celle qui s'attachait aux efforts des anciens missionnaires, et le territoire contesté, mais désert, de l'Oregon n'occupait guère que les géographes : tout à coup une découverte inattendue faite dans le lit d'un fleuve, dont le nom était encore plus obscur que celui de la contrée où il prend naissance, une appréciation politique plus judicieuse de ces régions, qui vont peut-être voir changer à leur profit le siège du commerce avec la Chine, l'importance elle-même que les États-Unis ont attachée à leur nouvelle possession, plusieurs circonstances réunies en un mot ont contribué à donner à cette partie du Nouveau Monde une célébrité qu'un voyageur avait osé lui prédire alors que l'on ignorait le prodigieux accroissement de ses richesses métalliques. On comprendra sans peine que si l'histoire de ces régions, longtemps inconnue pour l'Europe, a pris spontanément un intérêt inattendu, il n'en a pas moins fallu mettre beaucoup de circonspection dans la manière dont on acceptait des faits qui tenaient du merveilleux, et plus de réserve encore dans les conséquences qu'on pouvait en déduire. Avant tout, cette grande Collection est une œuvre sérieuse, et nous ne prétendons pas accepter sans garantie des nouvelles qu'il eût fallu combattre. Il est résulté nécessairement de cette loi que nous nous imposions à nous-même, moins d'homogénéité dans la narration. Le Rio del Sacramento, par exemple, n'a été décrit qu'à propos du bel établissement de la Bodega, possédé par les Russes dans le voisinage de la baie de San-Francisco, et il n'a pu être définitivement question du lavage des sables aurifères de ce fleuve que dans l'appendice, la sanction donnée à tant de récits extraordinaires par le message du président James Polk ne nous étant parvenue que dans ces derniers temps. Mais, nous ne craignons point de le dire, quelque riches que puissent être les sables aurifères de la haute Californie, et en supposant même qu'il n'y ait nulle exagération dans les paroles de l'honorable M. Mason, qui a affirmé qu'on y trouvera des valeurs métalliques suffisantes pour payer quarante fois les frais nécessités par la guerre avec le Mexique, l'opulence durable que doit acquérir ce beau pays sera due, selon nous, dans l'avenir à une autre cause ; elle sera due aux avantages signalés naguère par un voyageur dont on a pu voir se réaliser pour la plupart les prévisions. Il n'y a pas cinq ans, M. Duflot de Mofras

s'exprimait ainsi : « La haute Californie dans son ensemble est admirablement propre à une colonisation, dont le plan est d'ailleurs pour ainsi dire tracé par les vingt-deux missions et les six pueblos échelonnés sur la surface du sol, et qui pourront devenir le noyau d'autant de villes parfaitement situées et à la portée de tous les ports. Cette province présente les plus grandes facilités pour l'élevage des bestiaux, la culture des céréales et la plantation de vignes; elle pourrait contenir vingt millions d'habitants : malgré les déprédations de tout genre, elle possède encore près de quatre cent mille têtes de bêtes à cornes, et ses ports sont un point de relâche forcée pour les navires allant de la Chine et de l'Asie aux côtes occidentales de l'Amérique.

Il n'est pas douteux que du moment où une population intelligente et laborieuse s'y établirait, ce pays parviendrait à occuper un rang élevé dans l'échelle commerciale; il formerait l'entrepôt où les côtes du grand Océan enverraient leurs produits, et fournirait la plus grande partie de leur subsistance en grains à la côte nord-ouest, au Mexique, à l'Amérique centrale, à l'équateur, au Pérou, à la côte nord de l'Asie, et à plusieurs groupes de la Polynésie.... »

Non-seulement une population intelligente et laborieuse accourt de toutes parts dans la Californie; mais une partie de cette population devra, refluer dans la région moins favorisée qui l'avoisine, et exploiter enfin au point de vue agricole des terres fertiles, qui n'ont fourni jusqu'à ce jour au commerce que des pelleteries. En présence de ces changements prodigieux, il faut bien répéter avec James Polk que le peuple des États-Unis est aujourd'hui le peuple le plus favorisé de la terre.

Un
dix-se
range
vouée
phiqu
indiqu
inscri
Terra
substi
l'on ig
l'abré
manière
tour
prolon
naires
delà d
sur ce
fantast
pait to
er plu
les im
Kunth
gation
Mofran
doute
l'époq
désert
résoud
ore t
de bon
Sur la
Phil
actère
inexpl
La V
diffère
les mé
itique
les ré
géogra
core à
tion c
à remp

LES CALIFORNIES,

PAR M. FERDINAND DENIS.

est admirablement
our ainsi dire tracé
s sur la surface de
parfaitement situées
s plus grandes faci-
et la plantation de
: malgré les dépré-
tre cent mille têtes
forcée pour les ma-
es de l'Amérique.

n intelligente et la-
n rang élevé dans
es du grand Océan
partie de leur sub-
à l'Amérique cen-
à plusieurs groupes

se accourt de toutes
ation devra, refluer
r enfin au point de
e jour au commerce
ligieux, il faut bien
est aujourd'hui la

Un des génies les plus éminents du dix-septième siècle, Bacon, n'hésite pas à ranger la Californie parmi ces régions vouées à toutes les hypothèses géographiques et que l'on croyait suffisamment indiquées sur la carte lorsqu'on avait inscrit leur nom avec la légende fatale : *Terra incognita*; heureux de ne pas substituer une erreur aux faits réels que l'on ignorait. En effet si dès l'année 1601 l'abréviateur d'Ortelius traçait d'une manière à peu près satisfaisante le contour du golfe de la Californie, et s'il prolongeait d'après des données imaginaires les côtes du nouveau monde au delà de la mer Vermeille, il inscrivait sur ce vaste espace le nom d'un royaume fantastique, et l'empire de *Quivira* occupait toute la région destinée à représenter plus tard la haute Californie. Après les immenses travaux des Viscaïno, des Kunth, des Venegas; après les investigations scientifiques des Greenhow, des Mofras, des Fremont, il est permis sans doute de le supposer, nous touchons à l'époque où la géographie de ce vaste désert ne laissera plus de problèmes à résoudre; mais nous ne pouvons pas encore trop sourire de la naïveté pleine de bonne foi des vieux cosmographes. Sur la carte de Mitchell, publiée en 1846 à Philadelphie, on lit encore en gros caractères et sur un vaste espace : *terres inexplorées*.

La Vieille et la Nouvelle Californie, si différentes d'aspect, ont suivi longtemps les mêmes destinées : un événement politique dont on ne saurait encore prévoir les résultats vient de les séparer. La géographie continuera longtemps encore à réunir dans une même description ces deux régions appelées désormais à remplir des rôles bien divers. Avant

d'esquisser leur histoire politique et religieuse, nous allons essayer de les faire connaître, quoique d'une manière sommaire, au point de vue géographique.

Les deux pays réunis formaient naguère encore une des principales divisions de la république mexicaine; c'est une vaste région qui s'étend le long des rives de l'Océan Pacifique, depuis les 22° 31' de latitude jusqu'aux 42° nord, formant ainsi une étendue de quatorze cent vingt milles. On la divisait tout récemment encore en deux provinces, dont nous allons faire connaître les doubles dénominations (1).

VIEILLE OU BASSE CALIFORNIE (2).

Cette contrée forme une étroite péninsule se déployant parallèlement avec le continent; elle est bornée à l'ouest par l'Océan Pacifique, à l'est par le golfe de Californie, qui prend aussi le nom de mer Vermeille: son étendue est d'environ sept cent vingt milles, sur une largeur moyenne de cinquante milles. Elle présente une surface de 30,000 milles carrés.

(1) Ces évaluations sont empruntées au travail géographique qui a été publié par M. Augustus Mitchell en 1846, à Philadelphie. Nous n'avons pu nous procurer la Carte donnée à New-York, par J. Disturnell, en 1847. On peut consulter également la belle Carte de M. de Mofras.

(2) Nous aurions voulu donner ici l'étymologie positive du nom que porte la Californie; mais nous avons rencontré tant d'opinions diverses émises à ce sujet, et quelques-unes sont si peu admissibles, que force nous a été de dire avec M. Greenhow : « Elles n'ont pas même le mérite d'être ingénieuses. » Le savant Warden reproduit l'une des moins déraisonnables, et semble l'adopter. Les premiers Espagnols qui arrivèrent dans cette région, surpris, dit-on, des chaleurs extraordinaires dont ils avaient à souffrir, l'appellèrent *Calida fornax* ou fournaise ardente. Miguel de Venegas voit dans le mot Californie une appellation indienne défigurée. Quoi que l'on puisse dire, cette dénomination ne s'étendait du temps de Cortez qu'à une seule baie,

ASPECT DU GOLFE; CLIMAT;
PRODUCTIONS.

En employant une image sensible pour tous ceux qui ont quelques notions géographiques, un voyageur moderne (1) a fait comprendre quelle était la forme approximative du golfe de Californie. La configuration de la mer Adriatique, dit-il, donne une idée assez exacte de la mer de Cortès.

Mais cet écrivain, qui peint quelquefois avec enthousiasme les splendeurs de la végétation dans une autre partie des Californies, nous trace avec son exactitude ordinaire un tableau désolé des bords de cette mer intérieure. « Les deux côtés de la mer Vermeille, nous dit M. Duflot de Mofras, courent parallèlement vers le nord-ouest; elles sont très-basses et remplies de marais salants peuplés de caïmans, de reptiles et d'insectes. L'aspect général du pays est horrible; l'imagination ne saurait rien concevoir de plus nu, de plus désolé. Il y a manque complet d'eau et de végétation; on ne voit que des mangliers et quelques arbustes épineux, tels que les cactus, les magueys et quelques acacias (le *cactus opuntia*, l'*agave americana* et le *mimosa gummifera*). Il est très-rare de rencontrer au bord de la mer des orangers et des palmiers. Il faut aller à plusieurs lieues dans l'intérieur pour trouver de la terre végétale. Le rivage est formé par du sable et des terrains calcaires impropres à la culture. A l'entrée du golfe, sur la côte orientale, on aperçoit au loin les sommets de la *Sierra madre*, qui sépare les provinces de Jalisco, Sinaloa et Sonora, et celles du nouveau Mexique, Chihuahua et Durango. La côte de la Vieille Californie présente sans interruption une suite de pics déchirés, d'origine volcanique et dépouillés de toute végétation. Cette chaîne de montagnes, qui vient du nord, se dirige dans toute la longueur de la presqu'île, vers le sud, et s'abaisse graduellement en arrivant au cap San-Lucas (2). »

Si ce pays stérile offre un aspect trop

rarement interrompu par des effets de paysages qui en tempèrent la sévérité, rien n'égale la pureté de son ciel et la limpidité de l'atmosphère. Quelque beau qu'il soit néanmoins, le climat de cette région est extrêmement chaud; le thermomètre s'élève jusqu'à 38° centigrades, et ce n'est guère qu'en arrivant au 30° de latitude que le froid commence à se faire sentir. Dans la basse Californie proprement dite l'été est la saison des pluies, et ce pays, ordinairement désolé par la sécheresse, voit se former alors des orages violents, accompagnés de trombes d'eau, auxquels succèdent des coups de vent terribles. En d'autres circonstances un phénomène fort étrange a lieu dans ces parages, et il a surpris les voyageurs sans qu'ils le pussent expliquer. Souvent par un temps d'une sérénité parfaite, alors que nuage ne voile l'azur du ciel, la pluie tombe. Plusieurs voyageurs, notamment M. Duflot de Mofras, ont été témoins de ce fait et le rappellent dans leurs relations. Un autre phénomène, d'un caractère plus merveilleux encore, anime les nuits sur ces rives de l'océan Pacifique. A des époques indéterminées, des étoiles filantes innombrables sillonnent l'obscurité du ciel de leurs traits lumineux. Telle est la multiplicité de ces lueurs scintillantes, tel est l'éclat continu de ces gracieux météores qu'on les désigne dans le pays sous le nom de *pluie d'étoiles*. L'illustre Humboldt fut jadis témoin de ce phénomène en parcourant l'extrémité de la Nouvelle-Espagne, et il le décrit avec cette justesse d'expression, avec ce sentiment poétique, qui, sans rien enlever à l'exactitude des détails exigée par la science, sait faire comprendre en quelques traits les grands effets de la nature.

Mais après avoir embrassé d'un coup d'œil ces généralités qui regardent plus particulièrement la Vieille Californie, nous allons examiner rapidement l'ensemble de ses productions; puis nous passerons aux régions que fertilisent de grands fleuves, et qui par cela même offrent pour l'avenir un intérêt que les anciennes missions ne sauraient désormais réclamer.

Ainsi que l'a fait observer un voyageur moderne plusieurs fois cité, la

(1) M. Duflot de Mofras, t. I, p. 202.

(2) Le même, *Exploration du territoire de l'Oregon, des Californies et de la mer Vermeille*; Paris, 1844, 2 vol. in-8°, atlas.

const
form
pays
mer
Auss
quée
La m
épus
ate
rista
ons
erre
excell
trouv
tre é
Molej
mes, e
prunt
elles
pieds,
ces pla
tal de
lasse,
quelqu
nomen
Mal
manqu
certain
présen
pour
donner
des cac
senten
Des ar
nent é
tre qu
exploit
cultés
des pin
analog
verniss
ment
présen
arbre
Palo
onné
euran
fois s
par le
Des
fruiti
tés d
des q

(1)
rapide

pu par des effets de
imprérent la sévérité,
de son ciel et la lim-
nière. Quelque beau
s, le climat de cette
ment chaud; le ther-
qu'à 38° centigrades.
en arrivant au 30°
froid commence à
ans la basse Califor-
l'été est la saison
ays, ordinairement
resse, voit se for-
es violents, accom-
l'eau, auxquels suc-
vent terribles. En-
ces un phénomène
ans ces parages, et
geurs sans qu'ils le
ouvent par un temps
site, alors que nul
ur du ciel, la pluie
ageurs, notamment
s, ont été témoins
lent dans leurs rela-
omène, d'un caract-
encore, anime les
e l'océan Pacifique.
minées, des étoiles
s sillonnent l'obs-
traits lumineux.
cité de ces lueurs
éclat continu de ces
on les désigne dans
de *pluie d'étoiles*.
fut jadis témoin de
courant l'extrémité
ne, et il le décrit
expression, avec ce
ui, sans rien enle-
détails exigés par
e comprendre en
rands effets de la

embrassé d'un coup
ui regardent plus
Vieille Californie,
rapidement l'en-
ctions; puis nous
que fertilisent de
par cela même of-
intéret que les
sauraient desor-

observer un voya-
urs fois cité, la

constitution géologique de la basse Ca-
lifornie a trop d'affinité avec celle du
pays de Sonora (1) pour ne pas renfer-
mer quelques gisements de métaux.
Aussi suppose-t-on que la montagne si-
tuée près de Molejé renferme de l'or.
La même localité fournit une sorte de
céruse ou blanc de plomb natif, le sul-
fate de cuivre s'y présente en petits
cristaux; mais ce qui est plus précieux
sans doute, on peut s'y procurer des
pierres de construction d'une qualité
excellente, et selon Clavigero on y a
trouvé des marbres. Le plâtre s'y mon-
tre également; il se présente près de
Molejé en plaques stratifiées et diapha-
nes, et M. de Mofras, à qui nous em-
pruntons ces détails, dit que comme
elles sont longues de quatre et cinq
pieds, les missionnaires se servaient de
ces plaques en guise de vitraux. Le cris-
tal de roche, le soufre, le nitrate de po-
tasse, le sel de soude, complètent, à
quelques omissions près, cette rapide
nomenclature.

Malgré son extrême aridité et le
manque absolu de cours d'eau ayant une
certaine étendue, le sol de la Californie
présente une flore encore assez variée
pour que nous ne tentions pas d'en
donner ici même un simple aperçu;
les cactus, les plantes épineuses y pré-
sentent surtout leurs formes austères.
Des arbres de grande dimension y vien-
nent également; mais on ne les rencon-
tre qu'au sein des montagnes, et leur
exploitation présente d'immenses diffi-
cultés. Des chênes, des ilex, des lièges,
des pins, le bois de fer d'une qualité
analogue à celui du Brésil, l'ébénier, le
verniss copal, l'arbre à goudron, for-
ment ces forêts inexplorées et jusqu'à
présent presque inutiles. Il est aussi un
arbre d'une funeste célébrité, c'est le
Palo de la flecha, dont le suc empoi-
sonné remplace dans ces contrées le
curare de l'Orénoque, et rend quelque-
fois si redoutables les blessures faites
par les Indiens.

Depuis bien des années les arbres
fruitiers de l'Europe ont été transpor-
tés dans cette région; ils y réussissent
dès qu'une irrigation suffisante peut être

pratiquée, et la vigne y vient avec assez
de vigueur pour y donner des vins d'une
qualité excellente. Il en est de même
des céréales : le blé y rend en certai-
nes localités jusqu'à soixante pour un.
Le maïs prospère dans les deux Cali-
fornies comme il prospère dans les
autres contrées américaines. A ces végé-
taux si précieux des zones tempérées
il faut joindre le manioc, la canne à
sucre, l'indigo, le tabac, et nombre de
plantes propres à la teinture.

La zoologie de cette portion de l'A-
mérique est incontestablement plus bor-
née que celle des régions arrosées par
de nombreux courants d'eau; nous fe-
rons observer néanmoins qu'un des ca-
ractères saillants de l'histoire naturelle
dans ces contrées est surtout l'extrême
variété de la conchyliologie. Les pre-
miers explorateurs eux-mêmes furent
frappés de la richesse, de l'éclat cha-
toyant, de l'intensité des couleurs répân-
dus sur les beaux coquillages de la Ca-
lifornie. Un grave historien nous a peint
la même surprise éprouvée par Viscaïno
à l'aspect d'une rive couverte de ces
merveilleuses productions. « Durant son
second voyage, dit-il, il arriva sur une
plage couverte de coquilles si belles et
si resplendissantes que, quoiqu'elles fus-
sent à demi enterrées dans le sable, le
soleil venant à les frapper de ses rayons,
ladite plage semblait être un ciel es-
toilé. » Les huîtres perlières de la Cali-
fornie acquièrent bientôt une grande
célébrité dans le Mexique, et furent
même pendant longtemps l'unique objet
qui attirât dans ces régions sauvages.

NOUVELLE OU HAUTE CALIFORNIE.

Cette région s'étend depuis l'océan Pa-
cifique jusqu'aux monts Anahuac, et de-
puis les 42° de latitude nord jusqu'à l'ori-
gine du golfe de Californie. Au nord, il est
borné par l'Orégon, au sud par la Vieille
Californie et la province de Sonora; son
étendue du nord au sud est d'environ
sept cents milles, et de l'est à l'ouest de
six cents à huit cents milles : on estime
sa surface à une étendue approximative
de 420,000 milles carrés. Ainsi que nous le
disions tout à l'heure, la géographie de
l'intérieur est à peine connue : la région,
entre autres, traversée par le Rio Colo-

(1) Nous donnons plus haut une description
rapide de cette province mexicaine.

rado est encore au pouvoir des nations indiennes, et n'a pu être complètement explorée, malgré les immenses travaux de l'intépide colonel Fremont. Ce grand bassin intérieur, si peu visité, a environ dix-huit cents milles d'étendue, et l'on a la certitude qu'il renferme de vastes espaces sablonneux, manquant d'eau absolument, tandis que d'autres parties sont merveilleusement arrosées et essentiellement propres à l'élevé des bestiaux.

FLEUVES DU GOLFE DE CALIFORNIE.

— Le fleuve le plus considérable qui vienne se jeter dans la mer Vermeille est désigné sous un nom qui indique assez quelle est la teinte de ses eaux ; divers auteurs ont même prétendu que les terres rougeâtres qu'il tient en dissolution étaient pour quelque chose dans la dénomination que l'on avait imposée jadis à la mer de Cortès (1) ; on lui donne le nom de *Rio Colorado* d'Occident pour le distinguer d'un autre fleuve, qui porte le même nom dans des régions peu éloignées : né dans les montagnes Rocheuses, vers le 41° de latitude, il n'a pas moins de trois cents lieues de cours. M. Augustus Mitchell, dans sa carte si détaillée, prolonge même cette étendue. Le Colorado peut avoir deux lieues de largeur à son embouchure. Si ce fleuve arrose des terres fertiles, il traverse aussi des déserts sablonneux et stériles bien peu connus encore. Le premier navigateur qui eut la gloire de l'explorer fut Hernando Alarcon, lors de son expédition combinée avec celle de Coronado (2). Dès l'année 1540, aidé par les Indiens sauvages qu'il rencontra sur ces bords, et qui voulurent bien tirer à la cordelle les embarcations espagnoles, Alarcon put remonter assez avant le cours du fleuve. Il fut ainsi à même de fournir les renseignements les plus curieux sur le territoire qu'il

parcourt : dès l'origine, il établit aussi, comme cela n'est devenu que trop certain, combien ses eaux ont peu de profondeur. Le Colorado se jette à la mer par les 32° de latitude nord environ, et son entrée est difficile (1).

La rivière *Verde* et la *Grande rivière* sont ses tributaires les plus considérables dans la partie supérieure : l'une et l'autre elles prennent leur source dans les États-Unis : la première aux pieds du Fremont, la seconde à la base ouest de Longo Peak ; sa branche la plus éloignée et la plus large, le Gila, est une rivière considérable. Elle s'unit au Colorado huit lieues au-dessus de son embouchure. Selon M. Mitchell, auquel nous empruntons plusieurs de ces détails géographiques, le Sacramento et le San-Joaquin ont environ, l'un quatre cents, l'autre trois cents milles de cours, et avant de se jeter dans la baie de San-Francisco ils arrosent la belle vallée qui se déploie entre la Sierra-Nevada et la chaîne de montagnes qui borde la côte. Le *Tulé* ou le lac des Jones, voisin des sources du San-Joaquin, et le lac de la Montagne, découvert durant ces dernières années par le colonel Fremont, doivent être aussi mentionnés. La rivière que l'on désigne sous le nom de Buenaventura va se jeter dans la mer à Monterey. Les autres cours d'eau qui existent le long de l'océan Pacifique peuvent être considérés comme offrant peu d'importance ; quelquefois même ils finissent par être à sec, et ils n'offrent aucune ressource pour la navigation. Ces rives néanmoins sont couvertes d'une végétation splendide, surtout aux alentours de la baie magnifique où se jettent le Sacramento et le San-Joaquin. La zoologie de ces contrées est bien plus variée, plus abondante en espèces, que celle des pays arides occupés par les anciennes missions. Pour faire saisir d'un seul trait cette exubérance de la nature animale, nous aurons recours à un voyageur qui a fait naguère le récit de ses observations dans la baie de San-Francisco. Il est sans doute peu de régions où la nature ait répandu tant d'êtres

(1) Un voyageur récent ne partage pas cette opinion, et donne une autre cause à la dénomination de cet immense bassin. « On voit à la surface de la mer une quantité très-considérable de chevrettes et de petits crabes, naturellement rouges ou plutôt vermillés ; et c'est probablement là ce qui a fait donner le nom de mer Vermeille au golfe de Californie ; car l'eau elle-même n'est pas colorée, et quant au fond, il est de couleur verdâtre. » (Dortet de Tessan, *Voyage de la Vénus*, t. X.)

(2) Voy. les documents publiés par M. Ternaux-Compans.

(1) Voy. Duflot de Mofras ; voy. également la carte publiée en 1846 par M. Augustus Mitchell.

anim
les e
réelle
faire
la cō
envir
autot
balei
loup
et u
très-
à les
de t
moul
gueu
l'air
ces d
grand
appro
conn
savoi
de les
suiv
menc
suite
ciaux
des d
thou
LA
consc
Mitch
des d
jour,
explo
Califo
trouv
est le
proba
mille
existe
qu'il
plus
tah,
tion
rable
jette
ne le
trait
plus
lacs
gos
cart
corr

gine, il établit aussi, devenu que trop cer-
eaux ont peu de pro-
ado se jette à la mer
ude nord environ, et
elle (1).

et la Grande rivière
les plus considérables
rière : l'une et l'autre
leur source dans les
mière aux pieds du
de à la base ouest de
nche la plus éloignée
Gila, est une rivière
s'unit au Colorado
de son embouchure.
auquel nous em-
de ces détails géo-
ramento et le San-
n, l'un quatre cents
milles de cours, et
ans la baie de San-
nt la belle vallée qui
Sierra-Nevada et la
es qui borde la côte.

des Jones, voisin
Joaquin, et le lac de
ouvert durant ces
le colonel Fremont,
mentionnés. La ri-
ne sous le nom de
jeter dans la mer à
es cours d'eau qui
l'Océan Pacifique
rés comme offrant
quelquefois même ils
ec, et ils n'offrent
r la navigation. Ces
at couvertes d'une
surtout aux alen-
ifique où se jettent
n-Joaquim. La zoo-
est bien plus variée,
èces, que celle des
par les anciennes
e saisir d'un seul
de la nature ani-
écours à un voya-
rière le récit de ses
baie de San-Fran-
te peu de régions
andu tant d'êtres

animés. « La quantité d'animaux de toutes espèces qui habitent ces parages est réellement étonnante, dit-il. Ayant été faire une station sur une roche séparée de la côte par un bassin de trois encablures environ, nous voyions en même temps autour de nous dans la mer une petite baleine ou souffleur, des troupeaux de lous marins, un troupeau de marsouins et une quantité de poissons d'espèces très-variées. Sur les roches, de manière à les couvrir entièrement, des coquillages de toutes espèces, et entre autres des moules énormes (15 centim. de longueur); à terre un troupeau de cerfs; en l'air quatre à cinq vols d'oiseaux d'espèces différentes. La fuite et les cris d'un grand nombre de ces animaux à notre approche prouvaient cependant qu'ils connaissaient déjà assez l'homme pour savoir que c'est là un ennemi redoutable de leur espèce (1). » Nous ne ferons pas suivre ce tableau animé d'une aride nomenclature; mais nous renverrons à la suite de cette notice et aux travaux spéciaux qui ont été publiés dans les voyages de Beechey, de Mofras et de du Petit-Thouars.

LACS. — Ce sera encore le récent et consciencieux travail de M. Augustus Mitchell auquel nous emprunterons des détails bien peu connus jusqu'à ce jour, et qui sont le résultat de récentes explorations. De tous les lacs de la haute Californie, le grand lac salé qui se trouve situé vers l'extrémité nord-est est le plus considérable; il n'a pas moins probablement de deux cent quatre-vingt milles de circuit, et on ignore encore s'il existe un point où il perd ses eaux; ce qu'il y a de certain c'est qu'elles sont plus salées que celles de l'Océan. *L'Utah*, qui emprunte son nom à une nation indienne, est bien moins considérable; mais ses eaux sont douces, et il se jette dans le précédent par le sud. Nous ne le voyons mentionné ni dans le savant traité de Balbi ni dans des géographes plus récents. Selon M. Mitchell, ces deux lacs sont sans aucun doute le Timpanogos et le Buenaventura des anciennes cartes espagnoles; mais ils ont été tracés correctement pour la première fois par

le capitaine Fremont (aujourd'hui colonel) sur la carte qui accompagne son dernier *Voyage*. Des lacs vaseux et une montagne qui affecte la forme régulière d'une pyramide ont été découverts récemment par ce voyageur, et se trouvent au centre de la chaîne que forme la sierra Nevada. De la surface du lac s'élève un rocher remarquable « presque aussi régulier dans sa forme que les célèbres pyramides de l'Égypte; il s'élève à une hauteur de six cents pieds, et il est visible à plusieurs milles de distance; c'est de lui que le lac a reçu le nom qu'il porte aujourd'hui. »

OROGRAPHIE. — Les principales montagnes de la haute Californie sont, d'après l'auteur que nous venons de citer, la sierra d'Anahuac, la sierra de los Mimbres et la Sierra Madre; elles occupent la frontière de l'est, forment une chaîne continue et font partie du vaste système des montagnes Rocheuses; ce sont elles qui séparent les eaux du Colorado de celles du Rio grande del Norte. La rivière de l'Ours et les monts de Wahsatch ont été récemment explorés par M. Fremont : ils sont tous les deux à une hauteur considérable, et forment les limites est du grand bassin intérieur. La sierra Nevada et la chaîne de la côte courent presque parallèlement au rivage : la première, à une distance de l'Océan Pacifique qui varie de cent à deux cents milles; la seconde, en ne s'éloignant guère des côtes que de quarante à soixante milles. Les vallées qui s'ouvrent entre ces montagnes, continue M. Augustus Mitchell, forment les parties les plus belles de la Californie... La sierra Nevada, ou la chaîne Neigeuse, est considérée par le colonel Fremont comme étant d'une élévation plus considérable que les montagnes Rocheuses; la neige les couvre en tout temps. « Le passage par lequel cet intrépide officier traversa la sierra s'élevait de neuf mille trois cent trente-huit pieds au-dessus du niveau de la mer. » Selon le même voyageur, d'autres pics du même système s'élevaient de plusieurs milliers de pieds plus haut. Ces détails géographiques datent déjà de deux ou trois ans; il est probable que, quant à ce point, les dernières observations de M. Fremont amèneront sur les cartes des changements dont

Tras; voy. également
46 par M. Augustus

(1) Dortet de Tesson, *Voyage de la Vénus*, t. X.

la science géographique fera son profit. Dans tous les cas, ces intrépides explorations nous feront connaître d'une manière plus précise cette race indienne, qui n'existe plus à l'état sauvage dans la basse Californie, mais qui anime encore les vastes campagnes que le génie agricole du citoyen des États-Unis va désormais fertiliser. A l'époque de la découverte cette race malheureuse peuplait toutes les rives du golfe, et par sa barbarie, par ses usages empreints d'un caractère vraiment dépravé, forniait déjà un contraste sensible avec les nations à demi civilisées du pays de Sonora. Nous allons faire voir par quelle suite de travaux, par quelle série d'expéditions, ces races furent jadis soumises ou repoussées dans l'intérieur.

**PREMIÈRES EXPLORATIONS MARITIMES
TENDANT À DÉCOUVRIR LA CALI-
FORNIE; EXPÉDITION DE CORTÈZ.**

Charles-Quint, dont la vive intelligence avait si bien deviné ce que pourrait produire de changement dans le monde la section de l'Isthme de Panama (1); Charles-Quint fut cause en réalité des grandes explorations qui amenèrent la découverte de la Californie. Préoccupé de la recherche d'un détroit sur les côtes de la Nouvelle-Espagne par lequel on pût se rendre à ces régions que le vulgaire désignait sous le nom d'Iles aux Épicés, il enjoignit dès 1523 à Cortez de chercher cette route importante. Le bruit s'était répandu en effet qu'un passage existait d'une mer à l'autre, et l'expédition de Christophe de Olid n'eut pour but que la solution de ce grand problème. Alvaro Saavedra suivit les traces de ce navigateur quatre ans plus tard, mais sans amener plus de résultats, et ce fut peut-être l'inutilité de ces explorations maritimes, jointe aux espérances données jadis par lui-même à l'empereur, qui engagea Cortez à envoyer des troupes vers la mer du Sud, en prenant sur sa propre fortune les frais considérables nécessités par une pareille entreprise. Disons-le bien ici, une sorte d'El-Dorado, une terre fantastique désignée sous le nom de Colima, fut le but primitif vers lequel le

conquérant du Mexique prétendit d'abord diriger une expédition. Dans les rapports qui lui étaient soumis il était aussi vaguement question d'une île habitée par des Amazones, région plus favorisée que toutes celles qu'on avait découvertes, où l'or et les perles promettaient de tels dédommagements en échange des fatigues qu'allaient endurer les conquistadores, qu'on n'eut pas besoin d'ébruiter longtemps ce nouveau projet pour réunir une troupe d'hommes intrépides. Le voyage de Diego Hurtado de Mendoza n'eut pas en réalité d'autre but, et ce parent de Cortez, guidé par de telles chimères, partit d'Acapulco pour explorer la côte occidentale de la Nouvelle-Espagne vers l'année 1532. Nous n'insisterons pas sur cette expédition infructueuse, qui fit connaître le port de Culiacan. Hurtado de Mendoza périt en continuant son voyage. Le vainqueur persévérant du Mexique n'était pas de ceux qu'un échec décourage. En 1533 il fit sortir une nouvelle expédition du port de Tehuantepec, et les deux hommes qu'il choisit pour la diriger lui offraient des garanties que ne présentait peut-être pas celui qu'on attendait vainement depuis plusieurs mois : l'un, Diego Becerra de Mendoza, s'entoura des lumières de deux marins habiles; l'autre, Hernando de Grijalva, avait déjà fait ses preuves : mais il ne faut pas le confondre, comme on l'a fait souvent, avec Juan de Grijalva (1), auquel on devait les premières notions positives que l'on eût obtenues sur le Yucatan. La nuit même qui suivit leur départ les deux navigateurs furent séparés par le gros temps; il leur fut impossible de se rejoindre et de continuer ensemble un voyage dont le marquis del Valle se promettait de si grands résultats. Grijalva fit des découvertes géographiques offrant une réelle importance; elles peuvent même le faire considérer comme le premier explorateur de ces mers inconnues; il revint heureusement à Tehuantepec. Diego Be-

(1) Disons en passant que la *Biographie universelle* elle-même se tait sur l'époque à laquelle mourut ce navigateur : Jean de Grijalva périt en 1527, au Nicaragua, assassiné par les Indiens. Sa mort précéda donc de trois ans la découverte de la Californie. Voy. Oviedo, *Publicaciones de M. Ternaux-Compan.*

(1) Antonio Galvão, *Tratado dos descobrimentos.*

ue prétendit d'a-
édiction. Dans les
tion d'une île ha-
région plus fa-
elles qu'on avait
et les perles pro-
mangements en
n'allaient endurer
on n'eut pas be-
mps ce nouveau
le Diego Hurtado
en réalité d'autre
Cortez, guidé par de
d'Acapulco pour
entale de la Nou-
année 1532. Nous
ette expédition in-
naître le port de
Mendoza périt en
s. Le vainqueur
ne n'était pas de
rage. En 1533 il
xpédition du port
s deux hommes
iger lui offraient
sentaient peut-être
it vainement de-
n, Diego Becerra
des lumières de
autre, Hernando
ait ses preuves :
ondre, comme on
n de Grijalva (1),
mières notions
obtenues sur le
qui suivit leur
eurs furent sé-
; il leur fut im-
et de continuer
t le marquis del
i grands résul-
écouvertes géo-
réelle impor-
ne le faire con-
ier explorateur
il revint heu-
ec. Diego Be-

Biographie uni-
époque à laquelle
de Grijalva périt
né par les Indiens.
ans la découverte
o, Publications de

corta succomba assassiné par les siens. Ceux qui s'étaient souillés de ce crime abordèrent, dit-on, la côte de la Californie; ils furent eux-mêmes massacrés par les Indiens. Hâtons-nous de le dire, une réelle incertitude règne sur l'histoire de la première découverte; et s'il faut s'en rapporter à des documents que cite l'illustre Humboldt, les Espagnols, instruits par le témoignage des naturels de l'intérieur, auraient connu la Californie dès l'année 1526. Mais, après tout, ces rapports incertains, et plus tard les résultats malheureux qui déjouaient tant d'espérances, ne pouvaient ni contenter ni arrêter Cortez. Il prit la résolution généreuse de s'assurer des faits par lui-même. De nouveaux ordres ayant été expédiés, trois navires furent construits à Tehuantepec, et se dirigèrent vers le port de Chiametta. Pour Cortez, il se rendit à la Nouvelle-Galice avec la suite nombreuse qui l'accompagnait. Ce fut là qu'il s'embarqua; et loin de négliger une ressource à laquelle il avait dû jadis, en partie du moins, son prodigieux succès, il fit transporter à bord un certain nombre de chevaux. Laisant alors une portion de l'expédition sous les ordres d'Andrés de Tapia, il se dirigea vers le nord et entra bientôt dans le golfe de Californie. — La première terre qu'il aperçut fut de lui le nom de *San-Felipe*; puis il découvrit à trois lieues de là deux îles auxquelles il imposa les dénominations de Santiago et de las Perlas. Malgré les richesses que promettait ce dernier nom, ce ne fut point là qu'il effectua son débarquement; il alla surgir dans une baie qui s'ouvre par les 23° 30' nord, et il y fit descendre les colons dont il était accompagné. Cet événement eut lieu au mois de mai 1536. Après avoir fondé cette colonie, un peu abandonnée aux chances du hasard, Fernand Cortez expédia les bâtiments dont il pouvait disposer, afin de chercher le reste de son monde, ainsi que les chevaux destinés à faciliter les travaux d'un premier établissement. Le lieu choisi par le conquérant du Mexique pour y former un établissement à la fois religieux et agricole avait reçu de lui le nom de *Santa-Cruz*. On l'échangea depuis contre celui de *la Paz*. Cortez ne fit pas un long séjour dans la petite colonie qu'il venait de fonder. Un seul

bâtiment parmi ceux qu'il avait expédiés était revenu : il s'embarqua immédiatement et accomplit l'exploration de la côte, sur une étendue de cinquante lieues. On le voit donc, c'était à bon droit que les géographes donnaient jadis au golfe de Californie le nom de mer de Cortez.

Nul doute que l'intrépide conquérant n'eût projeté la fondation d'un établissement en harmonie avec ses vastes desseins : la fortune en disposa autrement. Après l'exploration qui venait de lui faire connaître sommairement cette contrée, il se rendit à Culiacan, dans l'intention de réunir des approvisionnements indispensables. Le manque de vivres, la nécessité de pourvoir à une existence déjà précaire, avaient diminué singulièrement le nombre des habitants de Santa-Cruz; Cortez, au retour, dut entrevoir les difficultés de tout genre qu'il y avait à vaincre. Il ne commandait plus à la Nouvelle-Espagne; l'ingratitude d'un gouvernement rival avait singulièrement modifié la mission qu'il venait de s'imposer; un ordre transmis par sa femme, et qui émanait de l'audience aussi bien que du vice-roi, le rappelait à Mexico. Il se mit immédiatement en route, et dès l'année 1537 le port d'Acapulco l'avait reçu. Son mandataire, D. Francisco de Ulloa, rencontra trop d'obstacles au début de la colonisation pour que l'établissement de Santa-Cruz pût prospérer (1).

Cependant des bruits merveilleux commencèrent bientôt à circuler dans le Mexique sur la richesse du territoire qui avoisine la Californie. Ils étaient dus en partie à un aventurier intrépide que nous rencontrons au seizième siècle dans toutes les régions américaines où il s'agit d'accomplir d'audacieuses entreprises. En 1537 Alvaro Nunez, plus connu sous le nom de Cabeça de Vaca, arriva à Culiacan; il venait de terminer un voyage plus extraordinaire qu'aucun de ceux qui eussent été faits encore par les Espagnols à travers le nouveau continent. Suivi de trois Castillans et d'un noir, restes de l'expédition de Panfilo Narvaez, il avait erré durant plusieurs années à travers la Louisiane et la partie septentrionale du Mexique; et après

(1) Ce fut Francisco de Ulloa qui imposa au golfe le nom de mer de Cortez.

avoir visité le pays si peu connu de Sonora, il était parvenu aux établissements espagnols ; mille bruits étranges furent répandus par ses compagnons, et l'on accusa plus tard Cabeça de Vaca lui-même d'avoir prodigieusement exagéré les richesses que pouvaient fournir ces côtes désertes par la pêche des perles.

En 1539, ces traditions s'élevèrent jusqu'aux proportions du merveilleux, grâce aux récits d'un moine dont la relation nous est parvenue. Fray Marcos de Niza s'était fait suivre par le noir qui avait jadis accompagné Cabeça de Vaca dans ses prodigieuses pérégrinations ; Fray Marcos, dis-je, se proposait un double but : il prétendait emplir les coffres du trésor des Indes de plus de richesses que Cortez lui-même n'en eût pu rêver, et peupler le ciel de plus d'Indiens que l'on n'en eût jamais converti. Il partit accompagné d'une suite nombreuse : sans aucun doute, il atteignit des régions ignorées, voisines de la Californie ; mais de retour à Culiacan, dont Coronado était le gouverneur, il n'y eut pas de rêves insensés, pas de récits merveilleux qu'il ne mit en circulation pour déterminer le pouvoir à une expédition nouvelle. Ce fut en effet à partir de cette époque que le mythe fameux relatif au pays de *Cibola* prit de la consistance et entraîna toutes les imaginations. Non-seulement Fray Marcos de Niza savait à quoi s'en tenir, disait-il, sur les puissants royaumes de Totontec, d'Acus et de Marata ; mais il avait pu contempler dans le lointain sept villes resplendissantes, et il en avait pris possession au nom du roi d'Espagne en plantant deux croix à l'entrée d'une vallée qui y conduisait. L'or et l'argent accumulés dans ces villes, les portes enrichies de turquoises qui gardaient leur trésors, la prodigieuse quantité de perles que fournissaient, disait-on, des rives inconnues ; tous ces rêves propagés par des hommes dont le courage était d'ailleurs incontestable, décidèrent le départ d'une expédition plus considérable que toutes celles qui avaient eu lieu jusqu'alors ; c'était à elle qu'il appartenait de conquérir la vérité et de faire évanouir tous ces rêves (1).

(1) « La presqu'île de Californie a été pendant longtemps le *Dorado* de la Nouvelle-Espagne.

EXPÉDITION COMBINÉE D'ALARCON ET DE FRANCISCO VASQUEZ DE CORONADO ; CIBOLA ; LES SEPT VILLES ; EXPLORATION PLUS COMPLÈTE DU GOLFE DE CALIFORNIE. — Ce Tombouctou américain, comme l'appelle un écrivain illustre, avait été cependant recherché avant que le moine voyageur n'eût répandu avec tant de profusion ses récits exagérés. Dès le temps où Nuño de Guzman gouvernait le Mexique, une relation qui avait eu un écho fréquent, et qui provenait d'un Indien d'Oxitipar, avait déterminé des tentatives partielles et avait même entraîné Nuño de Guzman jusque dans la Nouvelle-Galice. L'Indien était mort ; mais ses narrations fantastiques étaient religieusement conservées à Mexico, et l'on peut facilement se figurer quelle influence elles exerçaient sur les imaginations qu'enflammaient déjà des récits du moine. « Pendant son enfance, avait-il coutume de répéter, son père parcourait l'intérieur du pays pour y vendre de belles plumes d'oiseaux, qui servent à faire des panaches, et qu'il rapportait en échange d'une grande quantité d'or et d'argent, métaux, suivant lui, très-communs dans ce pays ; il ajoutait qu'il avait accompagné son père une ou deux fois, et qu'il avait vu des villes si grandes qu'on pouvait les comparer à Mexico avec ses faubourgs. Ces villes étaient au nombre de sept ; il y avait des rues entières habitées par des orfèvres ; il ajoutait encore que pour y arriver il fallait marcher pendant quarante jours à travers un pays désert, où il n'y avait qu'une espèce d'herbe courte de cinq pouces, et qu'on devait s'enfoncer dans l'intérieur en se dirigeant vers le nord entre les deux mers (1). »

Un pays riche en perles doit, selon la logique du peuple, produire en abondance de l'or, de diamants et d'autres pierres précieuses. Un moine voyageur, Fray Marcos de Niza, exalta la tête des Mexicains par les nouvelles fabuleuses qu'il donna de la beauté du pays situé au nord du golfe de la Californie, de la magnificence de la ville de Cibola, de son immense population, de la police et de la civilisation de ses habitants. Cortez et le vice-roi Mendoza se disputèrent d'avance la conquête de ce Tombouctou américain. » (Humboldt, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, t. II, p. 420.)

(1) Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique, publiés pour la première fois par Ternaux-Compans, *Relation du voyage de Co-*

MBINÉE D'ALARCON
VASQUEZ DE CORO-
ES SEPT VILLES; EX-
COMPLÈTE DU GOLFE
— Ce Tombouctou

l'appelle un «crivain»
cependant cherche
le voyageur n'ent re-
profusion ses récits
mps ou Nuño de Guz-
Mexique, une relation
cho fréquent, et qui
ien d'Oxitipar, avait
tatives partielles et
né Nuño de Guzman
ville-Galice. L'Indien
ses narrations fantas-
eusement conservées
ut facilement se figu-
elles exerçaient sur
qu'enflammaient déjà
e. « Pendant son en-
ume de répéter, son
térieur du pays pour
plumes d'oiseaux, qui
panaches, et qu'il rap-
d'une grande quan-
nt, métaux, suivant
dans ce pays; il ajou-
mpagné son père une
il avait vu des villes
pouvait les comparer
faubourgs. Ces villes
de sept; il y avait
habitées par des or-
encore que pour
archer pendant qua-
s un pays désert, ou
espèce d'herbe courte
qu'on devait s'enfon-
sur en se dirigeant
des deux mers (1). »

les doit, selon la logique
abondance de l'or, de
pierres précieuses. Un
Marcos de Niza, exalta
les nouvelles fabuleuses
té du pays situé au nord
de, de la magnificence d
son immense population
ilisation de ses habitants
Mendoza se disputèrent
de ce Tombouctou améri-
sur la Nouvelle-Espagne

as et mémoires originaux
de la découverte de l'A-
la première fois par Te-
tion du voyage de Co-

Or nous insistons sur ce double rap-
port, car il explique bien des faits. Au
temps où don Antonio de Mendoza gou-
vernait la Nouvelle-Espagne, à l'époque
même où de si grands dégoûts abreu-
vaient Cortez, les traditions de l'Indien
se combinaient avec celles du moine,
et lorsqu'une expédition nouvelle eut
été enfin résolue, ce fut au successeur de
Nuño de Guzman dans le gouvernement
de Culiacan que l'on s'adressa pour la
diriger. Francisco Vasquez de Coro-
nado, auquel nous allons voir remplir
le rôle principal dans cette audacieuse
entreprise, était un brillant gentil-
homme, réunissant les qualités exigées
d'un conquistador; il avait en ou-
tre épousé une jeune dame d'une beauté
singulière, fille d'un personnage auquel
sa position donnait un certain crédit :
un beau père, Alonso d'Estrada, était,
avait-on, fils naturel de Ferdinand
Catholique; et par cette espèce d'al-
liance avec la famille royale Vasquez de
Coronado avait acquis de bonne heure une
ces positions qui devaient le con-
duire aux emplois éminents : il avait
aussi les premières confidences de
Fray Marcos de Niza (1); il fut choisi par
le vice-roi pour aller conquérir les sept
villes, tandis que Fray Marcos reçut
l'écriteau le titre de guide. Cha-

que, par Pedro de Castañeda de Nagera.
1538, 1 vol. in-8°.

(1) Durant sa première expédition à la re-
cherche de Cibola ou de Cibola; F. Marcos de
Niza était accompagné par trois autres franci-
sains et par un noir que les chroniques dési-
gnent sous le nom d'Estevan, et quelquefois
Estevanillo, comme s'ils faisaient allusion
à ce diminutif à la joyeuse insouciance de
ce caractère; le noir, gêné dans ses entrepri-
ses, que ne réglaient pas toujours les strictes
lois de la morale; le noir, dis-je, laissa à ses
deux compagnons, et se porta en avant; il pé-
ntra jusqu'à la ville de Cibola, mais là finit son
audacieuse pérégrination. Grand ravisseur de
mes Indiens, grand collecteur surtout de
nouvelles magnifiques, il se vanta aux chefs de
ses relations avec les hommes blancs et du crédit
qu'il jouissait parmi eux. Mais la couleur de
son beau lui devint fatale, et les Indiens, tout
qu'ils étaient, ne voulurent jamais croire
qu'il fût du pays de ces hommes blancs dont les
exploits terribles avaient retenti jusque dans
les contrées lointaines; ils l'emprisonnèrent,
sacrifièrent impitoyablement, s'emparèrent
des femmes esclaves qu'il emmenait avec lui, et
l'empêchèrent d'échapper que de jeunes Indiens qui
s'étaient joints à ses religieux, et les effrayèrent
par leurs récits, qu'ils déterminèrent
son retour.

cun individuellement fit ses préparatifs
et se livra à ces splendides espérances,
qui s'appuyaient, il faut en convenir,
sur un passé plein de grands souvenirs.

Fort heureusement pour l'accroisse-
ment ultérieur de la géographie, le Mexi-
que était gouverné alors par un homme
que ses démêlés avec Cortez n'auraient
empêché d'être considéré comme un
habile administrateur. D. Antonio de
Mendoza décida qu'une expédition na-
vale combinerait ses efforts avec celle
qui entreprenait cette difficile explora-
tion, et le commandement en fut donné
au capitaine Alarcon, qui avait déjà fait
ses preuves de bravoure et d'habileté.

L'expédition par terre ne se composait
que de trois cents hommes, mais de trois
cents hommes jeunes, aguerris, et de
telle condition, dit Castañeda de Nagera,
que le vice-roi eût voulu « pouvoir don-
ner à chacun d'eux une armée à com-
mander. » La ville de Compostelle, capi-
tale de la Nouvelle-Galice, qui avait été
fondée à cent dix lieues de Mexico, fut
assignée comme lieu de rendez-vous
général, et ce fut là que Francisco Vas-
quez de Coronado en prit le commande-
ment en présence du vice-roi.

Malgré tout ce qu'elle eut d'incidents
inattendus, de rencontres étranges,
d'épisodes intéressants, nous ne pré-
tendons pas suivre dans sa marche aven-
tureuse cette petite armée, qui se di-
rigea d'abord sur Culiacan : il suffira
de dire que Vasquez de Coronado, arrivé
à Chichilticale, sur les confins du dé-
sert, se sentit saisi d'une indicible tris-
tesse, et que là, en présence d'une
maison en ruine et sans toit, qui com-
posait à peu près le seul établissement
du pays, il commença à douter des ré-
ves dorés des Indiens, si fréquemment
répétés par lui dans la capitale du
Mexique. Il poursuivit néanmoins sa
route; mais le découragement qu'il res-
sentit ne peut se dépeindre lorsqu'il
fut parvenu au pied du rocher aride
sur la cime duquel s'élevait Cibola;...
on aura, en effet, une idée de cette pré-
tendue cité indienne lorsqu'on saura
que bien peu d'années après le voyage
de Coronado un témoin oculaire pou-
vait écrire : « Ce village est si peu con-
sidérable, qu'il y a des fermes dans la
Nouvelle-Espagne qui ont meilleure

apparence; il peut contenir deux cents guerriers; les maisons ont trois ou quatre étages; elles sont petites, peu spacieuses, et n'ont pas de cours. Une seule cour sert à tout un quartier. »

Comptant bien plus sur la force de la position que sur les ouvrages qui défendaient leur ville, les Indiens s'étaient réunis en grand nombre dans Cibola; mais ils furent chargés aux cris de San-Jago par les Espagnols, et se virent bientôt culbutés; le général, atteint d'une pierre, pensa périr dans cette attaque. Toutefois Cibola resta au pouvoir des Castillans. Vasquez de Coronado demeura dans cette triste résidence; mais l'expédition dirigée par Tristan d'Arellano poursuivit ses recherches vers les régions de l'intérieur, et ce fut alors que fut fondée la ville de Sonora; Melchior Diaz en fut nommé le gouverneur avec quatre-vingts hommes d'élite, puis l'armée se replia sur Cibola. Melchior Diaz était un chef entreprenant, énergique, comme les premiers temps de la conquête en virent surgir un si grand nombre. A la tête de vingt-cinq hommes il poussa en avant, et cela sans guide; car Fray Marcos de Niza était déjà retourné sur ses pas, emportant les malédictions de l'armée. En effet, ces édifices couverts d'or et chargés de pierres, dont le moine avait parlé sur la foi des Indiens, semblaient devoir être relégués désormais parmi les merveilles mensongères dont on était bercé chaque jour à la Nouvelle-Espagne, et le naïf historien, qui nous a dit d'abord les sermons enthousiastes de Fray Marcos, se prend à craindre charitablement pour le salut du pauvre Franciscain, en rapportant les imprécations vomies contre lui par tant de chrétiens: « Dieu veuille, s'écrit-il, Dieu veuille qu'il ne lui en arrive rien de fâcheux dans une autre vie (1). »

Qu'il fût poussé par ces rêves, qu'il fût conduit par sa valeur naturelle, Melchior Diaz avançait toujours; il arriva enfin à une rivière qui portait alors le nom de *Rio-del-Tizon* (2); et sur les rives de ce beau fleuve, qui n'a pas moins de

deux lieues de large à son embouchure, « il apprit, dit Nagera, que l'on avait vu les vaisseaux à trois journées de là. » Quand il fut arrivé à l'endroit qu'on lui avait indiqué, et qui était sur le bord du fleuve, à quinze lieues de son embouchure, il trouva un arbre sur lequel était écrit: *Alarcon est venu jusqu'ici; il a des lettres au pied de cet arbre.* Ils creusèrent la terre et trouvèrent les lettres, qui leur apprirent qu'Alarcon, après avoir attendu dans cet endroit pendant un certain temps, était retourné à la Nouvelle-Espagne; qu'il n'avait pu aller plus avant parce que cette mer était un golfe, qu'elle tournait autour de l'île du Marquis, qu'on avait appelée l'île de Californie; et que la Californie n'était pas une île, mais une pointe de terre qui formait ce golfe (1). »

Ainsi fut résolu par un navigateur du seizième siècle ce problème géographique; mais le secret devait être si bien gardé sur cette découverte que près de deux siècles après la plus grande incertitude régnait sur la véritable configuration de la Californie, et que Wood Rogers, comme on l'a fait remarquer, doutait en 1716 si cette vaste région était une île ou si elle faisait partie du continent. Il est juste de dire cependant que l'exploration d'Alarcon (2) ne fit que confirmer les faits déjà constatés par un autre navigateur espagnol. Fernando de Ulloa, rentré à Acapulco vers la fin de mai 1540, avait pénétré au fond de la mer Vermeille; il s'était déjà assuré que les deux côtes se réunissaient et avait démontré par conséquent l'existence de la presqu'île (3).

Si les faits importants n'étaient pas si multipliés, il serait sans doute curieux de suivre vers les régions du nord-est Francisco Vasquez Coronado et ses lieutenants; il serait intéressant de comparer la relation toujours exagérée

(1) On voit par cette phrase de quelle importance peut être en géographie l'examen des vieilles relations. Celle qui nous la fournit fait partie des papiers du célèbre Nuñez.

(2) Voy. Duñot de Mofras, *Exploration de l'Orégon et de la Californie*, t. I, p. 85. « Ces diverses reconnaissances furent exécutées avec tant de soin et d'habileté que la carte de Californie dressée en 1541 ne diffère presque pas de celles levées de nos jours. »

(3) Hernando de Alarcon mit à la voile le 9 mai 1540.

(1) Voy. la relation de Pedro de Castañeda de Nagera, collection de Ternaux-Compans.

(2) Le Rio del Tizon est sans doute le Colorado.

à son embouchure, que l'on avait parcouru trois journées de là. On ne pouvait à l'endroit qu'on lui désignait être sur la bordure des terres de son embouchure, sur lequel était venu jusqu'ici; il y avait de cet arbre. Ils le trouvèrent et prirent qu'Alarcon, dans cet endroit, était retourné; qu'il n'avait pu parce que cette mer elle tournait autour, qu'on avait appelé; et que la Californie, mais une pointe de ce golfe (1). »

par un navigateur, le problème géographique devait être si bien couverte que près de la plus grande incertitude la véritable configuration, et que Wood l'a fait remarquer, cette vaste région elle faisait partie du vaste de dire cependant d'Alarcon (2) ne finit sa jeune épouse. Une circonstance faite déjà constatée, parfaitement d'accord avec l'esprit du temps, vint hâter enfin le dénouement de ce drame, où tant de bravoure personnelle avait été mis en œuvre. Vasquez de Coronado avait poussé jusqu'à ces régions, où l'imagination des hardis soldats fondait un second empire, plus merveilleux peut-être que celui des sept villes, lorsqu'au retour de Quivira, ce capitaine général fut blessé en bas de son cheval, à la suite d'une joute militaire. Blessé à la tête et transporté dans sa tente, le découragement s'empara de son esprit. Un thème épique, qui lui prédisait la puissance et la mort dans un pays inconnu, fut à son souvenir, et détermina sa résolution. On était en 1543; il y avait conséquemment trois ans qu'il errait dans le désert; tout à coup il se dirigea vers Culiacan, mais déconsidéré, mais sachant conserver aucun pouvoir sur sa petite armée indisciplinée, et n'ayant pu garder plus d'une centaine d'hom-

mes sous son commandement (1). Il se rendit à Mexico, et D. Antonio de Mendoza voulut bien lui donner une décharge des obligations que la cédula royale lui imposait : si cela eut lieu toutefois, ce fut par une sorte de condescendance. Quelque temps après ce chef inhabile fut privé de son titre de gouverneur de la Nouvelle-Galice. Ainsi finit l'expédition si curieuse et si peu connue de Francisco Vasquez de Coronado, et l'intépide soldat qui nous en a transmis les détails a pu dire sans être taxé de malveillance : « S'il avait moins pensé à la fortune qu'il laissait à la Nouvelle-Espagne qu'à la responsabilité qui pesait sur lui et à l'honneur qu'il avait de conduire tant de gentilshommes sous sa bannière, l'expédition eût autrement tourné... Ce chef ne sut conserver ni son commandement ni son gouvernement (2). »

Nous ne dirons rien ici de l'expédition maritime de Juan Rodriguez Cabrillo, qui eut lieu en 1542; nous n'insisterons pas sur celles de Bartholome Ferrel et du vice-roi Velasco, qui produisirent leurs résultats en 1543 et en 1564; nous passerons aussi rapidement sur celle des filibustiers anglais, commandés par John Oxenham, en 1575; mais nous insisterons davantage sur le voyage de l'aventureux sir Francis Drake. L'audacieux amiral parvint dans le port de los Reyes en 1579; et, malgré les découvertes incontestables des Espagnols, ce fut à partir de cette époque, que les Anglais imposèrent au pays le nom de

(1) De l'aveu même de Coronado, il avait emmené cent cinquante cavaliers et deux cents fantassins, archers ou arquebusiers. Voy. sa lettre imprimée comme appendice à la suite de la relation de Castañeda de Nagera.

(2) Il n'est pas sans intérêt pour l'histoire de savoir quel avait été le sort antérieur de cet explorateur malheureux. Or nous apprenons par une lettre en date du 10 décembre 1537 qu'il se trouvait trois ans avant l'expédition, et malgré son mariage, dans un état bien voisin de la pauvreté. Par cette lettre officielle D. Antonio de Mendoza, comte de Tendilla et premier vice-roi du Mexique, demande pour lui quelques grâces fort légitimes au sujet de ses biens qui étaient séquestrés, et il prend de l'occasion pour vanter ses talents. Vasquez de Coronado avait été employé vers cette époque par le même vice-roi contre une insurrection de noirs et d'Indiens, que des mesures énergiques avaient fait échouer : il jouissait, on le voit, d'une certaine réputation de bravoure.

Nouvelle Albion; les raisons alléguées par le narrateur de l'expédition pour motiver cette espèce d'usurpation sont assez curieuses : « Il l'appela ainsi, dit-il, pour deux causes, la première parce qu'il est le premier qui en a fait la découverte; et la seconde parce qu'elle a beaucoup de ressemblance à notre Angleterre, étant fort belle le long de la côte de la mer. A cet effet, et pour mémoire de ce passage, il a fait graver sur une lame de cuivre le nom, le pourtrait et les armes de notre dicté royaume, et l'a fait attacher et clouer contre un pilier de pierre, pour ce spécialement basti et érigé dans nostre fort : il y a aussi fait mettre son nom et le jour auquel nous y sommes arrivés, et dont le roy et ses sujets nous ont fait paroître qu'ils faisoient grand estime (1). » Voilà bien, on le voit, une prise de possession en formes; cependant la vice-royauté de Mexico se sentait si peu disposée à admettre de telles prétentions, qu'en l'année 1581 elle renouvellait par terre l'aventureuse expédition de Coronado, afin de prendre possession plus complète de la Californie, et que cette entreprise était confiée à un homme d'une tout autre énergie que son prédécesseur. D. Juan d'Onate, noble chevalier biscayen, partit en compagnie de son fils D. Christoval, et du mestre de camp Vicente de Zaldivar; il est juste d'accoler aux noms de ces trois héros celui d'un poète, Juan de Villagra, l'auteur de cette curieuse chronique versifiée, où l'historien peut puiser de si utiles renseignements et quelquefois de si nobles descriptions (2). Les rêves touchant Cibola et Quivira s'étaient renouvelés; ils s'évanouirent de nouveau devant d'intrépides explorateurs. Cependant la géographie intérieure de la Californie y gagna; car, après avoir bravé des luttes périlleuses, et qui eussent peut-être lassé tout autre que lui, D. Juan d'Onate « partit avec trente hommes pour explorer la mer du Sud du côté de la Californie; il donna à un excellent port le nom de la Conversion de Saint-Paul, car pour d'aussi grandes âmes le repos

n'est que l'emploi de leur talent : les maux qu'il souffrit pendant huit mois que dura cette expédition furent extrêmes... Enfin il retourna à son camp et il fonda une ville avec le seul secours des Espagnols (1). » Nous n'ajouterons qu'un fait à ce passage, c'est qu'une indigne persécution fut l'unique récompense de tant d'efforts.

On le voit incontestablement par le récit de ces diverses tentatives, l'importance de cette position n'échappait pas à l'administration coloniale de l'Espagne. L'un des marins les plus expérimentés qu'elle eût alors était un Grec; elle l'employa à de nouvelles recherches dans ces parages. Apostolos Valeriano, bien plus connu sous le nom de Juan de Fuca, partit en 1592 d'Acapulco, commandant une caravelle et une pinasse. Il avait pour mission de découvrir un passage entre l'Océan Atlantique et l'Océan Pacifique. On a acquis la certitude que tout n'est pas apocryphe dans la relation qu'il publia à Venise en 1596, les étranges exagérations dont il se rendit coupable devaient nécessairement jeter du doute sur quelques vérités géographiques; et depuis une célèbre expédition entreprise sur de vagues données prouva tout le tort qui peut résulter d'une odieuse supercherie (2).

Trois ans plus tard D. Luiz de Velasco reçut encore l'ordre précis de faire examiner les côtes de la Californie. On sentait dès lors l'immense avantage que présentait ce point important pour le commerce des Philippines. Cette fois le navire d'exploration partit des îles mêmes qui devaient trouver un avantage réel dans cette reconnaissance géographique; le pilote Sebastian Rodriguez Cermenon arriva bien au port de San Francisco, mais son navire y périt : une portion de l'équipage se sauva néanmoins, et plus tard Francisco de Bolanos

(1) *Recueil de pièces relatives à la conquête du Mexique*, publié par Ternaux-Compan, p. 449.

(2) Le consciencieux Warden dit avec raison que tout n'est pas à rejeter dans les détails géographiques fournis par Fuca sur un étendu détroit. « Cette entrée, située par latitude nord à 48 degrés et demi, a été reconnue par le capitaine anglais Duncan en 1787, l'année d'avant que le capitaine Meares, et enfin par le capitaine Vancouver. Quant à la communication entre les deux Océans, elle n'existe nulle part

(1) *Voyage de l'illustre seigneur François Drake*, p. 6.

(2) *Historia del nuevo Mexico*. Alcalá, 1610.

leur talent : les
endant huit mois
tion furent extrê
urna à son camp
vec le seul secours
Nous n'ajoutâmes
e, c'est qu'une in
t l'unique récom
s.

ablement par le ré
entatives, l'import
n n'échappait pas
niale de l'Espagne
plus expérimenté
un Grec; elle l'em
recherches dans ce
aleriano, bien plus
de Juan de Fuca
pulco, commandant
e pinasse. Il avait
pouvoir un passag
que et l'Océan Pac
la certitude que s
yphe dans la rela
enise en 1596, les
s dont il se rendi
écessairement jete
ues vérités géogra
une célèbre expé
de vagues donnée
qui peut résulta
cherie (2).

D. Luiz de Velasco
précis de faire ex
Californie. On sen
pense avantage qu
important pour
ppines. Cette foie
tion partit des île
trouver un avantag
onnaissance géogra
Sebastian Rodrigue
en au port de San
navire y périt : un
age se sauva néan
Francisco de Bolano

relatives à la conqu
par Ternaux-Compan

Warden dit avec rais
rejeter dans les déta
par Fuca sur un p
ntrée, située par latitu
il, a été reconnue par
an en 1787, l'année d
Meares, et enfin par
uant à la communicat
elle n'existe nulle par

qui en faisait partie, put rendre d'import
ants services; il guida comme pilote
la seconde expédition du navigateur cé
bre auquel on dut à cette époque la
reconnaissance la plus profitable qu'on
ait faite le long des côtes de cet immense
pays. Nous touchons en effet à une pé
riode vraiment décisive pour l'histoire
de ces contrées, dont la géographie, on
voit, resta si longtemps enveloppée
des mystères. Ici nous laisserons parler
un des historiens les plus célèbres du
dix-septième siècle, persuadé que rien
ne saurait remplacer la naïveté si pré
sente des renseignements publiés par
Orquemada.

EXPÉDITION DE VISCAÏNO. — « En
l'année 1596, sous le gouvernement du
comte de Monterey, vint un ordre de
M. pour que l'on allât à la découverte
des terres et des ports des Californies,
touchant lesquels nombre de renseigne
ments circulaient, annonçant qu'il y
avait en ces mers grande quantité de
poisson (ce voyage, le marquis del Valle
avait fait auparavant). La commission
fut remise au capitaine Sébastien Vis
caino, homme de bon jugement, bon
soldat et chef pratique en choses sem
blables : il réunit son monde pour l'ex
pédition et sous l'autorité du vice-roi.
Il demanda aux pères Fray Pedro de
Alca, alors commissaire de la Nouvelle
Espagne, et Fray Estevan de Alca, pro
prie de cette province du saint Evan
gile, qu'en raison de la dévotion qu'il
portait à l'ordre, et parce que les freres
S. François étaient les premiers apô
tres de ce pays, on lui donnât quatre
religieux destinés à l'accompagner et à
explorer les îles et terres de la Californie;
il lui concéda, et furent nommés le
Fray Francisco de Balda, en qua
lité de commissaire, Fray Diego Per
nino, frère Nicolas de Saravia, prê
tre, et enfin Christoval Lopez, frère lai. »

Il voit, l'idée des missions remonte
aux dernières années du seizième
siècle. Viscaino partit d'Acapulco avec
trois navires; et après avoir pénétré
dans le golfe de la Californie, se
dirigea au nord-ouest jusqu'à ce qu'il
atteint le port de San-Sébastien.
Il fut abandonné par quelques-uns
de ses siens; mais après avoir traversé le
golfe il prit possession des terres au

nom de la couronne d'Espagne, et
ne rencontra aucune opposition de la
part des Indiens. Viscaino arriva en
suite au port de la Vera-Cruz, où Cor
tez avait fait jadis ses premiers essais
de colonisation; il le nomma *Bahia de
la Paz*, en raison de l'accueil bienveil
lant que lui firent les Indiens. Mais
ayant quitté ce mouillage, qui ne lui
offrait pas des ressources suffisantes
pour y maintenir sa colonie naissante,
il alla reconnaître la côte septentrionale
du golfe. Là il rencontra une peuplade
belliqueuse, se composant d'environ cinq
cent guerriers; l'attaque de ces sauvages
ne pouvait être prévue : elle coûta dix
neuf hommes à l'expédition. Cruellement
frappé d'une telle perte, peu satisfait
d'ailleurs de l'aspect du pays, Viscaino
fit voile pour la Nouvelle-Espagne, et
l'année 1596 le retrouve à Mexico.

Ce premier voyage de l'habile marin
n'est que le prélude de la grande expé
dition qui doit lui assigner dans l'histoire
de ces contrées une renommée durable.
Philippe III songeait à inaugurer son
règne par quelque entreprise remarqua
ble, lorsqu'une relation oubliée fut
trouvée, dit-on, par lui, au milieu des
papiers de son père. Elle contenait sur
la Californie un de ces documents er
roneux qui avaient déjà enflammé tant d'i
maginations; c'était toujours le fameux
passage de la mer du nord conduisant
dans la mer du sud; puis une grande
ville peuplée d'habitants civilisés, que
l'on avait eu le temps d'observer à peine,
mais qui devait infailliblement fournir
d'immenses richesses à la couronne. Le
roi des Espagnes et des Indes résolut
de satisfaire tout à la fois un sen
timent de curiosité géographique fort
louable et d'établir sur des bases soli
des les idées politiques préconçues tou
chant le commerce des îles orientales
avec une partie de ses vastes États d'ou
tremer. C'était en 1600 : l'expédition
une fois combinée, Sébastien Viscaino
fut choisi pour en avoir la direction;
on embarqua des religieux zélés, des
marins habiles, des troupes aguerries;
on fit plus, deux cosmographes expé
rimentés, le capitaine Gaspar de Alarcon
et le capitaine Geronimo Martin, furent
adjoints au commandant pour relever
géographiquement les côtes. La flottille

EXPLORATIONS elles avaient peu de retentissement en Europe, ou même qu'elles y demeuraient absolument inconnues. Les choses en étaient à ce point, nous l'avons déjà dit, comme appelé, que l'esprit le plus investigateur qu'il ait possédé l'Angleterre à cette époque, que durant celle, que l'illustre Bacon, qui se tenait à l'affût de toutes les grandes explorations, ignorait lui-même complètement celles qui avaient lieu le long de la Californie; renchérissant sur les cartes de ces régions. Cartographes du moyen âge, il désignait les principales de cette vaste portion du nouveau monde sous le nom de *terra incognitissima*. Ici, qui eut lieu Personne n'ignore qu'il y avait même un résultat certain son *Allantia*, comme étant un lieu où l'on pouvait fonder, sans y multiplier au delà de ce qui était contredit par les matelots d'Iturbide, les uns, tous les rêves d'une utopie générale sur la pêche des perles. Il y a mieux encore, et c'est un fait (1). C'était généralement ignoré, cette absence de plusieurs Mexicains, les connaissances positives, ou plutôt les divers points de la connaissance puisés à des sources florissantes et raisonnables, eût pu entraîner la France dans une folle expédition. Un certain comte de Peña Lossa, qui appartenait à la famille des Arias d'Avila, et au contraire ses qui avait voyagé en Californie vers 1661, n'en vint pas tant chercher un refuge en France que les perles. Six ans après, pour fuir les persécutions du saint-office, Fuentes, proposa à Louis XIV, en échange de la prétendue découverte d'une bienveillante hospitalité, un de ces projets d'Europe à l'époque comme on en formait surtout à cette époque, que ses reconquêtes du seizième siècle. Séduit par un vague souvenir de l'expédition de Fray Marcos de Niza, il établit nettement la possibilité d'aller à la conquête de Cibora et de la côte, en passant par Quivira. Nous le disons ici à l'honneur de Cortès, auteur du bon sens de Colbert, ce projet n'eut pas de suite. Une autre proposition régulière, tant que le même personnage touchait les perles semblait être en train de la Nouvelle-Biscaye eut pour résultat la célèbre expédition de Cavendish vers ces régions. Cavendish, qui amena cet illustre Pedro Porter et malheureux explorateur sur les côtes du Texas (1).

EXPÉDITION DE D. ISIDRO DE ATONDO Y ANTILLON, MISSIONNAIRE ALLANT EXPLORER LA CALIFORNIE; — P. EUSEBIO FRANCISCO KINO. — Les temps allaient arriver cependant où

des hommes d'action, soutenus par la ferveur de leur courage religieux, sauraient combiner leurs efforts avec ceux des navigateurs espagnols, pour arracher à leur misère ces peuples que la cupidité laissait dans l'état sauvage. Cet événement notable eut lieu en 1678; à cette époque le conseil des Indes se déterminait à former un établissement sur les côtes de la Californie; et pour effectuer son projet il s'entendit avec l'autorité religieuse et politique de Mexico, représentée par D. Francisco Payo Enriquez de Rivera, qui réunissait dans ses attributions le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, puisqu'il était à la fois archevêque et vice-roi de la Nouvelle-Espagne. Après qu'on eut écarté quelques obstacles dont le détail importe peu à l'intérêt de ce rapide coup d'œil, il fut décidé dans la capitale du Mexique que D. Isidro de Atondo y Antillon s'engagerait, par un acte officiel, à entreprendre une nouvelle expédition à ses frais, mais cependant en recevant quelques subsides de l'État. Guidée alors par une sorte d'instinct politique qui lui avait fait comprendre quel était le véritable mode d'organisation applicable aux nations indiennes, la cour de Madrid avait choisi trois religieux appartenant à un ordre célèbre, pour commencer les travaux d'une mission que l'on songeait depuis plusieurs années à organiser. Le P. Eusebio Francisco Kunth, plus connu sous le nom de P. Kino; les P. Juan Bautista Copart et Pedro Mathias Goñi, avaient été choisis pour accomplir ces grands travaux apostoliques dans des régions désertes à peu près inconnues au reste du monde (1).

Nous ne saurions donner ici le détail des premiers essais d'exploration accomplis sous les ordres de l'amiral D. Isidro de Atondo y Antillon. Ils commencèrent vers le milieu de mai 1683; mais dès le début l'attitude de certaines tribus californiennes prouva qu'on ne pourrait réussir qu'en employant la persuasion; les moyens coercitifs manquant presque complètement. Antillon n'avait sous ses ordres qu'une

(1) Je dois ce curieux renseignement à M. Pierre Margry, dont les travaux persévérants et sérieux sur les explorateurs de l'Amérique réformeront beaucoup d'erreurs. Ils doivent faire partie des documents inédits relatifs à l'histoire de France.

(1) L'acte fut signé au mois de décembre 1678; Voy. l'Art de vérifier les dates. Le deuxième acte, qui conférait le pouvoir spirituel aux Jésuites, est daté du 29 décembre 1678. Ibid.

centaine d'hommes et quelques piers : cela suffisait pour mettre en fuite les sauvages de la côte, quelque belliqueux qu'ils fussent; cela était insuffisant pour les soumettre. Les missionnaires comprirent dès l'origine la seule marche qu'il y eût à suivre: ils apprirent les deux langues qui étaient parlées par les tribus les plus importantes de la côte; ils reconnurent géographiquement une partie de ces contrées; et lorsque après trois ans d'essais à peu près infructueux, puisqu'on n'avait pu élever qu'un misérable village sur la côte (1), il fallut renoncer à des espérances exagérées; lorsqu'en un mot on eut dépensé à peu près inutilement 250.000 pesos, il resta pour unique capital à quelques hommes la puissance de leur parole et l'énergie d'une volonté persévérante; la civilisation cependant allait bientôt se montrer sur les côtes de la Californie!

Lorsqu'on a lu patiemment les chroniques souvent diffuses qui se rattachent à l'histoire des deux premiers siècles qui succèdent à la découverte de l'Amérique, on est surpris de l'oubli complet où sont restés certains noms et de la grandeur de certains efforts demeurés inaperçus. Accomplis sur un autre point du monde, mêlés à l'action politique qui nous préoccupe habituellement, ces faits eussent certainement suffi pour illustrer des hommes aujourd'hui sans gloire. Qu'ils appartiennent à la phalange des aventuriers infatigables par lesquels le nouveau monde a été sillonné, qu'ils rappellent le dévouement plus obscur encore de quelques pauvres religieux, qu'on les nomme la Salle, Bartholomeu Bueno, Sagard ou Varennes de la Veranderye, il y en a bien peu qui sachent aujourd'hui leurs glorieux travaux, et qui leur payent une dette de reconnaissance. Disons rapidement les travaux de quelques-uns de ces hommes infatigables qui se sont endormis sans entrevoir le fruit de leur labeur (2).

(1) Saint-Bruno, fondé le 6 octobre 1683, dans une grande baie qui est située sous le 26° degré 30 minutes.

(2) Le dernier des hommes énergiques nommés ici, par exemple Varennes de la Veranderye, se rattache essentiellement à notre sujet, car le premier ce fut lui qui indiqua aux Canadiens

Le premier qui se présente d'est courageux compagnon d'Antillon, d'ce P. Francisco Kino, que l'on nous présente comme un habile cosmographe et qui était bien certainement un infatigable explorateur; né en Allemagne, quelque plus tard on ait donné une terminaison espagnole à son nom, il était entré dans l'ordre des jésuites, et avait quitté une chaire de mathématiques Ingoldstadt en Bavière pour se rendre dans les missions; en agissant ainsi, obéissait, dit-on, à un vœu qu'il avait fait jadis à l'apôtre des Indes, saint François Xavier. On a déjà vu qu'il faisait partie de la mission en 1683, et que durant cette première expédition il avait jeté des semences pour l'avenir; bien tôt il s'associa au P. Juan Maria Salvatierra; nous le voyons d'abord directeur des missions de Sonora, province contiguë à la Californie: là il fonde des villages, il engage les Indiens à se livrer à l'agriculture, il se fait adorer des tribus sauvages, parce qu'il sait les persuader. Nouveau Las-Casas, il combat auprès de Charles II pour l'indépendance des Indiens. En 1694, la mission de Caborca est fondée par lui. Plus tard lorsqu'il s'associe au P. visiteur dont nous avons rappelé le nom, d'immenses voyages sont entrepris inutilement vers le Mexique; mais la persévérance de ces hommes vraiment extraordinaires sauva triompher de tous les obstacles; et lorsqu'en 1697 le P. Salva-Tierra se se associa le P. Juan Uguarte, professeur de philosophie au collège de Mexico, le sort des missions de la Californie sembla assuré. En 1697, Nuestra Señora de Loreto sera fondée, les agressions des Indiens seront repoussées courageusement. Tous ces travaux ne seront appréciés pendant longtemps que de l'Espagne sans doute; mais ce sera à l'infatigable persévérance du P. Kino que la géographie sera redevable des connaissances positives qu'elle aura enfin sur la forme de la Californie. En 1698 il part pour s'assurer de la jonction de cette contrée avec la Nouvelle-Espagne, pénètre dans les régions que baigne le golfe, ne s'arrête que quand il a fait près de

la route des grandes régions situées au delà des montagnes Rocheuses.

rois cent
issé de r
olo reco
grande ex
Le P.
apitaine
ommet
ra avec
pparten
célèbres
inutileme
problème
oulait s
la Nouv
l'abord p
ant plu
ner du s
t format
aient pr
u temps
Malgré
pas au d
tait rés
éograph
yant rec
les Indie
t, après
int au s
l'ou l'on
mers; la
ifornie s
Tous c
tant ave
groupes,
lés le lon
dans l'in
l'esprit c
obtenus
Nous ne
aurait un
tion espa
première
si on l'él
taine d'
comptait
Indiens c
mois d'
trouvaien
cent lieu
fondés.
Nous
précise
suivre p
mission

(1) War

2°

se présente c'est
non d'Antillon, d'e
no, que l'on nous r
habile cosmographe
ertainement un inf
; né en Allemagne
n ait donné une te
e à son nom, il éta
des jésuites, et ava
de mathématiques
ière pour se rend
en agissant ainsi,
un vœu qu'il ava
des Indes, saint Fra
déjà vu qu'il fais
on en 1683, et qu
ère expédition il ava
pour l'avenir; bien
P. Juan Maria Salv
oyons d'abord dire
de Sonora, provinc
ornie : là il fonde d
es Indiens à se livr
e fait adorer des t
e qu'il sait les pe
as-Casas, il comb
pour l'Indépendan
94, la mission de
par lui. Plus tard
au P. visiteur don
le nom, d'immense
oris inutilement ve
persévérance de c
extraordinaires sau
es obstacles; et lon
salva-Tierra se se
Uguarte, professeur
collège de Mexico
de la Californie se
Nuestra Senora d
, les agressions d
oursées courageus
aux ne seront appr
mps que de l'Espagn
e sera à l'infatigab
Kino que la géogr
e des connaissanc
ra enfin sur la form
n 1698 il part pou
ction de cette col
le-Espagne, pénèt
ue baigne le golfe
nd il a fait près
gions situées au delà d

trois cents lieues à travers un pays hâléssé de montagnes. Salva-Tierra et Piccolo reçoivent le rapport détaillé de cette grande exploration.

Le P. Kino s'était associé un hardi capitaine que réclame la France; il se nommait Jean-Mathieu Mangé; il pénétra avec lui au milieu de tribus sauvages appartenant à la race des Apaches, si célèbres par leur férocité; mais ce fut inutilement pour les missions. Un grand problème le préoccupait; avant tout il voulait savoir « si la Californie tenait la Nouvelle-Espagne, comme on l'avait l'abord présumé, ou si le golfe, s'étendant plus au nord, s'ouvrait dans la mer du sud au-dessus du cap Mendocino et formait une grande île, ainsi que l'avaient prétendu quelques marins, même au temps du capitaine Francis Drake (1). »

Malgré ses généreux efforts ce n'était pas au cosmographe d'Ingolstadt qu'il était réservé de lever ce grand doute géographique. En 1699 le P. Piccolo, ayant reçu de nouveaux renseignements des Indiens, marcha au sud de Loreto, après des travaux sans nombre, parvint au sommet d'une haute montagne d'où l'on pouvait contempler les deux mers; la configuration des rives de la Californie se déployait dans sa majesté.

Tous ces travaux s'exécutaient cependant avec un nombre si restreint de troupes, les établissements partiels fondés le long des côtes ou à quelques lieues dans l'intérieur étaient si faibles, que l'esprit demeure étonné des résultats obtenus au bout de si peu d'années. Nous ne craignons pas de l'affirmer, on aurait une idée exagérée de la population espagnole de la Californie dans la première année du dix-huitième siècle si on l'élevait au-dessus d'une soixantaine d'individus, parmi lesquels on comptait plusieurs métis et plusieurs Indiens du Mexique. Cependant, dès le mois d'août 1701, les aborigènes se trouvaient soumis sur un espace de cent lieues; deux villages avaient été fondés.

Nous indiquons ici d'une manière précise le début; nous ne saurions suivre pas à pas l'œuvre immense des missionnaires. La Californie cepen-

dant était encore si peu connue, les ressources qu'elle pouvait offrir étaient appréciées d'une manière si vague, que l'infatigable P. Kino n'abandonnait pas ses projets d'exploration, afin de stimuler le zèle du cabinet de Madrid et l'intérêt du vice-roi de Mexico. Tout était à constater au point de vue topographique, puisque l'on avait perdu la trace des beaux travaux de Viscaino et que l'on ignorait encore, malgré les découvertes du P. Piccolo, si cette contrée tenait définitivement au continent. Durant deux expéditions qui eurent lieu de 1700 à 1701, le courageux missionnaire obtint la solution de ce grand problème géographique. Toujours accompagné de son fidèle compagnon, il s'avança, par des chemins presque impraticables, jusqu'au fond du golfe, et il put voir au sommet d'une montagne, et à l'aide d'un télescope, le Colorado décrivant ses méandres et se jetant dans la mer. Il repartit plus tard, et, secondé par le P. Salva-Tierra, il se dirigea vers le nord. Le 19 mars 1701, ayant gravi une haute montagne, il découvrit à l'œil nu la mer, la rive opposée du golfe et les montagnes de la Californie; la certitude était pour ainsi dire acquise : les hardis explorateurs voulaient qu'elle fût plus grande. « Ils franchirent encore une montagne par 32° 35', d'où ils aperçurent la Cordillera de la Californie, et enfin les Serranias de Mescal et d'Azul. Ils reconnurent à n'en pas douter la jonction de la Californie à la Pimeria Alta, et le golfe qui aboutit à l'embouchure du Colorado. » Les voyageurs firent plus encore; ils remontèrent ce fleuve important l'espace de vingt lieues, après avoir visité le Gila; ils cherchèrent enfin une solution à toutes les questions qui pouvaient leur être posées, et leur intrépidité sut triompher de tous les obstacles. Rappelons ici, à la gloire de la France, que le digne compagnon du missionnaire ne le quitta pas durant cette mémorable expédition. Il serait précieux pour l'histoire des découvertes de retrouver les lettres du capitaine Mangé, qui furent publiées alors en France, mais que Venegas ne put se procurer; elles complèteraient cette immense série de travaux sur l'Amérique dont les Français peuvent réclamer avec juste raison une part si glorieuse.

(1) Warden et Michel de Venegas.

La configuration du pays est définitivement reconnue; les travaux évangéliques se multiplient en dépit de bien des obstacles, les missions se fondent, et l'on voit se former successivement dans la basse Californie les vingt et un établissements où tant d'Indiens peuvent trouver pendant plus d'un siècle tous les éléments de la civilisation. La basse Californie a son temps de prospérité, puis son temps de décadence; aujourd'hui, il faut bien en faire l'aveu, les missions

ne présentent plus qu'une population de trois mille sept cent soixante-huit habitants (1), et il n'est pas bien sûr que ce chiffre n'aille point en décroissant.

(1) Nous donnons ici le relevé de la population qui a été fourni par M. Dudot de Mofras en 1844. La diminution des Indiens soumise doit être plus sensible encore maintenant qu'elle ne l'était alors. Ce voyageur offre du reste le tableau général des missions, et nous le reproduisons ici en faisant observer qu'on trouvera l'époque précise des diverses érections dans Venegas et dans l'Art de vérifier les dates.

TABLEAU DES MISSIONS DE LA BASSE CALIFORNIE,
EXTRAIT DE L'OUVRAGE DE M. DUPLÔT DE MOFRAS.

MISSIONS DU NORD-OUEST en allant du nord au sud.	Habitants.	MISSIONS DU NORD-EST en allant du nord au sud.	Habitants.
San-Miguel.	430	<i>Report</i>	2,228
Santa-Catalina.	48	San-Francisco de Borja.	71
Santo-Tomas.	233	Santa-Gertrudis.	53
San-Vicente.	261	San-Ignacio.	19
San-to-Domingo.	159	Santa-Magdalena.	36
N ^o 3 ^e del Rosario.	76	N ^o 3 ^e de Guadalupe.	240
San-Fernando de Vellicata.	45	Santa-Rosalita de Molejé.	74
La Purissima, détruite.	»	San-José de Comandú.	81
San-Luiz, détruit.	»	N ^o 3 ^e de Loreto, ancienne capitale.	200
Todos-los-Santos.	260	San-Francisco Javier.	55
Real de San-Antonio, capitale actuelle.	717	San-José del Cabo.	320
<i>A reporter</i>	2,228	Le port de la Paz.	390
		Total.	3,768

Ces missions sont dirigées par les moines dominicains du couvent de San-Yago de predicadores de Mexico. Les moines franciscains dirigent seulement les missions de la haute Californie.

RÉGIME INTÉRIEUR DES MISSIONS.

Une fois réduits en missions, les Indiens obéissaient à une loi commune, dont la régularité fort monotone, pour les hommes de notre race, semble avoir été cependant un préservatif puissant dès qu'il s'est agi de ces hordes sauvages. Grâce à cette régularité inflexible, des tribus entières ont été sauvées. Ici comme dans le Paraguay une pensée prévoyante s'était substituée à la légèreté innée chez la race indienne : mais jamais, comme dans les pays baignés par l'Uruguay, les religieux n'usèrent de leur ascendant sur leurs catéchumènes pour introduire des changements politiques inquiétants pour la mère patrie; le système paternel des missions de la Californie laissait bien peu

de chose à désirer d'ailleurs aux peuplades qui avaient fait le plus grand sacrifice que puissent faire des hommes appartenant à la race américaine. « Le régime de chaque communauté était le même; les Indiens étaient divisés par escouades de travailleurs. Au lever du soleil la cloche sonnait l'angelus, et tout le monde partait pour l'église. Après la messe venait le déjeuner, puis l'on se rendait au travail. On dinait à onze heures, le temps du repos se prolongeait jusqu'à deux heures, où l'on se remettait à l'ouvrage jusqu'à l'angelus du soir, une heure avant le coucher du soleil. Après la prière et le rosaire les Indiens soupaient se livraient à la danse et à quelques jeux. Leur nourriture se composait de viande fraîche de bœuf et de mouton à dis-

qu'une population
t cent soixante-ai
est pas bien sûr qu'
nt en décroissant.

le relevé de la popul
ar M. Duflot de Mofre
n des Indiens soume
n encore maintenar
Ce voyageur offre d
des missions, et nous
int observer qu'on tro
des diverses érection
Art de vérifier les date

RIE,

	Habitants.
EST	
au sud.	
.....	2,228
.....	71
.....	53
.....	19
.....	35
.....	240
.....	74
.....	81
.....	200
.....	85
.....	380
.....	390
Total.....	3,766

San-Yago de predi
ons de la haute Cali-

illeurs aux peuplade
plus grand sacrific
es hommes apparte
aine. « Le régime d
était le même; le
és par escouades d
r du soleil la cloch
tout le monde par
près la messe venai
h se rendait au tra
ze heures, le temp
geait jusqu'à deu
mettait à l'ouvrag
a soir, une heur
u soleil. Après l
Indiens soupaient
e et à quelques jeux
mposait de viande
de mouton à dis

réation. Ils faisaient avec la farine de
lé et le maïs des galettes et des bouil
les nommées *atole* et *pinole*. Ils reca
aient aussi des pois, des fèves ou
haricots, en tout un almud ou douzième
le fanega par semaine, c'est-à-dire en
viron un hectolitre par mois; ils por
aient pour vêtement une chemise de
cotte, un pantalon et une couverture de
laine; toutefois les Alcades et les meil
leurs travailleurs avaient des habits de
rap comme les Espagnols. Les femmes
recevaient tous les ans deux chemises,
une robe et une couverture.

• Lorsque les cuirs, les suifs, les cé
léales, le vin, l'huile se vendaient bien
aux navires étrangers, les moines fai
aient aux Indiens des attributions de
nouchoirs, de vêtements, de tabac,
les chapelets, de verroteries, et em
ployaient le surplus des bénéfices à l'em
bellissement des églises, à l'achat des
instruments de musique, des tableaux,
l'ornements sacerdotaux, etc. Toutefois
ils avaient soin de garder une partie des
écottes dans les greniers, par crainte
des années de disette. — Ce qu'il y a de
remarquable dans l'établissement de ces
missions, c'est qu'elles ne coûtaient au
un sacrifice au gouvernement. »

On ne peut se le dissimuler cepen
ant, la conquête des territoires habités
par les Indiens, la police des missions,
la défense des côtes, exigeaient bien un
certain déploiement de forces militaires;
mais les troupes employées ainsi trou
vaient leur subsistance sur les terres
qui environnaient les présidios, et la
métropole ne pouvait pas se plaindre
des charges qui en résultaient pour elle.
Tous ces faits, qui ne sont pas sans im
portance, ressortent de la lecture atten
tive des documents originaux; nous en
donnerons l'indication sommaire. Tonte
ois, avant d'entrer dans quelques détails
ce sujet, il nous semble indispensable
de faire connaître les tribus indiennes
sur lesquelles les missionnaires durent
agir primitivement. Ces peuplades sau
vages se sont déjà éteintes dans la Vieille
Californie, ou bien elles se sont mêlées
à la civilisation; il n'en est pas de même
des nations du territoire plus tardive
ment soumis. Là, comme dans plusieurs
régions de l'Amérique du Sud, le désert
a reçu des hordes nomades qui perpé

tuent au sein de ces solitudes presque
inexplorées les usages de leurs ancêtres :
elles se montrent encore assez redouta
bles pour que les conventions diploma
tiques passées entre les deux républiques
en aient fait l'objet d'une stipulation à
port, et aient prévu le cas d'une agres
sion toujours redoutable pour les an
ciens établissements. Il ne faut point se
le dissimuler, cette précaution de la di
plomatie américaine atteste suffisam
ment le sort réservé aux nations guer
rières; et ce qui se passe parmi les In
diens des États de l'Union fait assez
prévoir la destinée réservée aux peupla
des errantes maintenant sur les bords du
Gila. Sans doute chacune de ces tribus,
qui va se transformer ou s'éteindre, mé
riterait à elle seule un examen particulier,
selon les temps et selon les localités;
mais dans un coup d'œil rapide on nous
approuvera probablement d'avoir grou
pés les documents du seizième siècle avec
les faits que nous transmettent les re
lations modernes, sans négliger de
spécifier toutefois ce qui est du domaine
de l'histoire ancienne. On ne saurait se
le dissimuler, malgré leur état de barba
rie extrême, ces peuplades seront tou
jours pour l'ethnographe l'objet d'un
examen plein d'attrait. La position
géographique qu'elles occupent, les an
ciens monuments que l'on rencontre
dans leurs déserts, d'antiques tradi
tions perpétuées par l'histoire du Mexi
que, tout contribue à éveiller l'intérêt
des qu'il s'agit de constater leur origine.
Mais soit que l'on voie en elles les débris
d'un peuple visité jadis par les Japonais,
ou ayant émigré tout entier de l'Asie,
soit que, avec Fleurieu, on retrouve
parmi ces tribus la source des armées
qui envahirent le pays d'Aztlan, bien
qu'elles fussent destinées plus tard à
recevoir elles-mêmes l'émigration mexi
caine, que l'on constate au seizième
siècle, il ne nous est point permis d'ex
poser sous leur jour réel ces problèmes
intéressants. Nous nous contenterons
donc de raconter les faits principaux,
en hâtant de tous nos vœux l'époque
où une nouvelle exploration des ruines
qui existent dans la haute Californie
fournira des documents moins incert
ains à l'archéologue et à l'historien.
Nous ne connaissons pas de question

plus digne d'occuper les écrivains éminents qui honorent la littérature naissante des deux Amériques.

RACES ABORIGÈNES. — Les premiers détails quelque peu circonstanciés qui nous aient été donnés sur les Indiens de la Californie nous viennent de la relation naïve écrite, vers 1540, par Hernando Alarcon. Si ce hardi navigateur se crut dans la nécessité indispensable de faire accroire aux misérables Indiens dont la foule l'entourait, que le soleil l'avait envoyé vers eux, rien ne dénote chez lui le moindre désir d'agrandir sa découverte aux yeux de Charles-Quint, et sa peinture, trop nue peut-être, nous prouve que les Californiens étaient dans un état de barbarie telle, qu'ils ont bien pu diminuer de nombre, mais qu'il ne leur a guère été possible de rétrograder dans la voie de la civilisation. Nous dirons plus, en indiquant dès lors d'abominables coutumes qui furent constatées plus tard, avec une juste horreur, le marin Alarcon prouve que ces sauvages pouvaient justifier dès le seizième siècle ce qu'en pense un des observateurs les plus consciencieux parmi ceux qui les ont dépeints de nos jours. Cet écrivain (1) n'hésite pas à affirmer qu'il faut mettre les habitants actuels de la Californie sur la même ligne que les Hottentots, certains habitants de la Patagonie et les Australiens; races, comme tout le monde sait, placées au dernier rang des peuples dans l'échelle sociale. M. du Petit-Thouars trouva à ces Indiens « un air stupide que ne dément pas en général une intelligence à peine supérieure à l'instinct des animaux. » Il paraît bien prouvé aujourd'hui néanmoins que ces hommes si misérables vivaient dans le voisinage de peuplades infiniment plus avancées qu'ils ne l'étaient en civilisation, et il suffit de lire attentivement la relation du hardi soldat auquel nous avons emprunté le récit des expéditions de Vasquez Coronado, pour être bien convaincu de la supériorité relative des tribus du pays de Sonora. Les hordes misérables qui erraient le long de la mer Pacifique ont diminué graduellement; mais, nous le répétons,

(1) Robert Greenhow, *Oregon and California*; 1844, 1 vol. in-8°, avec cartes.

cette loi de décroissance est la seule que l'on puisse constater, la barbarie était la même; ce qu'il est permis de supposer seulement, c'est que des peuples plus avancés en civilisation passent jadis dans ces contrées sans se mêler aux autochtones.

Nul doute ne peut être admis aujourd'hui : ce ne sont pas ces peuples, d'une rudesse si abjecte, qui ont pu bâtir des villes considérables et creuser la terre pour en tirer des métaux; ce ne sont pas eux qui ont laissé des traces si imposantes dans des lieux déserts qu'ils parcourent avec indifférence, et cependant il y a peut-être aussi quelque témérité à voir dans ces ruines l'une des premières stations des armées qui allaient envahir le Mexique. Balbi l'a déjà fait remarquer d'après M. de Humboldt, les bords du Rio Yaquesila, ceux du Rio Gila offrent des traces d'édifices considérables : ces derniers portent le nom fort vague et fort répandu toutelois de *Casa Grande*. « Ce sont les restes d'une ancienne ville aztèque; ils occupent un terrain de près d'une lieue carrée. La grande maison est exactement orientée et est construite en torchis; les murs ont douze décimètres d'épaisseur. Ce genre de construction est encore en usage dans tous les villages des Moqui. Une muraille interrompue par de grosses tours ceint l'édifice principal, et paraît lui avoir servi de défense. Le P. Garces, qui les visita en 1773, découvrit les vestiges d'un canal artificiel qui conduisait les eaux du Gila à la ville. Toute la plaine environnante est couverte de cruches et de pots de terre cassés, joliment peints en blanc, en rouge et en bleu. On trouve aussi parmi ces débris de faïence mexicaine des pièces d'obsidienne (*itzli*). Plusieurs savants croient que cette ville ruinée a été la seconde station des Aztèques dans la supposition très-vague d'après laquelle on trace leur migration depuis Aztlan jusqu'à Tula et à la vallée de Tenochtitlan. Le même missionnaire trouva dans le pays des Moqui des villages peuplés de 2,000 à 3,000 âmes, et même une ville très-régulièrement construite ayant des maisons à plusieurs étages. » Nous l'avouerons, l'archéologie américaine a fait encore trop peu de progrès, les monuments

(1) On craint d'ailleurs la suite de ces expéditions, qui ont été si nombreuses, et qui ont été si coûteuses. On craint d'ailleurs la suite de ces expéditions, qui ont été si nombreuses, et qui ont été si coûteuses. On craint d'ailleurs la suite de ces expéditions, qui ont été si nombreuses, et qui ont été si coûteuses.

issance est la seule à constater, la barbarie qu'il est permis de constater, c'est que des peuples civilisés passés en contrées sans sagesse.

Il n'est pas admis aujourd'hui que ces peuples, d'une civilisation si avancée, qui ont pu bâtir des pyramides et creuser la terre pour en tirer les métaux; ce ne sont pas des traces si insignifiantes dans les lieux déserts qu'ils ont laissés. La différence, et cependant, c'est aussi quelque chose de remarquable, c'est que les ruines l'une des pyramides qui allaient à l'est, Balbi l'a déjà fait. M. de Humboldt, les Mexicains, ceux du Rio Grande, ces édifices considérables portent le nom de pyramides, mais ils sont les restes d'une civilisation; ils occupent une grande lieue carrée. La pyramide est exactement orientée; les murs sont épais; les torches; les murs sont épais; les murs sont épais. Cette pyramide est encore en ruine; les villages des Moquis, la pyramide par de grosses pierres, principal, et paraît être en ruine. Le P. Garcés, en 1773, découvrit les restes d'une civilisation artificielle qui construisait la ville. Toute la pyramide est couverte de terre cassée, jolies, en rouge et en blanc; parmi ces débris de pierres d'obsidienne, les savants croient que c'est la seconde pyramide dans la supposition qu'elle est la trace leur civilisation jusqu'à Tula, le Mexique. Le même dans le pays des Aztèques, peuplés de 2,000 à 3,000 habitants, une ville très-régulière, ayant des maisons de pierre. Nous l'avouerons, mais on a fait encore de ces monuments

qu'elle signale ont été trop rapidement observés, il reste sans doute trop de découvertes à constater (tout en acceptant quelques suppositions ingénieuses), pour que l'on puisse établir ainsi les migrations du plus grand peuple de l'Amérique.

Il y a longtemps que de Guignes plaçait dans ces régions le lieu où avait dû s'opérer le passage des Chinois allant à la recherche de contrées nouvelles, qu'ils devaient fertiliser par leur industrie (1). Plus tard on a fait honneur de cette émigration conquérante au génie belliqueux des Japonais, et l'on a amené de ces contrées un grand pontife civilisateur, Bochica, destiné à répandre les bienfaits d'une antique civilisation sur le plateau de Cundinamarca, où on le regardait jadis comme l'emblème du soleil. Mais depuis le docteur Hornius jusqu'au célèbre éditeur des *Antiquités du Mexique* (2) les systèmes ont été presque aussi nombreux que les peuples navigateurs de l'ancien monde, et nous ne croyons pas que le temps soit encore arrivé d'en adopter un exclusivement. Toutefois, si un jour l'Europe savante tente de nouveaux efforts pour constater des faits jusqu'à présent restés douteux; si, mettant à part le système incertain des étymologies hasardeuses, les archéologues vont étudier les monuments de l'Amérique sur les lieux; s'ils vont faire des pèlerinages féconds pour l'histoire des origines à Palenqué, à Uxmal, si bien décrits naguère par l'infatigable Waldeck, il n'y a nul doute que les rives du Gila et d'autres régions encore moins connues de la Californie ne doivent être l'objet d'une exploration attentive et dégagée d'idées préconçues. Alors peut-être le grand

problème s'éclaircira-t-il d'un jour tout nouveau et pourra-t-on agrandir sans danger le cercle des conjectures (1).

Cependant il faut se hâter, ces antiquités monuments peuvent disparaître devant la civilisation importée d'Europe, comme ont déjà disparu tant de tribus indiennes, que rencontrèrent les anciens conquistadores. Les traditions des aborigènes se modifient; elles s'éteignent insensiblement devant les efforts si louables des missionnaires, qui substituent les idées chrétiennes aux légendes primitives nées d'un état de barbarie. Qui nous dira aujourd'hui ce que sont devenus les souvenirs traditionnels de tant de peuplades anéanties que rencontra durant ses travaux évangéliques l'infatigable Ugarte? qui a pris soin de relier entre elles les idées confuses de ces tribus, laissant périr insensiblement les notions historiques de leurs pères, en même temps qu'elles abandonnaient leurs usages? Les Bernardino de Sahagun, les Heckewelder, les Moerenhout, tous ces voyageurs, qui savent recueillir les récits des nations expirantes sont rares dans tous les temps; bientôt même ceux qui les égaleraient en zèle et en charité ardente ne trouveront personne à interroger parmi ces peuples errants, qui n'ont plus ni la volonté ni le désir d'instituer quelques-uns d'entre eux, pour conserver des traditions, sujet de honte ou de douleur. Dispersés ou vaincus, ils n'ont rien à faire de ces souvenirs.

(1) Peut-être sera-t-on bien aise de voir ici avec quelle circonspection le voyageur le plus éminent de notre époque a cru devoir traiter de pareilles questions. « Une idole découverte à Natchez, dit M. de Humboldt, a été comparée avec raison par M. Malte-Brun aux images des esprits célestes que Pallas a rencontrées chez les peuples mongols. Si les tribus qui habitaient des villes sur les bords du Mississippi sont sorties de ce même pays d'Aztlán qu'ont habité les Tolteques, les Chichimeques et les Aztèques, il faut admettre, du moins d'après l'inspection de leurs idoles et leurs essais de sculpture, qu'ils étaient beaucoup moins avancés dans les arts que les tribus mexicaines, qui, sans dévier vers l'est, ont suivi la grande route des peuples du nouveau monde dirigée du nord au sud, des rives du Gila vers le lac de Nicaragua. » D'une autre part, un voyageur récent et qui fait autorité, M. Siebold, admet l'immigration des peuples du Japon dans l'Amérique vers le point que nous indiquons. *Voy. le Nippon, ou Matériaux pour servir à la description du Japon et des contrées voisines* (en allemand), grand in-4°.

(2) On sait qu'un écrivain récent n'a pas craint d'établir dans un livre prétendu sérieux la suite non interrompue des souverains mongols, qui fondèrent jadis leur empire dans l'Amérique. La parole spontanée et naïve du jeune Botocudo, qui regardait les Chinois établis à Rio de Janeiro comme ses oncles, en dit plus à ce sujet, peut-être, que les dissertations des savants (*Voy. Aug. de Saint-Hilaire, Voyage au Brésil*); mais il est difficile de baser un système historique sur de pareilles indications.

(3) Lord Kingsborough, *Antiquities of Mexico*, 7 vol. in-fol. Un artiste dévoué à la science, M. Aglio, est le véritable auteur des grands travaux d'iconographie, qui peuvent rendre utile ce vaste ouvrage.

de sagacité, qui moyenne, ils ont la face large, le front Indiens sur les lieux comprimé, les pommettes saillantes, les uns des systèmes queux très-écartés et fendus en amande, migration, M. Du nez aquilin, la bouche grande et le polit mieux que tout eston terminé en pointe. La seconde physiologiques qui rapproche davantage du type européen doivent prendre. La taille de ces Indiens est plus des savants; mais élevée, ils ont le front plus droit et visions. « On trouve le facial plus ouvert; chez un petit e la côte nord-ouest ombre seulement les lèvres et le nez es, dit-il, celle dont légèrement épatés. La race méri- depuis le détroit d'Onale est plus noire encore que celle rives du Rio Colorado nord; mais sa nuance, quoique très- , qui occupe la rée, n'a rien du brillant qui distingue e l'Orégon et la Cas nations africaines, et l'on ne saurait Rio-Colorado et mieux la comparer qu'aux teintes mates première affecte plus rodites par la sepi. »

asiatique; les In Roquefeuille (1), Choris, Langsdorff, sent sont de taille les voyageurs qui ont observé ces euples constatent l'exactitude d'une einture qui ne renferme cependant e les traits généraux. M. de Moiras eécifie également les différences phy- ologiques que produit chez ces Indiens genre de vie et la nature des occupa- ons. Mais ce qu'il établit d'une manière econtestable, c'est la destruction ra- de des Californiens. Minés sourdement ar une maladie fatale, qui semble avoir

(1) Ce voyageur, essentiellement judicieux, il nous a tracé un tableau peu flatteur des In- ens de la Californie, indiquait déjà, il y a vingt- q ans, cette tendance déplorable à une entière estruction: « Les individus de cette race, dit- s'élevaient rarement au delà de la taille médio- e; leur corps n'a ni grace ni vigueur, et leur ysionomie porte l'empreinte de l'apathie et la stupidité. Leur personne et tout ce qui eintoure est de la saleté la plus horrible. ans aucune mission les naissances ne com- entent les mortalités; leur population ne s'en- etient que par les renforts qu'elle reçoit des diens indépendants; mais la plupart de ces ecrues sont des vieillards qui, n'ayant plus la rce de pourvoir à leur subsistance, viennent ercher auprès des missionnaires un asile con- e la faim. Voy. Camille Roquefeuille, *Journal d'un voyage autour du monde pendant les années 1816, 1817, 1818 et 1819*; Paris, 1823, vol. in-8°. Nous rappellerons aussi qu'au point e vue ethnographique on trouvera des ren- eignements fort naïfs et réellement précieux, ar les aborigènes de la Californie dans le *Voyage e l'infortuné Choris*. Il a dessiné d'après nature usieurs individus, et a donné la représenta- on exacte de leurs armes et de leurs uesten- es; plusieurs exemplaires de ce livre ayant é colorés sous les yeux de l'artiste, les va- étés de teinte que présente la peau des In- ens ont pu être fidèlement reproduites. Voy. *Voyage autour du monde accompagné de ecriptions par Cuvier et A. de Chamisso, et e observations sur les crânes humains*; Paris, Didot, 1821, 1 vol. in-fol.

son origine dans le nouveau monde, ils semblent plus accessibles que d'autres hommes aux ravages de certaines épi- démies; pour n'en citer que quel- ques exemples, nous rappellerons que douze mille individus ont péri, en 1834, dans la vallée de los Tulares, à la suite d'une affection qui présentait de l'analogie avec le choléra, tandis que deux ans plus tard les fièvres enlevèrent huit mille habitants des plaines arro- sées par le Rio del Sacramento. Il est juste de dire que les précautions hygié- niques prises dans les missions préser- vent souvent les Indiens qui y résident de cette effrayante mortalité.

Un trait caractéristique de quelques- unes de ces nations, un fait étrange que l'ethnographie enregistre toujours avec surprise dans ses annales, c'est l'usage où sont plusieurs tribus de se percer la lèvre inférieure et d'y introduire, ou un disque de bois léger, ou un os ar- rondi. Cet ornement bizarre, que l'on trouve chez plusieurs insulaires de la mer du Sud, est surtout fort répandu dans l'Amérique méridionale ou dans les contrées qui avoisinent cette région. Les tribus les plus étrangères les unes aux autres par certains caractères physiques ou bien par les dissemblances qu'amène un commencement de civilisation se trouvent avoir un point de contact dans le nouveau continent, grâce à cet ornement qui donne à la physionomie ou un caractère terrible ou un aspect hideux. Au Mexique il était fréquem- ment en or; les Cayabavas de l'Amérique du Sud le portaient également fabriqué avec le métal pur que leur fournissaient leurs sables aurifères; le jade vert ar- tistement taillé avait été spécialement adopté par les Tupis du Brésil, qui en- chassaient même ce disque poli dans leurs joues transpercées. Un coquillage blanc, bien connu des nations brési- liennes, avait été choisi par les femmes Tupinambas pour servir d'ornement à leur lèvre inférieure et à leurs oreilles (1). Aujourd'hui encore les *Gamelas*, qui errent dans les campagnes du Maran- ham, aiment à remplacer le métal, la pierre ou les plumes éclatantes en usage

(1) Voy. Jean de Léry, le *Montaigne des vieux voyageurs*, comme l'appelle spirituelle- ment l'un de nos plus savants botanistes.

chez d'autres peuples, par de petites colloquintes évidées intérieurement, et dont, chose répugnante à dire ! ils se servent quelquefois pour conserver quelques débris de leurs aliments (1). Les Californiens font usage d'un disque de bois arrondi, et sous ce rapport ils se trouvent avoir une analogie absolue avec ces tribus nomades de Botocudos jadis connus sous le nom d'Aymorès, et que nous avons rencontrés plus d'une fois au sein des grandes forêts de la côte orientale du Brésil, dans le voisinage du Belmonte et du rio Doce, d'où ils disparaîtront insensiblement. Sans attacher une trop grande valeur à ce fait ethnographique, bien connu d'ailleurs, il n'est peut-être pas hors de propos de faire remarquer que le caractère mongol apparaît beaucoup plus chez cette race qu'il n'est sensible chez les tribus du voisinage. Si la Californie a servi de passage à des hordes asiatiques (aux Tchouktchis, par exemple) (2), il devient curieux d'examiner attentivement comment un usage parfaitement identique se trouve adopté à une distance si considérable par deux peuplades restées à peu de chose près au même degré de barbarie (3).

Lorsqu'on examine les derniers dénombrements qui nous aient été fournis sur la population indienne des deux Californies, on est frappé du petit nombre d'individus qui la composent maintenant. Selon un auteur qui a eu à sa disposition les documents que les États-Unis ont été à même de se procurer, il faudrait faire monter cette population aborigène à quatre mille âmes pour la Vieille Californie, à quinze mille pour les vastes régions qui forment la Nouvelle (4). Ce-

(1) Ayres de Cazal, *Corografia Brasileira*.

(2) « Faisons-le remarquer ici en passant, un dieu célèbre de la théogonie mexicaine, le dieu *Necauciaultl*, offre sur une antique statue l'étrange parure signalée plus haut. La principale idole de cette divinité était faite de *teoteltl*, ou, si on l'aime mieux, de pierre divine, espèce de marbre noir poli. Elle avait des pendants d'oreille en or et à la lèvre inférieure un tube de cristal, à l'extrémité duquel se trouvait une plume verte ou une turquoise. » Ternaux-Compans, *Essai sur la théogonie mexicaine*, p. 7.

(3) Voy. l'Amérique Russe et ce que dit à ce sujet F. Lutké.

(4) La dépopulation a dû être rapide. En 1744 le P. Sedelmayer trouvait 8,000 Papagos seulement sur les bords du rio Gila; il y avait le même nombre à peu près de Pimas et de Coco-

pendant, pour réduire ce calcul à sa juste valeur, il est nécessaire de ne pas oublier que presque toute la partie centrale de ce pays, qui n'a pas moins de quatre cents à cinq cents milles du nord au sud, sur une largeur à peu près égale de l'est à l'ouest, est restée inexploérée, et que des tribus peu considérables, il est vrai, mais assez multipliées, habitent ces régions inconnues. Quelques-unes, telles que les Pah-Utah, qui ont été visitées récemment, doivent accroître le chiffre reproduit dans cette notice; c'est dire assez qu'il nous semble impossible d'établir à ce sujet rien de positif sur la population indienne.

Si l'on s'en rapportait au P. Lasuen dix-sept langues auraient été parlées de son temps sur les côtes de la Californie en embrassant une étendue de territoire qui ne comprendrait pas plus de cent quatre-vingts lieues, depuis San Diego jusqu'à San-Francisco; mais d'un autre côté, et si l'on veut adopter l'opinion d'un autre missionnaire, il n'existerait que trois idiomes essentiellement différents sur toute l'étendue de la côte.

Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'un grand mystère se lie à l'ethnographie de ces contrées, et que quant à la linguistique jamais peut-être la science moderne ne pourra trouver la solution des problèmes qui lui sont offerts. Si l'on eût jadis obéi à la pensée philosophique de Fleurieu, et si en essayant, comme on l'a fait, de construire quelques rudiments de vocabulaires, on eût tenté de recueillir les chants traditionnels conservés le long de la côte, peut-être eût-on découvert quelques traces de l'origine des peuples qui les conservaient encore, à l'époque où le livre de Marchand fut publié (1). Nous n'ignorons pas qu'il s'agit d'un peuple voisin de la Californie plutôt que des Californiens eux-mêmes; mais souvent la tradition

maricopas. Voy. *Art de vérifier les dates*, t. IX, p. 488, édit. in-8°.

(1) Cet écrivain insiste beaucoup sur les chants, dont quelques-uns sont notés et que les Indiens répètent en partie. « Ces chants peuvent être une tradition orale, comme leurs hiéroglyphes une tradition écrite; un peuple qui chante est un peuple poète, et l'on sait que dans tous les pays les poètes furent les premiers historiens. » En ce qui touche spécialement les chants des Californiens, nous dirons que l'un d'eux a été noté par Choris.

une tribu
oisine,
aurait été
es peupla
es intérie
ne obser
usement
ent à un
ncore peu
Les Pah
sistait il
du grand
resque a
és de gr
arnies de
naire; ce
resque a
feu. Du
tablisse
es voyage
urtout l
u'ils ont
ans les
battus il
eur nour
Aux bo
ords du
ndiens U
ans leur
quelques
intérieu
eau-Mex
ue plus
ontées c
i bien q
ont pas
aravane
Californi
a pas d
Les Ind
iture ab
uisent c
ifornie;
avoir re
quin des
aux sau
ont dur
ces tribu
nombre
on chiff
soit cep
rie, ces
complét

(1) Voy. *Journal de Choris*, 1846, par un a

ste beaucoup sur les
ns sont notés et qu
partie. « Ces chants
dition orale, comme
tradition écrite; un
peuple poète, et l'on
ys les poètes furent les
ce qui touche spécia
formiens, nous dirons
par Choris.

(1) *Voy. Mitchell, Texas, Oregon and California*, 1846. Il s'agit sans doute ici des *Youtas* cités par un autre écrivain.

S'il faut en croire la tradition reproduite par M. de Mofras, le monde aurait eu deux âges bien distincts ; dans le premier deux êtres préexistants, le frère et la sœur, auraient vécu dans une obscurité complète ; la découverte de la lumière serait devenue le signal de leur union ; un être mystérieux nommé *Oïot*, procédant de ce couple divin, aurait peuplé la terre d'êtres différents par leur nature de celle des Indiens, et la terre se serait agrandie du nord au sud avec cette population nouvelle ; puis *Oïot* aurait été mis à mort par ceux-là mêmes qu'il avait créés. Dans la seconde période l'esprit divin, *Chinigchnig*, apparaît au-dessus du bûcher de la victime, déclare à ces êtres vivants quelle est sa puissance, crée plusieurs hommes et plusieurs femmes avec un peu de fange et leur donne des lois en leur faisant craindre son châtiment. Alors la création d'*Oïot* se confond

avec la création nouvelle, grâce à une transformation merveilleuse, et la race des Indiens peuple la terre. Tels sont les traits les moins vagues de cette théogonie sauvage, qui doit varier singulièrement. Il est difficile, nous l'avouons, de ne pas croire à l'influence d'un peuple plus avancé en civilisation dans la définition des attributs du grand Être qui nous est offerte par le même voyageur : « Ce grand Être n'a eu ni père ni mère; son origine est entièrement ignorée; ils croient qu'il est présent partout, qu'il voit tout, même au milieu des nuits obscures, qu'il est invisible à tous les yeux, qu'il est l'ami des bons et qu'il châtie les méchants. »

Une sorte de lycanthropie semble présider à l'idée terrible que le peuple se fait des sorciers, qui remplissent chez les Californiens à peu près l'office que les piayes remplissaient chez les Tupis. Ces êtres redoutés se prétendent issus du loup des prairies; et ils expliquent ainsi la nécessité de ces repas abominables, en horreur aux autres Indiens et qu'ils renouvellent sans doute pour se revêtir d'un caractère plus terrible aux yeux de la tribu ou bien seulement en commémoration de quelques mythes sanglants dont l'origine échappe à nos investigations. Nous le répétons néanmoins, la théogonie d'un peuple de la Californie peut être complètement opposée à celle d'une nation voisine, et il peut même y avoir autant de croyances diverses qu'il y a d'idiomes différents; on sait par exemple aujourd'hui que ces terribles Apaches qui ont désolé jadis la Basse-Californie, et qui se font redouter encore sous le nom de Papagos dans le Sonora, obéissaient et obéissent encore, selon toute probabilité, à une sorte de sabéisme. Le soleil, la lune, les étoiles, sont pour eux l'objet d'un culte fervent. Dans l'impossibilité où nous sommes d'indiquer, même sommairement, ces diverses croyances, nous renvoyons aux récits des voyageurs et aux écrits des missionnaires, en faisant observer cependant que quelques-unes des idées fondamentales de ces peuples, aussi bien que plusieurs de leurs cérémonies solennelles, ont été profondément modifiées depuis la découverte; ne fût-ce que par l'introduction de bestiaux nombreux et surtout

par l'usage du cheval. Chez quelques tribus, par exemple, la cérémonie des funérailles emprunte pour les chefs un caractère terrible de l'usage où l'on en d'attacher le cadavre sur la croupe d'un animal indompté et de le contraindre par des cris effrayants (1) à se précipiter dans un abîme, il y trouve la mort et la tribu offre ainsi une sorte d'holocauste à la mémoire du guerrier qu'elle veut honorer.

ARMES DES INDIENS. — CHASSE. — GOUT POUR LA MUSIQUE.

Les armes des Indiens de la Californie sont celles de la plupart des peuplades de l'Amérique, elles en diffèrent néanmoins sous quelques rapports : ainsi, l'arc est en usage parmi eux; mais au lieu d'avoir les dimensions admises par les tribus du sud il ne conserve qu'un mètre environ de longueur, et pour conserver plus de force se trouve recourbé dans la partie opposée à la corde. Cette corde elle-même filée de chanvre sylvestre, est garnie de peau afin d'éviter le sifflement qu'elle produirait en envoyant le trait; la flèche n'est armée ni d'un roseau affilé comme au Brésil, ni d'un fer comme cela a lieu dans certaines localités : elle est garnie à son extrémité d'un silex aigu et tranchant. Telle est, du reste, la force des archers californiens, qu'à une quarantaine de pas ils peuvent traverser de part en part un cheval lancé au galop. Comme cela avait lieu jadis sur les bords du Mississipi, les Californiens savent préparer adroitement des peaux de cerfs dont la tête est préservée soigneusement de toute altération visible, et recouverte de ce déguisement trompeur, ils imitent le cri de l'animal qu'ils veulent attirer; croyant bientôt reconnaître une voix familière, s'élance pour ainsi dire au-devant du trait qui l'atteint, et fournit aisément aux premiers besoins du saut.

(1) Voy. une scène d'un caractère vraiment dramatique dans laquelle M. de Mofras décrit les obsèques d'un chef. Un autre voyageur moins connu, mais dont les récits sont également pleins d'intérêt, raconte un fait analogue qui eut lieu dans les solitudes voisines des régions dont nous nous occupons. Voy. le R. P. Smet, *Voyage aux montagnes Rocheuses et une année de séjour chez les tribus indiennes du vaste territoire de l'Orégon*, Malines, 1844, 1 vol. in-12.

ge (1). La c
rmi ces p
l. Hâtons
ns la Cali
s de l'Ar
on du bét
cessairem
diens, et
ssources
Un fait c
est le go
ur la mus
aire qu'
e justess
mpliqués
ette à p
le; dans
s chants p
rayant p
ils frapp
l'autre,
orceaux
horrible
uit de la
compagn
ANSES C
DANSE
LES CAL
Nulle c
présent
riété de
ornie et
onservent
itive. M
onnaires
eusement
ud ce ge
téchumé
francie
anses in
ais néces
aut ess
arfois au
ence. L
ent à r
important
u tigre
urs. Ce
s sont
ommes.

(1) Voy. l'Année. Cet
r les cha

val. Chez quelques-uns, la cérémonie de la chasse pour les chefs est l'usage où l'on est sur la croupe d'un cheval, de le contraindre à se précipiter (1) à se précipiter, y trouve la mort, si une sorte d'holocauste du guerrier qu'il

CHASSE. — LA MUSIQUE.

Indiens de la Californie, les peuplades de Californie sont différentes néanmoins : ainsi, l'arce est au lieu d'avoir le par les tribus d'un mètre environ, pour conserver plus d'air, le bûche dans la partie de la corde elle-même, est garnie d'un fillement qu'elle porte le trait ; la flèche est roseau affilé comme un couteau, et comme cela a lieu, elle est garnie d'un silex aigu et tranchant, le reste, la force de la main, qu'à une quarantaine de lieues, peuvent traverser de l'autre côté nord-ouest, où les nations conservent encore leur originalité primitive. Moins sévères que les missionnaires méthodistes, qui ont impérieusement interdit dans la mer du Sud ce genre de divertissement à leurs disciples, les jésuites, et plus tard les franciscains, firent servir ici les danses indiennes aux pompes du culte ; mais nécessairement aussi ils durent les modifier. Dans les forêts, elles demeurent essentiellement dramatiques, et parfois aussi elles sont d'une extrême violence. La plupart du temps elles servent à rappeler quelque circonstance importante de la vie sauvage ; la chasse du tigre par exemple, la rencontre d'un ours. Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'elles sont exécutées uniquement par les hommes. On trouvera des descriptions

(1). La chasse de l'ours présente aussi parmi ces peuples plus d'un trait original. Hâtons-nous de le dire néanmoins, dans la Californie, comme dans les pays de l'Amérique du Sud, l'introduction du bétail et des chevaux a modifié nécessairement le régime intérieur des Indiens, et a singulièrement accru les ressources de leur vie nomade.

Un fait constaté par tous les voyageurs, est le goût inné de ces Américains pour la musique, c'est la faculté extraordinaire qu'ils possèdent de répéter avec la justesse singulière des chants assez compliqués. Les missionnaires ont su mettre à profit cette propension musicale ; dans certaines occasions toutefois, les chants prennent un caractère, presque effrayant pour une oreille européenne. Ils frappent alors les mains l'une contre l'autre, dit Choris ; ils agitent des arceaux de bois fendus et poussent un bruit horrible qui ressemble beaucoup au bruit de la toux. » Un sifflement sinistre accompagne ce chœur étrange.

DANSES CARACTÉRISTIQUES. — LA DANSE MACABRE EN ACTION CHEZ LES CALIFORNIENNES.

Nulle contrée du Nouveau Monde ne présente peut-être une aussi grande variété de danses que la Nouvelle Californie et en général les régions de la côte nord-ouest, où les nations conservent encore leur originalité primitive. Moins sévères que les missionnaires méthodistes, qui ont impérieusement interdit dans la mer du Sud ce genre de divertissement à leurs disciples, les jésuites, et plus tard les franciscains, firent servir ici les danses indiennes aux pompes du culte ; mais nécessairement aussi ils durent les modifier. Dans les forêts, elles demeurent essentiellement dramatiques, et parfois aussi elles sont d'une extrême violence. La plupart du temps elles servent à rappeler quelque circonstance importante de la vie sauvage ; la chasse du tigre par exemple, la rencontre d'un ours. Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'elles sont exécutées uniquement par les hommes. On trouvera des descriptions

(1) Voy. du Petit-Thouars, *Voyage autour du monde*. Cet ouvrage renferme de curieux détails sur les chasses des Californiens.

exactes de ces danses dans le curieux ouvrage de Choris (1), qui les a même naïvement figurées et qui donne la musique de certains airs propres à régler leur mouvement. Mais il en est une sur laquelle les anciens voyageurs se taisaient, et qui a un caractère trop essentiellement original pour que nous n'en reproduisions pas ici la description ; elle eût fourni quelques traits excellents à ces vieux peintres du moyen âge, dont la fantasque imagination aimait à s'inspirer des danses macabres.

« Une fois, dit M. Duflot de Mofras, étant campé sur la rivière del Sacramento, nous aperçûmes de loin une soixantaine de squelettes qui dansaient une danse guerrière autour d'un grand feu. En approchant, nous reconnûmes que ces Indiens étaient des guerriers Kosumnés qui avaient peint en blanc, sur leurs corps naturellement fort noirs, et avec une exactitude effrayante, toutes les côtes et les ossements de la charpente humaine (2). »

ÉTAT DE LA CALIFORNIE DURANT LE DIX-HUITIÈME ET LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLES. — EXPULSION DES JÉSUITES. — PARTAGE DES MISSIONS ENTRE LES FRANCISCAINS ET LES DOMINICAINS.

Dans ce rapide coup d'œil, nous devons indiquer les divers établissements auxquels la population indienne avait servi de base, et les efforts persévérants qui leur donnèrent naissance ; le tableau exact fourni par l'ouvrage de M. de Mofras répond, quant aux dénominations du moins, aux faits indispensables pour suivre le récit historique. On ne saurait exiger ici un rapport circonstancié des moyens mis en usage par les missionnaires pour opérer ce développement. Les missions formées à la suite de tant d'explorations laborieuses coûtèrent quelquefois plus d'efforts que celles du Paraguay, mais furent loin d'acquiescer en Europe la célébrité dont celles-ci ne tardèrent pas à jouir. L'on peut dire même que sans le tra-

(1) *Voyage pittoresque autour du monde, avec des portraits de sauvages d'Amérique, d'Asie, d'Afrique et des îles du Grand Océan*; Paris, 1821, 1 vol. in-fol. fig.

(2) *Exploration de l'Oregon et de la Californie*, t. II, p. 376.

vail du P. Buriel (1), ces réductions lointaines eussent été à peine connues de l'Europe. Soit que leur position géographique dont on ne comprenait pas toute l'importance les laissassent inaperçues, soit que la race indienne qui fournissait à leur population fût moins susceptible de développement intellectuel que celles du Parana et de l'Uruguay, elles n'excitèrent ni le même intérêt ni les mêmes haines : un grand phénomène dans l'ordre politique s'accomplissait silencieusement, sans qu'on le jugât digne de ces éloges pompeux, ou de ces accusations passionnées, qui se renouvelèrent tant de fois à l'égard des autres missions. Les hommes d'État ne partagèrent pas toujours cette indifférence, et vers 1716 le cardinal Alberoni sembla deviner d'un œil plus perspicace les ressources que ce vaste pays pouvait offrir à l'Europe. L'année suivante, le comte de Liñares fit par son testament un don de 5,000 pistoles aux établissements religieux. Mais ces preuves d'intérêt ne furent ni assez durables ni d'une importance assez décisive pour changer la situation politique du pays. Les infatigables explorateurs de ces régions ignorées ne mettaient point de bornes à leur zèle; cependant, ils ne se reposaient que lorsque la mort venait les arrêter. En 1629 le père Piccolo mourut comme il allait atteindre quatre-vingts ans. L'année suivante le P. Ugarte le suivit dans la tombe, après trente ans de travaux, consacrés à la civilisation des Indiens. Les P. Tamaral, Sedelmayer, et tant d'autres dont les noms sont restés ignorés, les remplacèrent dignement; les épreuves de toute espèce, les entreprises difficiles ne manquèrent point à ces civilisateurs de la race indienne, pas plus qu'ils n'avaient manqué à leurs prédécesseurs : tantôt ce sont les féroces Apaches qu'il faut soumettre, tantôt les rives du Colorado ou du Gila qu'il faut explorer. Ces travaux furent accomplis avec un zèle incontestable; mais les déplorables empiétements politiques d'une compagnie célèbre arrêteront bientôt dans leur essor tant de louables entreprises : précisément à l'époque où l'on commençait

(1) C'est à lui que l'on attribue généralement la réunion des documents historiques publiés par Miguel Venegas.

à avoir des connaissances moins impartiales sur l'intérieur de la Californie, décret qui atteignait les maîtres du Paraguay frappa les missionnaires de la Californie; ils se trouvèrent enveloppés dans la mesure générale qui changea l'administration temporelle des missions. En 1767 les jésuites, expulsés des villages fondés dans la presque île, furent remplacés par les moines du couvent de S. Fernando, établis depuis longtemps dans la capitale du Mexique, mais étrangers jusqu'alors à la direction des Indiens; les franciscains continuèrent cependant avec zèle l'œuvre de leurs prédécesseurs.

Durant cette période la science a son martyr comme la religion a les siens. En 1769 l'abbé Chappe d'Haute Roche vient observer en Californie le passage de Vénus sur le disque du soleil; mais il a apporté du Mexique les germes d'une maladie fatale, et arrivé à San-José il meurt dans d'effroyables angoisses, sans que l'abatement qui l'éprouve arrête un instant ses travaux. Il meurt, mais le but de son voyage est atteint, et je ne connais guère dans les annales littéraires de récit plus noble que celui qui nous transmet ce dévouement presque ignoré. C'est la science dans toute son abnégation, qui triomphe de la douleur pour conquérir un fait inconnu, et qui ne demande plus rien aux hommes en échange de la vision d'un rite (1).

A la tête des nouveaux missionnaires, chargés des destinées de la basse et de la haute Californie se présente un religieux infatigable. Digne successeur des Kino et des Ugarte, le P. Juniper Serra va bientôt exploiter ces terres fertiles que diverses explorations ont fait connaître, mais que l'on a abandonnées jusqu'alors à des hordes barbares de chasseurs. Alors seulement la grande mission de Monterey est fondée dans

(1) L'abbé Chappe d'Hauteroche, mort en 1769, a laissé le récit de son arrivée à Mexico et il a rédigé jusqu'à la fin avec un incroyable courage ses dernières observations; mais on chercherait vainement dans son *Voyage en Californie*, publié en 1 vol. in-4°, des détails sur ce pays. Il était accompagné de deux astronomes espagnols, Doz et Velasquez, dont l'un succomba. Chappe d'Hauteroche a publié son *Voyage en Sibirie*.

Nouvelle C
te œuvre
ostolique
l'inspect
Jozé de
mbines de
ève en m
88 ce vas
nent par l
ux, qui
deux ex
ont bien
ire, la mi
Secondés
agnole, l
rbares, l
ent réussi
ance qui
n vaste s
blissement
Indiens
un tripli
mission
lusivemen
gieux; le
Mexique
fait préva
li; le pre
ment sous
que celui
résident
ment pres
C'est la sci
compagn
nias de l
ensive m
iens, et
visions du
t passer
es, dans
és alors
Ces détail
de l'Eu
Il existe
des solda
uir (*Voy.*
fornie par
es décrites
qu'elles
Dufflot de
beau de c
mailles qu
es. Les
ne qu'en
leur tête
ères. Un
che leur
coups de
os, alors q
ance, ils
plets ni d
mêmes, c
ent couve

ances moins impa Nouvelle Californie, et pour accomplir
de la Californie, te œuvre de civilisation le préfet
les maîtres du P. catholique des franciscains est secondé
missionnaires de l'inspecteur général du Mexique,
avèrent envelopp Jozé de Galvez. Grâce aux efforts
générale qui change mbinés des deux pouvoirs, San-Diego
nouvelle des mission ève en même temps, et dès l'année
expulsés des 88 ce vaste pays est protégé efficace-
s la presqu'île, ment par les deux établissements nou-
les moines du co eux, qui grandissent simultanément
do, établis depuis deux extrémités de la province et
capitale du Mexique ont bientôt, comme point intermé-
alors à la directio dière, la mission de San-Buenaventura.
nciscains continu Secondés avec zèle par la marine
zèle l'œuvre de leur agnole, mais environnés de hordes

de la science a se ent réussir sans l'esprit plein de pré-
religion à les sien vance qui préside alors en Espagne
appe d'Haute roce un vaste système de colonisation. Nul
Californie le p blissement consacré à la civilisation
r le disque du s Indiens ne s'élève s'il ne repose
rté du Mexique ur un triple mode d'administration.
ie fatale, et arri mission, peuplée d'indigènes, est
t dans d'effroyabl usivement soumise au principe
l'abattement qu'igno; le *pueblo* reçoit des colons
instant ses travail Mexique, ou bien de la mère patrie,
t de son voyage e fait prévaloir dans son sein le régime
mais guère dans lui; le *presidio* est organisé exclusi-
de récit plus nobent sous le régime militaire. C'est là
transmet ce dévou résident, pour la protection du pays,
ré. C'est la science compagnies bardées de cuir (*com-*
Gation, qui triomph *pañes de la cuerra*) que leur armure
conquérir un fa ensive met à l'abri des traits des
demande plus richiens, et qui après avoir protégé les
échange de la v sions durant quelques années, peu-
t passer, habitants paisibles des vil-
es, dans les rangs des *puebladores*,
és alors des deniers de l'État (1).

se présente un r Les détails administratifs, si peu con-
Digne successe de l'Europe, étaient en vigueur il

arte, le P. Juniper) Il existe dans d'autres parties de l'Améri-
exploiter ces terr des soldats défendus ainsi par des cuirasses
es explorations o air (*Voy. le Brésil*, p. 218). Les armures de la
s que l'on a aba fornie paraissent avoir été plus simples que
des hordes barbar es décrites déjà par nous, puisque l'on ne dit
seulement la grand qu'elles fussent piquées en coton. Selon
ey est fondée da Duflot de Mofras, c'était une sorte de robe
peu de daim assez semblable à une cote
mailles qui ne pouvait être traversée par les
ches. Les « soldats n'endossaient cet uni-
que qu'en campagne et au moment du com-
me leur tête était couverte d'un casque à deux
lères. Un boucher en cuir passé au bras
che leur servait à repousser les flèches, et
coups de lance, dans les luttes corps à
ps, alors que, se défendant avec le sabre ou
lance, ils ne pouvaient faire usage de leurs
bolets ni de leurs mousquets. Les chevaux
mêmes, comme ceux des anciens chevaliers,
ent couverts d'une armure en cuir. »

y a quatre-vingts ans à peine; et pour la
Californie c'est de l'histoire ancienne,
puisque le système qui les avait créés a
cessé de prévaloir. Le rapide dévelop-
pement que prirent néanmoins alors les
deux provinces prouve que ce mode d'ac-
tion était basé sur une connaissance
approfondie des localités et sur un besoin
ré du pays. On ne saurait donc sans in-
jus...e passer sous silence une organisa-
tion qui amena après tout de remarqua-
bles résultats, puisque vingt et un établis-
sements animèrent en peu d'années ces
déserts, et que des milliers d'Indiens,
qui très-probablement eussent disparu
du sol, comme il en a tant disparu dans
l'Amérique du Nord, passèrent dans la
civilisation. Ce qui contribua à hâter ce
développement rapide, il ne faut pas
l'oublier, ce qui créa même pour l'a-
venir des sources de richesses incalcul-
ables, ce fut l'esprit prévoyant, qui
n'hésita pas à jeter dès l'origine trois
cents têtes de bétail sur ces terrains
vierges. Le phénomène qui avait eu lieu
dans les pampas de Buenos-Ayres se
renouela dans cette partie du nouveau
monde, et à mesure que les ressources
d'alimentation se multipliaient la popu-
lation des colonies nouvelles put s'ac-
croître sans aucun danger.

Vers cette époque, un changement
eut lieu dans la vaste province dont nous
esquissions l'histoire à grands traits :
frappés des résultats qu'obtenaient les
religieux de l'ordre de Saint-François,
les dominicains de Mexico prétendirent
partager leurs travaux, et ils s'adressè-
rent à l'autorité pour qu'on leur con-
cédât quelques missions dans la haute
Californie. Les franciscains firent ob-
server avec raison qu'il était difficile
d'immiscer de nouveaux directeurs dans
des établissements fondés d'après un
système homogène; mais ils offrirent
aux dominicains la direction générale
des anciennes missions, et ceux-ci allè-
rent gérer toutes celles qui avaient été
formées par les jésuites dans la basse
Californie.

Au temps où nous sommes parvenus
ce pays ne relevait plus directement
de la vice-royauté de Mexico : en 1777 le
roi d'Espagne avait créé une capitainerie
générale des provinces internes, et cette
vaste région comprenait le Nouveau

Hauteroche, mort e son arrivée à Mexic
fin avec un incroyab
observations; mais c
ans son *Voyage en C*
l. in-4°, des détails s
signé de deux astron
Velasquez, dont l'
Hauteroche a publié

Mexique, le Sonora, ainsi que les deux Californies. Le chevalier Théodore de Croix avait été chargé de diriger l'administration qui pourvoyait aux besoins temporels des quatre provinces, tout en laissant une action libre aux missionnaires; et il s'acquitta avec zèle des devoirs qui lui étaient imposés : en 1781, cependant, on crut pouvoir soustraire le pouvoir militaire au commandement immédiat des religieux; un déplorable massacre, prévu par les franciscains, eut lieu sur les rives du Colorado, et prouva tout le péril qu'il y avait à irriter les Indiens en s'appropriant violemment leurs terres.

A l'exception de quelques événements de cette nature, durant lesquels les sauvages se montrent rarement les agresseurs, l'histoire de cette contrée se traîne pendant près d'un demi-siècle sous un aspect uniforme, et c'est tout au plus si l'arrivée de quelque grande expédition maritime, telle que celle de Lapérouse (1) par exemple, vient rompre dans les missions de la côte la monotonie d'une paternelle administration, qui par la régularité de ses rouages, ses formes presque monastiques, excluait jusqu'à la probabilité qu'il pût s'offrir des incidents nouveaux. Si nous voulions nous étendre, les révolutions intérieures de ces aggrégations d'Indiens auraient aux yeux du lecteur un caractère d'uniformité qui en rendrait le récit peu attachant. Des barbares représailles peu fréquentes, il faut le dire, de secrets complots, ourdis dans l'ombre par les devins contre l'autorité des pères, les efforts incessants renouvelés par les missionnaires, pour faire marcher dans la même voie ces êtres grossiers, différents souvent de mœurs et presque toujours de langage; voilà ce qui composerait ces annales : l'intérêt qu'elles pourraient offrir serait un pur intérêt local.

En 1822 les choses changent tout à coup d'aspect, et la révolution qui a émancipé le Mexique a son écho dans la Californie. Le gouverneur espagnol D. Pablo de Sola, refusant de servir la nouvelle république, s'éloigne de Monte-

Rey; et un Californien de naissance D. Luiz Arguello, est nommé gouverneur par *interim*. La Californie déclarée *territoire*, ayant droit à laputation provinciale : le premier député qu'elle envoie au congrès de Mexico n'est pas admis : sa qualité d'Espagnol annule sa nomination. En 1824 la nouvelle république installe un gouverneur portant aussi le titre de chef politique pour diriger la Californie. D. José Maria Echandia nomme des administrateurs aux missions, et veut enlever la direction temporelle aux missionnaires. Le chef politique maintient cependant l'ordre, un instant compromis en 1830; mais des plaintes graves s'élèvent contre lui : il est accusé de s'être prêté au pillage et le lieutenant-colonel D. Manuel Victoria vient le remplacer. Homme énergique, cet officier a à lutter contre de mauvaises passions, et bientôt il s'éloigne, laissant l'exercice de l'autorité supérieure aux capitaines des presidios.

En 1831 le commandement est devolu au général de brigade D. José Gueroa : il y a conflit entre l'autorité politique et l'autorité religieuse; mais ce n'est que trois ans plus tard qu'un décret de la junte provinciale enlève aux missionnaires « toute participation à l'administration des biens. » Seul l'écrivain qui nous sert ici de guide leur promet une indemnité annuelle dont le paiement ne s'était pas encore effectué dix ans plus tard.

Nous passerons rapidement sur tout ce qui a rapport à une compagnie qui se fonda à Mexico en 1834, sous le titre de *Compañía cosmopolitana*. Son but avoué était de coloniser la Californie; mais l'absence d'agriculteurs, les éléments hétérogènes dont elle se composait la rendaient essentiellement impropre au rôle difficile qu'elle s'était imposé; on lui prête d'ailleurs des vues qui n'étaient rien moins que philanthropiques. Elle échoua complètement. Ce fut cependant à elle que l'on dut l'introduction de l'imprimerie en Californie : quelques ouvriers typographes qui faisaient partie de la compagnie transportèrent en 1834 une petite presse à Monterey; la première qui, dit-on, eût été apportée dans ces régions lointaines. Un événement plus important et dont le

(1) Nous rectifions ici l'orthographe de ce nom illustre d'après des documents officiels. Gaïlop de Lapérouse relâcha à Monterey en 1786.

nières c
voir s'eff
missions av
arisées pa
ulacres de
gard des
ent vus à
res et de
nouveaux c
igène ou
ols, paru
ys. « Un
glais et s
ns arrivèr
ornie à tr
uses. Ces
tors, n'a
e leurs c
rent en C
tes les ré
âtre (1).
étranges
es qui on
s'agit u
es dissé
rées. En
destinées
ornie crut
ndépenda
uvement.
ce par l
xico : un
tista Alv
ouane, d
nte chaq
leur tête
xantaine
iques ha
Monterey
épandant
neur Gu
hommes
sidio; m
uillés da
nombre
ment le
itula, et
e du pou
dépendan
ation, m
l'indiffé
r une p
républi
Duffet de
u Californ

nières de naissance est nommé gouverneur. La Californie, ayant droit à la même reconnaissance : le premier député mexicain du Congrès de Mexico à l'Assemblée d'Espagne. En 1824 la nouvelle Californie installe un gouverneur et un chef politique. D. José Manuel de Biedma, des administrateurs, veut enlever la direction missionnaires. Il tient cependant le pouvoir jusqu'en 1830; mais s'élève contre lui, et se prête au pillage. Le général D. Manuel V. Alvarado. Homme intelligent, à lutter contre les étrangers, et bientôt il s'exerce de l'autorité. Certaines des présidences commandement est de la brigade D. José Manuel. Il y a conflit entre l'autorité religieuse; mais, ans plus tard qu'une provinciale enlève toute participation des biens. » Selon sert ici de guide l'indemnité annuelle ne s'était pas encore tard. Rapidement sur toute une compagnie qui, en 1834, sous le nom de *Compañía de Colonización de la Alta California*, se propose de coloniser la Californie par l'apport d'agriculteurs et d'ouvriers, dont elle avait essentiellement l'initiative qu'elle s'était d'ailleurs des vues philanthropiques complètement. Ce fut que l'on dut l'imprimerie en Californie, et les premiers typographes qui, avec une compagnie transmise, une petite presse, et, dit-on, en Californie, les régions lointaines, important et dont le

c'est ce qu'attestait suffisamment le titre pompeux qu'adopta le pays en proclamant son indépendance absolue. *L'État libre et souverain de la haute Californie* (se vit néanmoins de l'origine en proie aux divisions intestines : Alvarado, maître de Monterey, n'était pas reconnu par les autres pueblos; et lorsqu'il voulut prendre en main la gestion des affaires, il vit surgir tout à coup un compétiteur. Il n'y a rien de plus ordinaire à coup sûr qu'un incident pareil, lorsque l'on a à raconter les troubles de l'Amérique; mais ce qui l'est moins, c'est de voir que les deux rivaux s'arrangent sans coup férir : cela arriva cependant. Le chef qui commandait les forces envoyées de Santa Barbara comprit dès le premier abord qu'il y avait communauté d'intérêt, où il n'y avait que division apparente et il fut convenu qu'un arrangement serait proposé au gouvernement de Mexico. Le personnage qui venait de paraître sur l'horizon se nommait Castillero; l'événement prouva qu'il était parfaitement à même de remplir la mission dont une commune convoitise l'avait chargé. Il se rendit dans la capitale du Mexique, « et les renseignements qu'il fournit sur les richesses encore existantes dans les missions déterminèrent, dit M. Duflot de Mofras, à voter la loi du 17 août 1837, qui enleva complètement aux religieux l'administration temporelle et la laissa à la libre disposition du gouverneur. »

Le personnage auquel on laissait une si grande latitude n'était cependant pas le chef des indépendants. Mexico avait institué un nouveau gouverneur. Ce chef politique, nommé D. Carlos Carrillo, ne fut pas accepté, et Alvarado sut se maintenir au pouvoir, en dépit de l'administration centrale, il en fut de même de son ancien antagoniste Vellejo, que l'on confirma dans le poste de commandant général militaire.

Ces étranges concessions eurent bientôt les résultats qu'elles devaient amener. Alvarado s'appropriant, dit-on, des biens immenses confisqués sur les mis-

(1) *El estado libre y soberano de la alta California* : telle fut la dénomination inscrite en tête des actes officiels. Voy. les pièces justificatives insérées à la suite du Voyage de M. du Petit-Thouars. Voy. aussi Ch. Wilkes, t. V.

sions, et sans cesser d'accroître son opulence fit encore de nombreuses largesses aux Américains commandés par Graham, qui l'avaient servi de leur intrépidité. La ruine des missions fut consommée par les décrets de 1839 et de 1840; et si le 17 novembre de cette dernière année un ordre du ministre de l'intérieur enjoignit au gouverneur général de restituer l'administration des biens temporels aux franciscains, jamais ce décret ne reçut son exécution.

Un grave événement se préparait cependant : et il deviendra curieux un jour pour l'histoire de voir ce que pouvait entreprendre une poignée d'hommes essayant de faire des destinées nouvelles à ces vastes régions qui formeront un jour plus de provinces peut-être qu'on ne comptait de soldats parmi eux. Guidés par leur chef Isaac Graham, les quarante-six chasseurs américains dont Alvarado avait utilisé le courage se liguerent contre lui; et, devant les exigences de la diplomatie, prétendirent faire entrer dans l'union américaine un pays dont le Mexique semblait méconnaître la valeur. En réalité toutefois la cause du complot venait de ce que ces hommes, dit-on, ne se trouvaient pas suffisamment récompensés; ils furent trahis au moment de l'exécution, mais leur adresse à se servir de la carabine était redoutée : on n'osa les attaquer de front, et le chef de la bande destinée à marcher contre eux fit tirer lâchement pendant la nuit contre l'abri de branches qu'ils s'étaient élevé. Un seul individu reçut un coup mortel en fuyant. Graham et ses compagnons furent blessés. Envoyés à Mexico pour se justifier, ces intrépides coureurs de bois surent se faire allouer de solides dédommagements, et revinrent plus tard en Californie. Bravant ceux qu'ils avaient servis jadis, ils formèrent dans le pueblo de los Angeles un noyau d'hommes intrépides prêts à seconder par leurs efforts la politique des États-Unis.

En dépit de cette échauffourée, Alvarado était resté maître fort paisible du gouvernement; une émeute qui eut lieu en 1842 dans la basse Californie troubla seule la tranquillité de son administration; elle fut promptement réprimée. Cependant une circonstance inatten-

due arracha encore en 1842 les Californiens à leur vie paisible. Une centaine d'Américains ayant traversé les déserts immenses qui les séparent de l'océan Pacifique, le gouverneur général crut la possibilité d'une nouvelle agression et demanda des renforts à Mexico; Sa Anna, qui gouvernait alors, obtint son désir, et le 25 juillet 1842 quatre-vingt-cinq hommes s'embarquèrent à San Blas pour la Californie. Il y avait heureusement parmi eux trois cent cinquante soldats, et ces individus, inutiles pour la défense du pays, sont devenus pendant leur séjour sa terreur.

En recevant ce surcroît de force la Californie reçut un nouveau gouverneur : le général Micheltorena commandait l'expédition dont nous venons parler et devait prendre l'administration suprême, Alvarado ayant été nommé premier conseiller de la junte départementale. Arrivé à San-Diego le 20 août, le général ne put se rendre, comme il devait le faire d'abord, dans les lieux où l'on redoutait une invasion; il se mit en marche lorsqu'il apprit que le commodore Catesby Jones s'était embarqué pour Monterey au nom des États-Unis. Cette agression de la part du commodore n'avait eu lieu que sur le bruit de guerre assez vague : une fois l'on eut la certitude qu'il n'y avait pas de rupture entre les États de l'Union et le Mexique le port de Monterey fut réouvert au gouverneur.

En 1844 M. Dufort de Mofras écrivait : « L'autorité du général Micheltorena ne paraît guère affermie; il est probable que tôt ou tard il sera remplacé comme ses prédécesseurs mexicains. Les Californiens influents répètent souvent que, ne recevant rien du Mexique, ils prétendent n'employer les revenus du pays qu'à solder des Californiens; ils ajoutent que s'ils consentent à enrôler une petite troupe de soldats, ils ne veulent pas avoir à craindre les attaques des galériens, qui ont dû être laissés libres, puisque tous les presidios ont été détruits, et qu'il n'existe aucun emplacement pour les garder, et tout pour croire que le général Micheltorena tardera pas à subir le sort des gouverneurs Victoria, Herrera, Chico, Guadalupe et Carrillo. »

Les d...
une gue...
assez red...
étaient...
revoir, il...
allé re...
enseigne...
roduire...
entre en...
ornie es...
nouvelles...
ommaire...
lissemen...
le peut

TAT AC...
NIE. —
LOS A...

A quel...
ent, qu'i...
n puebl...
me les c...
encore er...
ent char...
ée 1836...
e décret...
missions...
des adm...
révoyan...
indiens o...
elles qu'...
malheure...
accusatio...
que du...
ous ne...
dispersio...
ont r...
intérieu...
ent en d...
principes...
adis; m...
es biens...
ait ving...
ix mille...
n'exista...
eux mi...
aux; le...
u'à qua...
es prod...
roits; l...
ait com...
culture...
uffire a...

(1) Cor...

3°

En 1842 les Calif. Une centaine de guerres traversé les déserts. Les Mexicains n'ont pas assez redoutée, montreront bientôt comment était fondée la crainte que laissait en l'absence de la guerre, il y a quatre ans, un historien qui avait allé recueillir sur les lieux mêmes les enseignements que nous venons de reproduire. Avant toutefois de faire connaître en vertu de quel traité la Californie est entrée dans ses destinées nouvelles, nous voulons faire apprécier sommairement l'ensemble de ses établissements divers et les ressources dont elle peut disposer.

TAT ACTUEL DE LA HAUTE CALIFORNIE. — MONTEREY — PUEBLO DE LOS ANGELES.

A quelque division qu'ils appartiennent, qu'ils s'appellent missions, présides ou pueblos, on ne peut se dissimuler que les centres de population si rares encore en Californie n'aient complètement changé d'aspect, à partir de l'année 1836, époque où fut rendu à Mexico un décret définitif qui sécularisait les missions et qui en remettait la direction des administrateurs. L'apathie et l'indifférence inhérentes au caractère des indiens ont eu les conséquences naturelles qu'elles devaient avoir, et ceci malheureusement n'est pas une vague accusation; un coup d'œil sur le statistique du pays suffit pour le démontrer. Nous ne parlons pas uniquement de la dispersion des catéchumènes : quelques-uns ont regagné les solitudes fertiles de l'intérieur, et il est possible qu'ils mettent en œuvre dans ces lieux écartés les principes civilisateurs qu'ils ont reçus à Mexico; mais pour ne faire mention que des biens matériels (1), où l'on comptait vingt mille bêtes à cornes, plus de dix mille chevaux, et cent mille moutons, n'existait, il y a quatre ans environ, que deux mille bœufs et quatre cents chevaux; les moutons ne s'élevaient plus qu'à quatre mille. Il en était de même des produits ruraux dans une foule d'endroits; la culture des céréales se trouvait complètement abandonnée, et la culture de la vigne, qui commençait à suffire aux besoins du pays, n'entrait

plus en compte que comme un produit de luxe. Nous ne fatiguerons pas l'esprit du lecteur par ces déplorables détails, qui se reproduisent dans presque toutes les localités avec une effrayante monotonie et qu'on trouvera d'ailleurs avec une parfaite exactitude dans le récent voyage de M. de Mofras. Nous nous contenterons de faire voir, avec cet écrivain, combien, à côté de ressources immenses, les finances de la Californie ont déchu. En effet, « si les recettes générales du département ne s'élèvent guère qu'à 70 ou 80,000 piastres par an, les dépenses atteignent au moins le chiffre de 120,000 piastres. Ce déficit annuel, continue M. de Mofras, explique assez pourquoi les employés de tout grade se sont livrés au pillage des missions. »

Les moyens de communication faciles autrefois, et grâce auxquels le commerce pourrait se rétablir, ont suivi dans leur décadence cette effrayante progression. Nous nous bornons à dire, pour être bref, que l'on est quelquefois un an à Mexico sans ce l'état réel de la haute Californie.

Le centre de population le plus nom a le plus fréquemment en Europe, le presidio de S. Carlos de Monterey, qui fut fondé en 1770, n'a pas échappé à cette influence; ses fortifications ont été détruites, sa population militaire a été en partie dispersée. Mais il est vrai qu'un pueblo considérable, qui prend pompeusement le nom de capitale, et qui ne comptait guère que six cents habitants il y a quatre ans, s'élève dans une position magnifique à quelque distance de l'ancien siège du gouvernement. Cette ville n'a commencé à jeter ses fondations qu'en 1827, et elle semble appelée aux plus hautes destinées. Si, lorsqu'on le contemple de la mer, « l'emplacement de Monterey est vraiment admirable, » nul édifice digne d'attention ne s'y fait encore remarquer. C'est dans cette ville que fonctionne l'imprimerie dont nous avons déjà signalé l'introduction. C'est là que l'on imprime quelques livres élémentaires pour les rares écoles du pays; et un jeune Français, M. Cambuston, y répand l'instruction primaire, trésor inappréciable pour le pays, depuis surtout que

(1) Comme à San-Luiz-Rey-de-Francia par exemple.

les franciscains ont dû cesser leurs enseignements.

Il ne faut pas se le dissimuler, cependant, l'état déplorable du pays n'est qu'un état transitoire. Une autre race, moins chevaleresque peut-être, mais plus active, à coups sûr, accourt de toutes parts pour y jeter des germes d'industrie et pour y féconder, par son esprit entreprenant, les terres fertiles dont le génie espagnol dédaignait l'abondance. Pour se convaincre de cette vérité, il suffit d'examiner quel est l'état actuel du pueblo désigné sous le nom de *Nuestra señora la Reyna de los Angeles*. Ce bourg, fondé à la fin de l'année 1781, sur les bords du Rio Porciuncula, qui porte aussi le nom de Rio de los Angeles, ce bourg, dis-je, a vu s'accroître tout à coup sa population blanche, qui s'élevait, dès 1842, à douze cents âmes, et cette population industrielle se compose en grande partie d'Américains des États-Unis, qui y sont accourus entraînés par cette sorte d'instinct politique qui ne trompe presque jamais. Bâti au milieu d'une vaste plaine où croissent en abondance la plupart des végétaux utiles de l'Europe méridionale (surtout la vigne et l'olivier), le pueblo de los Angeles est le rendez-vous des caravanes qui arrivent annuellement du Nouveau Mexique, et qui mettent ordinairement deux mois et demi à accomplir ce voyage aventureux (1). Les nouveaux colons, qui profitèrent de ces caravanes pour venir peupler durant ces dernières années les terres fertiles baignées par l'Océan Pacifique, avaient compris admirablement le rôle que leur réservait leur pays, et ils ont pu réaliser des profits considérables, en prenant l'initiative dans les entreprises agricoles que réclame la Californie. Hâtons-nous de le dire, la France n'est pas restée

(1) Duflet de Mofras, *Exploration de l'Orégon et de la Californie*, t. 1, p. 354. « La caravane part de Santa-Fé du Nouveau Mexique (lat. Nord, 36° 12 minutes) en octobre, avant que la neige commence à tomber, et, se dirigeant vers l'ouest, elle coupe la Sierra Madre, descend au sud du Rio Navajoas, passe par le territoire des missions détruites des Indiens Moquis, des Apaches et des Yumayas, traverse le Rio Colorado vers le 34°, croise la Sierra Nevada, la vallée de los Tulares, les monts Californiens, et arrive enfin aux fermes les plus orientales de la Californie, d'où elle vient aboutir au pueblo de los Angeles. »

complètement étrangère à ce mouvement civilisateur. Non-seulement un dign pasteur, M. Bachelot, a laissé les plus touchants souvenirs à Pueblo de los Angeles, dont il a administré naguère le spirituel, mais des industriels laborieux et habiles, parmi lesquels il faut compter M. Vignes, ont porté dans ce coin reculé du monde des principes de culture qui contribueront infailliblement un jour à sa prospérité.

Dès à présent ce bourg, enrichi des dépouilles des missions, est le plus florissant de la Californie; son territoire, que l'on peut évaluer à quinze ou vingt lieues carrées, ne nourrit pas moins de 80,000 bêtes à cornes, de 25,000 chevaux et de 10,000 moutons. Les céréales y réussissent faiblement; la vigne commence à y donner d'heureux résultats; un Français, M. Barric, y exploitait naguère une mine d'or vierge en grains; et d'autres minéraux précieux, dont les gisements sont bien connus, faisaient prévoir le développement probable d'une autre industrie: tous ces avantages réunis ont donné une sorte d'ambition aux habitants qui, las de ne former qu'une simple préfecture, prétendent l'emporter sur Monterey, et veulent faire donner le titre de capitale à Pueblo de los Angeles.

Ces bourgades ont encore bien peu d'intérêt pour l'Europe, il faut l'avouer; cependant leur destinée future est marquée dans l'histoire, et si plus d'espace nous était accordé, nous mettrions un empressement réel à rappeler les circonstances qui ont accompagné leur fondation, trop voisine pour quelques-unes de leur décadence. Des noms sonores mais peu connus, de simples renseignements géographiques, réveilleraient dans l'esprit du lecteur des souvenirs encore bien peu importants; il n'en sera pas de même dans quelques années. En attendant qu'il y ait dans ces contrées matière à des récits historiques, nous dirons qu'après Monterey et Pueblo de los Angeles les deux centres de population les plus considérables sont incontestablement San-Luiz-Rey-de-Francia et le pueblo de Santa-Bárbara; le premier renferme l'édifice le plus solide et le plus régulier que l'on ait élevé encore dans ce vaste pays. Le chef-lieu de la mission, bâti il

(1) A dix h.
(2) Le port 34° 40' la est.

re à ce mouvement un demi-siècle par un franciscainement un digne a la Catalogne nommé Fray Antonio, a laissé les plus eyri (1), se ressent toujours de son ancienne splendeur; on s'y rappelle que à Pueblo de la mission a compté jusqu'à trois mille administré naguère q cents Indiens, répartis, il est vrai, industriels labor une étendue de plus de cent lieues mi lesquels il faut rées. Le second établissement, bâti à ont porté dans e n mille du rivage de la mer, renferme e des principes d ne population blanche de huit cents ind ont infailliblement vidus environ, parmi lesquels figurent té. quelques Français. Son presidio, qui date arg, enrichi des d e l'année 1780, est ruiné, il est vrai, est le plus florissant son port est d'une entrée difficile; c-erritoire, que l'ou andant la réunion fortuite de quelques ou vingt lieues e ommes notables qui se sont entendus moins de 80,000 squ'à présent, et qui se trouvent anie 5,000 chevaux e ne intentions droites, lui assigne des céréales y réus ne suprématie politique qu'il est bon vigne commenc ue constater, et qu'il doit certainement ux résultats; u e aussi à sa position géographique. « Ce exploitait naguè eablo, dit M. de Mofras, joue un rôle en grains; et d'au rt important dans les affaires inté-ux, dont les gise eures de la province; il tient la ba-us, faisaient pré eance entre Monterey et los Angeles, t probable d'un a toujours décidé les révolutions. » us ces avantages La mission proprement dite de Santa- sorte d'ambition rbarra (2) s'élève à deux kilomètres las de ne forme a pueblo; elle offre encore de belles cture, prétend onstructions, mais la rareté des ter-terey, et veulent ins propres à la culture ne lui a jamais e capitale à Puebl permis de prendre un très-grand déve-

encore bien peu pement. En 1842 elle ne comptait e, il faut l'avouer us déjà que quatre cents Indiens. Le e, l'avenir est mar Narciso Duran, qui était revêtu de la et si plus d'espac gnité de préfet apostolique, y avait ous mettrions un abli sa résidence. Il faut nécessairement inscrire au ppeler les circons ombre des centres de population qui pagné leur fonda istent maintenant dans la haute Cali- r quelques-unes de rnie, la *Nueva Helvetia*. Son fonda- oms sonore mais es renseignements, le capitaine Sutter, aujourd'hui ci- leraient dans l'es yen du Missouri, est originaire de la venirs encore bien sisse, et a donné une merveilleuse im- sera pas de même lision à la petite colonie qu'il dirige. La En attendant qu'i ouvelle-Suisse, qui compte une dizaine ées matière à des années d'existence, est établie à cin- us dirons qu'après tante milles environ au-dessous de la de los Angeles ie de San-Francisco, non loin du con- opulation les plus tement du Sacramento avec le Rio de los incontestablement ricanos; elle consiste principalement cia et le pueblo un fort bâti de briques séchées au soleil premier renferme t et le plus réguli- ore dans ce vaste la mission, bâti il est.

(Adobes), défendu par douze pièces de canon. C'est dans l'intérieur que sont contenus les magasins et les ateliers. Le capitaine Sutter emploie environ trente blancs et quarante Indiens; mais plusieurs familles résident dans le voisinage. Cette petite colonie, qui s'élève à une distance considérable de tous les autres établissements, est parvenue en peu de temps à un haut degré de prospérité, et la culture du froment est la branche principale de ses exportations le long de la côte nord-ouest (1).

Tel est, avec le faible développement qu'il nous a été permis de lui donner, le tableau des centres de population existant dans le pays cédé récemment aux États-Unis. Disons-le cependant, on n'aurait qu'une idée fort imparfaite des ressources de la contrée si nous ne faisions connaître sommairement un grand territoire avec lequel confinent les deux Californies. Cette vaste région, qui fait partie de l'État du Mexique, a d'ailleurs été signalée plus d'une fois au début de cette notice. Ce fut jadis la province de Sonora, qui excita à un si haut degré, parce qu'elle était le siège de mille traditions merveilleuses, l'ardeur des premiers conquérants. On pourra voir que tout n'était pas mensonge ou rêveries dans ces anciennes légendes, et cependant nous nous renfermerons à dessein dans le cadre le plus restreint, renvoyant aux voyages qui ont été publiés sur le Mexique ceux qui voudraient de plus nombreux détails.

ÉTAT DE SONORA ET DE SINALOA.

— Cette vaste région, qui ne compte pas moins de 19,166 lieues carrées, et qui s'étend à l'est du golfe de Californie, a été mentionnée à peine dans la notice consacrée au Mexique par le savant Larenaudière. La variété de ses productions, ses mines si peu connues, les ressources dont elle pourra disposer, son voisinage immédiat des contrées dont nous nous occupons, tout nous faisait une nécessité d'en dire ici quelques mots. Les limites des deux départements dont nous esquissons l'histoire ont été tracées parfaitement dans le voyage récent de M. Duflot de Mofras. Elles sont comprises du sud au nord entre les 23^m et 34^m degrés de la-

(1) Voy. Mitchell. Voy. aussi pour d'autres établissements l'Amérique Russe.

titude Nord. « Sonora et Sinaloa s'étendent depuis le Rio Bayma, qui les sépare de Jalisco, jusqu'aux Rios Colorado et Gila. » La mer Vermeille les borne à l'ouest; à l'est, ils ont pour point de démarcation les contre-forts de la Sierra Madre; les deux provinces se trouvent séparées elles-mêmes par le Rio del Fuerte, et elles formaient jadis une seule intendance. On lui avait imposé le nom d'Etat libre de l'occident (1), lorsque le Mexique se constitua en Etat fédéral; l'écrivain que nous venons de citer lui assigne une population de cent vingt mille habitants, sur lesquels il faut compter soixante mille indigènes. C'est du moins le calcul fort approximatif qu'il a été permis d'établir. Une géographie récente la porte, peut-être avec raison, à cent trente-cinq mille âmes (2).

Le climat de ces régions si peu peuplées est d'une douceur extrême. L'intérieur offre aux agriculteurs des terrains d'une fertilité incontestable; on a pu voir dans la partie historique que ce ne furent point ces avantages qui attirèrent jadis les Espagnols loin du pays nouvellement conquis. Les récits exagérés qui circulaient au Mexique sur la richesse inépuisable de ces contrées n'étaient cependant pas tous mensongers; et s'il fallut rabattre beaucoup des rêves répandus par Marcos de Niza, si l'*El Colorado* quelque peu fantastique qu'on avait créé fit des victimes encore trop nombreuses, il est certain que l'on ignore encore tout ce qui pourrait être obtenu de ces terrains abondants en métaux précieux, si on savait les soumettre à des travaux sagement conduits. « Leur principale source de richesse consiste dans les mines d'or et d'argent, dit M. de Mofras; il y a plus de deux cents localités exploitées, et l'on peut assurer que ces métaux se rencontrent partout. Dans ces départements on

rejette des minerais contenant cependant trois et quatre millièmes d'argent qui est toujours aurifère. Il est facile de concevoir les immenses bénéfices que réaliseraient ceux qui introduiraient les premiers le procédé Becquerel, qui permet d'obtenir jusqu'à un demi-millième de métal, et cela à très-peu de frais. Et bien qu'il y ait des ateliers d'essai au Rosario, à Cosala, à Alamos à Hermosillo et à Guadalupe y Calvo comme ils sont dans un état pitoyable, le titre des lingots qui leur sont présentés est toujours supérieur à celui reconnu par l'essayeur. Nos maisons d'affinage doivent faire tous leurs efforts pour obtenir à Londres des métaux provenant de cette côte. Il n'y a guère qu'à M. Bras de Fer (1), gérant de l'hôtel des monnaies de Durango, qui dirige avec une exactitude chimique les opérations métallurgiques. » L'un des départements auxquels s'appliquent ces réflexions judicieuses forme deux divisions, qui empruntent quelquefois leur nom aux Indiens Pimas, anciens dominateurs du pays. Au lieu de l'appeler simplement le Sonora haut et bas, on l'appelle alors *Pimeria Alta y Baza*. Il n'existe du reste aucune ville bien importante dans le pays de Sinaloa ni dans celui de Sonora. Culiacan, où réside le gouverneur, le préfet et l'évêque, est considéré comme la capitale du Sinaloa; c'est une ville de cinq mille habitants. Mazatlan est devenu le lieu de résidence du commandant général des deux départements, et l'a emporté sur la ville du Rosario, qui possédait jadis cet avantage. On aura une idée du développement intellectuel de Mazatlan, lorsque nous aurons dit que cette ville, qui ne renferme pas moins de huit mille âmes avec une population flottante de trois à quatre mille individus, était restée jusqu'en 1840 sans établissement consacré à l'instruction publique. Le port est ouvert depuis peu d'années au commerce étranger, et il s'y faisait naguère encore un trafic considérable. Mazatlan ne saurait être regardé comme une place

(1) C'est cependant à propos de ces régions que M. de Humboldt a dit: « La vanité nationale se plaît même à agrandir les espaces, à reculer, sinon dans la réalité, du moins dans l'imagination, les limites du pays... Dans les mémoires qui m'ont été fournis sur la position des mines mexicaines, on évalue l'éloignement d'Arispe au Rosario à 300 lieues marines, d'Arispe à Copala à 400 lieues; sans compter que toute l'intendence de Sonora n'en a pas 280 en longueur. »

(2) Chauchard et Muntz, *Cours méthodique de Géographie*.

(1) Depuis la publication de ce document l'homme habile et digne de regrets dont le nom se trouve consigné ici a péri victime d'un lâche assassinat durant les déplorables dissensions qui ont ensanglanté ce pays.

raient contenant cependant des millièmes d'argent et de l'aurifère. Il est facile de voir par des batteries régulières, et ses immenses bénéfices que les forces en 1842 se composaient de quinze ou vingt dragons avec une soixantaine de fantassins. Les petites villes de Sinaloa, San-Sebastian, Tamasula et la ville de El Fuerte, sont bien loin de pouvoir être comparées, et sous le rapport de la population et sous celui du commerce. Guaymas offre son port à toutes les affaires maritimes du pays de Sonora; mais c'est Hermosillo qui réunit les produits métalliques de la province. Bâtie au milieu d'une plaine délicate, où croissent la plupart des végétaux de l'Europe méridionale, cette ville, qui renferme environ huit mille habitants, offre des richesses telles, qu'on ne sait encore ce que pourrait mener dans les coffres de l'État une exploitation intelligente. M. Duflot de Mofras s'exprime ainsi en parlant de son territoire : « Aucun pays du monde ne possède de gisements aurifères aussi riches et aussi étendus (*Criaderos ou placeros de Oro*). Le métal se rencontre sur des terrains d'alluvion, dans les ravins, à la suite des pluies, et toujours à la surface du sol ou à quelques pieds seulement de profondeur. Au nord de la ville d'Arispe se trouvent des gisements de Quitovac et de Sonoite (1), qui furent découverts en 1836, et produisent pendant trois ans deux onces d'or par jour. Les chercheurs d'or se bornent à remuer la terre avec un bâton pointu et ne ramassent que les grains visibles; mais si l'on voulait digérer des cours d'eau et faire en grand le lavage des terres, les bénéfices seraient encore plus considérables. Il n'est pas rare de rencontrer des grains d'or qui valent souvent plusieurs livres et dont la valeur comme objet scientifique est inexprimable. M. Zavala, ancien plénipotentiaire du Mexique à Londres, possédait un grain d'or qui pesait plus de

neuf mille piastres.... Malheureusement depuis trois ans les Indiens Papagos se sont soulevés, et massacrent ceux qui pénètrent dans le territoire de Sonoita. Le commerce de Sonora souffre de cette diminution dans les revenus métalliques; mais on doit espérer que sous peu la paix sera faite avec ces tribus. Du reste, ces Indiens ignorent jusqu'à présent la valeur de l'or et ne le recueillent pas. »

Ces détails pleins d'intérêt nous étaient donnés en 1844, et il est peu probable que l'état des choses ait subi de grands changements depuis cette époque. Les sauvages habitants du pays de Sonora ne se sont probablement guère modifiés. Les tribus les plus connues qui habitent ce territoire sont au nombre de cinq; les Yaquis, les Mayos, les Opatas, les Gilenos et les Apaches. Ces derniers se sont acquis une grande réputation de courage et de férocité. Comme le fait très-bien observer Warden (1), les Apaches errent dans le pays qui s'étend depuis les montagnes Noires jusqu'aux frontières de Cohahuila; leur tribu occupait autrefois tout le pays depuis l'embouchure du Rio-Grande jusqu'au golfe de Californie. » Il est impossible d'établir d'une manière satisfaisante le chiffre de sa population, mais on sait d'une manière positive, que par suite des guerres qui ont eu lieu dans ces derniers temps, il a singulièrement diminué. Réunis aux Gilenos et aux Axuas, ces Indiens sont désignés fréquemment aujourd'hui sous la dénomination de *Papagos*. Comme on le voit par la relation de M. de Humboldt, ils ont porté le nom de Mecos, et leur culte semble être encore une sorte de sabéisme. Ils n'ont pas d'ennemis plus invétérés que les Opatas. Cette nation, selon M. de Mofras, peut s'élever à vingt mille individus, qui habitent les rives du San-Miguel, de Hercasitas, d'Arispe, de los Ures et d'Oposura. C'est, dit-on, à leur fidélité et à leur courage que le pays a dû sa sécurité dans ces derniers temps. On comprendra la nécessité de leur concours en se rappelant qu'il y a quatre ou cinq ans le chef militaire de Sinaloa et de Sonora pouvait à peine disposer de six cents hommes d'infanterie et de

(1) En 1839 on soumit à l'atelier d'essai 600 onces d'argent et 80 en or valant ensemble plus d'un million de piastres. M. de Mofras, auquel nous empruntons ces détails, continue ainsi : « Il faut ajouter qu'une somme à peu près égale n'est pas présentée à la vérification, pour le paiement des droits, qui sont de 5 pour 100 sur l'argent et de 4 pour 100 pour l'or. » M. du Petit-Thouars vante aussi l'extrême pureté de l'or recueilli dans la basse Californie. Voy. le voyage de la *Vénus*.

(1) Art de vérifier les dates.

deux cents cavaliers. Quelques-unes de ces tribus d'Indiens sont d'autant plus redoutables qu'elles savent se procurer facilement des armes à feu. Celles qui habitent le nord de Chihuahua par exemple se trouvent dans ce cas. Les Seris, qui se sont fixés aux portes d'Hermosillo, forment une mission de six cents Indiens, mais un millier d'entre eux errent encore indépendants. M. de Mofras n'évalue pas à moins de quarante mille la population des Yaquis et des Mayos; ces Indiens, accoutumés à de perpétuelles relations avec les colons, leur fournissent des bras pour l'agriculture et pour l'exploitation des mines. Grâce à leur habitude d'une industrie qui n'est pas sans périls, c'est souvent parmi eux que l'on trouve ces intrépides plongeurs qui, bravant les requins de l'océan Pacifique, descendent parmi les rochers abruptes de la côte, pour s'y procurer les huîtres perlières. Les perles pêchées dans ces contrées, celles que fournit la côte de la Californie ont joué un trop grand rôle dans le commerce pour que nous n'en disions pas ici quelques mots.

LA PÊCHE DES PERLES. — On a purement remarquer que dès les premiers temps de la découverte la pêche des perles avait été signalée en Californie comme pouvant être une source de richesses, et n'avait peut-être pas peu contribué à multiplier les expéditions vers ces contrées (1). Contrairement à ce qui se passe pour les mines de diamants dans l'Amérique méridionale, cette source précieuse de richesse semble avoir diminué plutôt qu'elle ne s'est accrue. Le prix auquel les perles se maintiennent dans le pays même en est une preuve, et M. de Mofras ne craint pas d'affirmer qu'elles sont plus chères à Sonora qu'à Mexico, où les produits de l'Inde et de Panama arrivent en assez grande abondance pour faire une concurrence fâcheuse aux perles indigènes.

Les huîtres perlières ne forment pas précisément des bancs, et la manière dont elles sont disposées le long des roches

(1) Les Indiens de la côte possédaient tous dès l'origine une grande quantité de perles, mais pour la plupart elles étaient brûlées; les pêcheurs étant dans l'habitude de jeter l'huître au feu, afin d'en faire rôtir la chair. Voy. Herrera, t. II.

ou au fond des eaux rend quelquefois leur extraction fort pénible et fort douloureuse même pour les Indiens, endurcis à toute espèce de fatigues; des spéculateurs qui avaient imprudemment compté sur les facilités que devait donner la cloche à plongeur n'ont pas tardé à s'apercevoir qu'en fait d'entreprises de ce genre la connaissance des lieux et chose indispensable avant tout. L'instrument qu'ils avaient fait transporter à grands frais est resté complètement inutile, et la pêche a continué comme par le passé, c'est-à-dire avec toute la simplicité qu'y mettent les nations indiennes. Il serait cependant à souhaiter que l'on trouvât quelque moyen de préserver des dangers qu'ils courent continuellement ces hommes intrépides et adroits; il n'y a pas d'années en effet où les formidables requins dont ces côtes sont infestées ne fassent payer cher à quelques plongeurs leur insouciance intrépidité. Quoique les perles de la Californie ne puissent pas lutter de beauté avec les perles orientales, il y en a qui jouissent d'une réelle faveur dans le commerce de la joaillerie, et il en existe une espèce que sa teinte noire et ses chatoyements variés font tenir en une estime particulière dans le pays même, d'où l'on s'occupe de les exporter.

Si l'on s'en rapporte aux documents d'Antoine Herrera (1), l'Amérique aurait produit au seizième siècle des perles d'une grosseur vraiment monstrueuse; on en cite une qui ne pesait pas moins de vingt-cinq carats et qui avait acquis la dimension d'une petite noix : c'est encore dans ce naïf écrivain que l'on peut voir l'histoire d'une perle, moins grosse mais plus parfaite, qui, ayant été achetée 1200 castillans, fut plus tard offerte par doña Isabelle de Bovadilla à l'impératrice, qui ne crut pas la récompenser trop magnifiquement en lui faisant remettre 4,000 ducats. Les perles chéries de la Californie ne semblent pas plus enrichir le commerce de la joaillerie de pareilles merveilles. Cette industrie négligée, toutefois, a repris une faveur inattendue; et lors du passage de *Venus* dans ces contrées M. du Petit

(1) *Histoire des Indes orientales*, trad. de l'abbé de la Cote, t. II, p. 15.

eaux rend quelquefois pénible et fort douloureux pour les Indiens, endurcis de fatigues; des spéculations imprudentes et des facilités que devait donner le plongeur n'ont pas tardé à faire naître la décadence des lieux et le déclin de l'industrie avant tout. L'instrument fait transporter complètement intact et continué comme par le passé avec toute la simplicité des nations indiennes, et à souhaiter que l'on trouve le moyen de préserver ces coutumes continuellement intérieures et adroites, et qui l'échangeaient contre des fourrures. Le capitaine Roquefeuille, dont ces côtes sont si riches, que ce magnifique coquillage ne compte à être commun sur la côte qu'à San-Matteo. Le même voyageur nous apprend aussi que l'oreille de mer (c'est le nom vulgaire de l'*haliotis*) joue un grand rôle dans la parure des habitants de Noutka; ces indigènes de la côte nord-ouest la reçoivent de la Californie par les marins des États-Unis (1).

MŒURS DES CALIFORNIENS; INFLUENCE DES LIEUX SUR LEURS COUTUMES. — Il ne s'agit plus ici des Indiens soumis à un ordre régulier dans les missions, nous ne prétendons pas en plus rappeler le régime militaire des *presidios*, nous voulons dire un peu de la population des *pueblos*, ou, si l'on aime mieux, des petites villes de la Californie. On l'a déjà vu, les traits distinctifs qui appartiennent aux descendants des premiers colons, ce sont ceux qui naissent du caractère indépendant qu'on leur donne la faculté d'errer dans de vastes espaces, joints à l'agilité corporelle résultant du métier de pasteur dans les déserts fertiles; en effet, les Californiens qui comptent des Espagnols pour ancêtres renouvellent ici toutes les mœurs qu'on nous raconte des Gaulles, et qui l'on nous raconte des Gaulles, a repris une faveur au passage de M. du Petit-Genet.

caractéristiques. Partout le *lazo* (1) pourvoit à la subsistance, partout un sentiment d'hospitalité vous convie à partager dans la solitude une vie simple mais abondante. Toutefois, le régime des habitants de la Californie semble à la fois plus varié, plus conforme aux nécessités de la vie européenne que celui qui a été adopté dans les vastes plaines d'une autre partie de l'Amérique. Le voisinage des grandes forêts, la culture plus générale de certains végétaux, la multiplicité des ressources offertes par la chasse, sont les causes premières d'une certaine différence que nous constatons. Un autre trait du caractère des Californiens, c'est le goût du plaisir et de la danse, l'amour des excursions sans fin. Un voyageur moderne nous a transmis à ce sujet quelques observations, trop originales pour que nous ne les reproduisions pas ici. Après nous avoir décrit les habitudes de vie oisive, qui semblent être l'apanage du colon de ces parages, après nous avoir peint son dédain absolu pour l'agriculture, son goût effréné pour le jeu, ces paris étranges où deux cents têtes de bétail sont quelquefois perdues dans une simple course de chevaux, M. Duflot de Mofras rappelle ces étranges parties de plaisir, qui, dans d'autres parties du monde, seraient considérées comme des parties de plaisir, qui, dans d'autres parties du monde, seraient considérées comme des parties de plaisir, qui, dans d'autres parties du monde, seraient considérées comme des parties de plaisir.

(1) « Cet instrument est devenu d'un usage indispensable à une infinité de peuples de la zone tempérée, attendu que ces peuples sont nomades et presque bédouins, par suite de la multiplication des bœufs et des chevaux. » Roquefeuille, *Voyage autour du monde*, t. I, p. 167. Voy. aussi Beechey, *Narrative*, etc.

des orientales, trad. de M. du Petit-Genet, p. 15.

(1) *Voyage autour du monde*.

de bœuf, avec des roues très-basses et formées d'une seule pièce de bois ; d'autres fois on trouve des caravanes entières de trente et quarante personnes de tout sexe et de tout âge, courant au galop, munies de violons, de guitares et d'autres instruments.

« Le premier soin des Californiens en vous abordant est de vous tendre la main, de vous offrir de l'eau-de-vie, et de vous demander votre nom, votre profession et le but de votre voyage. Quant à eux, répondant d'avance à toutes les questions qu'on pourrait leur faire à ce sujet, ils vous engageront à les accompagner soit *al rodeo de mi señor tio* (au ferrage des bestiaux de monsieur mon oncle), soit *à la boda de mi prima* (à la noce de ma cousine). Si l'on accepte, on est sûr d'être parfaitement reçu ; mais souvent ces estimables parents demeurent à cent ou cent cinquante lieues de l'endroit où la proposition nous est faite ! — Presque tous les colons de race espagnole étant unis par des liens de parenté, ces excursions se renouvellent fréquemment ; les habitants semblent regarder comme la chose du monde la plus simple de faire deux ou trois cents lieues pour danser quelques jours. »

« Au mois d'août 1841, une caravane de ce genre, composée d'une trentaine de personnes, hommes et femmes, se rendit à la mission de San-Francisco Solano, aux établissements russes, pour célébrer la fête de madame Hélène de Rotscheff, femme du gouverneur. Partis le matin, ils arrivèrent le soir à la ferme de Klebnikoff, dansèrent toute la nuit, la journée du lendemain et toute la nuit suivante : puis le troisième jour, à cinq heures du matin, après avoir été sous la fenêtre de madame de Rotscheff, qui s'était retirée de bonne heure, la saluer d'un vivat général, la troupe retourna chez elle au galop sans avoir pris un seul instant de repos. »

Les femmes capables de supporter de telles fatigues par amour pour le plaisir en affrontent bien d'autres dès qu'il s'agit d'un labeur productif ou bien de quelques travaux importants. L'écrivain que nous avons déjà cité a retrouvé du reste en Californie le plus beau type de la race espagnole ; la vie que ces femmes

mènent habituellement développe chez elles une telle force musculaire, une telle activité, que plusieurs d'entre elles peuvent se servir du laço tout aussi bien que leur mari, et que presque toutes savent déployer à cheval les qualités d'un plus intrépide écuyer. Il ne faut pas à de telles femmes, on le pense bien, des spectacles tels que les nôtres ; les courses, où le taureador montre son adresse, des combats dans lesquels le taureau et un ours gris se disputent la victoire, les luttes animées de de coqs, sur l'issue desquelles reposent des enjeux considérables, voilà qui ne sont leurs divertissements habituels. Tout cela ne les empêche pas d'être de bonnes épouses recommandables à plus d'un titre, et surtout d'excellentes mères de famille. Les Californiennes sont, à ce qu'il paraît, d'une fécondité comparable à celle que l'on remarque dans diverses contrées peu peuplées du nouveau monde ; mais un fait curieux, et qui ne doit pas échapper à l'observateur, c'est la supériorité des naissances masculines sur celles des femmes. M. de Martens a noté même dans cette disproportion notable une cause future de perturbation.

On ne saurait se le dissimuler, un changement radical se prépare dans la population californienne. L'arrivée incessante d'étrangers laborieux, la préférence que les Californiennes leur accordent fréquemment sur les nationaux, dont l'indolence est un perpétuel sujet de reproches, les colonies partielles qui ne peuvent manquer de se former sur des points divers, l'impulsion qu'elle doit recevoir le pays des efforts de l'Amérique, tendant à accroître son commerce avec l'Asie, tout doit contribuer à la modification du type primitif. Tout aussi dans cette partie du nouveau monde convie à une immense émigration. Quel rôle la France jouera-t-elle dans cet appel fait aux peuples par une nature féconde ? nous l'ignorons encore. Ce qu'il y a de probable, c'est qu'un certain nombre de colons appartenant à la race industrielle des Canadiens ne tardera pas à se rendre sur les bords de l'Océan Pacifique pour les fertiliser ou pour exploiter ses richesses. Une sympathie qui ne s'est jamais

ment développe une identité bien réelle de souvenirs historiques et de langage, pourvu qu'on ne se laisse pas aller à se laisser égarer d'entre elles par la vanité de vouloir tout aussi bien déterminer d'émigration vers une des parties du nouveau monde qui offrent le plus d'avenir.

DERNIERS ÉVÉNEMENTS POLITIQUES ARRIVÉS DANS LA HAUTE CALIFORNIE. — CESSIION DE CE VASTE TERRITOIRE FAITE AUX ÉTATS-UNIS PAR LE MEXIQUE. — CONCLUSION.

Lorsqu'on examine attentivement la marche politique suivie par les États-Unis durant cette dernière période, on est frappé de la sagesse prévoyante qui a dû guider cette république dans l'exécution de ses opérations. Quelque vaste que fût la démarcation en effet, quelque immense que fût le territoire où tous les genres de culture peuvent prospérer, le développement agricole et industriel ne fut pas ralenti par la rapidité avec laquelle on se préparait à l'accomplissement de cette œuvre. Parmi les nations commandait impérieusement à l'observateur, c'était la création de nouvelles naissances masculines. Un simple coup d'œil sur la carte de l'Amérique suffit pour faire comprendre comment la guerre une fois terminée, le choix du sénat ne pouvait être que celui des hommes les plus éminents des États-Unis ; nous n'essayerons pas, avec d'autres publicistes, d'examiner ce qui pouvait être fait peut-être pour évincer les désastres de la guerre. Une telle discussion nous conduirait trop loin, et il faudrait un volume entier pour donner le degré de clarté convenable. Ce qui reste hors de doute, c'est la sagesse et la persévérance apportée par les Anglais dans cette affaire, ce sont les efforts faits à une immense échelle, mais effectifs, du cabinet de la France pour détourner un événement qui aurait eu toutes les conséquences, nous l'ignorons qu'il n'aurait pu éviter. Ostensiblement, il y a eu de la lutte s'est passée entre les États de l'Union et le Mexique ; nous nous contenterons donc de spécifier chronologiquement les faits principaux de cette guerre, qui commence à l'adjonction du Texas et qui finit par la cession de la Californie. Nous ne reviendrons pas ici sur les

événements de 1836 et sur la bataille de San-Jacinto, à la suite de laquelle Santa-Anna fut battu. Ainsi que l'a fait remarquer un publiciste distingué (1), il est probable qu'en secouant le joug du Mexique les habitants du Texas avaient l'intention d'incorporer à l'Union américaine. Quelques mois après la bataille de San-Jacinto une proposition formelle fut faite dans ce sens aux États-Unis, mais elle ne fut point agréée ; et l'indépendance absolue du Texas fut reconnue par la république dont il voulait faire d'abord partie. On n'a point oublié que la France, l'Angleterre et la plupart des États européens suivirent successivement l'exemple qui leur était donné par la puissance dont l'intérêt était le plus réellement engagé dans cette lutte diplomatique. En 1842 de nouvelles avances furent faites par le Texas, et l'on y répondit par un nouveau refus.

En 1843 un revirement subit a lieu dans la politique des États-Unis. Le président revient sur une décision qui s'est manifestée à deux reprises différentes, et au commencement de 1845 l'adjonction du Texas aux États de l'Union est décidée : cet événement politique toutefois n'a pas lieu sans d'assez longues négociations ; et, chose remarquable, il n'est consommé qu'après un premier refus du congrès américain.

Il était permis d'accepter comme vrais des bruits politiques dans une question qui a cette gravité, nous rappellerions qu'on reprocha au président Tyler de n'avoir pris cette mesure qu'à la suggestion des spéculateurs sur les valeurs texiennes : il eût obéi, dit-on encore à cette époque, à l'espoir d'illustrer son administration et de faire renouveler son élection à la présidence. Selon cet homme d'État, une préoccupation d'une tout autre importance l'aurait dirigé, et il n'aurait songé à un accroissement de territoire qu'en raison de la certitude acquise par lui que l'Angleterre songerait à se faire céder le Texas par le Mexique.

Quoi qu'il en soit, l'incorporation trouva une opposition fort vive au sein du congrès américain ; d'une part, on prévoyait la guerre ; de l'autre, quelques

(1) M. Magne, à l'obligeance duquel nous devons plusieurs documents historiques reproduits ici.

esprits généreux craignaient qu'un acte pareil à celui qui venait de se produire n'eût pas aux yeux du monde tout le caractère de loyauté qu'on devait attendre d'une grande république. L'entraînement populaire triompha de ces scrupules.

Nul n'a pu oublier l'effet que produisit sur le Mexique une mesure que l'on redoutait, mais que l'on ne croyait peut-être pas imminente; les communications diplomatiques furent interrompues. Cependant, ainsi qu'on l'a dit fort bien, « tout porte à croire que le Mexique n'eût pas pris l'initiative des hostilités si les Etats-Unis n'eussent jugé à propos d'occuper militairement un territoire en litige. »

L'écrivain chargé de faire connaître dans cette collection les derniers événements qui ont eu lieu en Amérique a déjà établi comment ce territoire, compris entre le Rio Nueces et le Rio Grande, fut envahi; il a signalé les premiers actes du général Zacharie Taylor et l'habileté de ce chef militaire devant Matamoros; il a passé en revue les incidents qui furent la suite de cette première conquête: nous ne reviendrons point sur ces détails, mais nous dirons qu'après les dernières révolutions du Mexique, à la suite desquelles Santa-Anna, revenu de l'exil, s'empara du pouvoir, Taylor transporta le théâtre de la guerre sur un territoire qui se croyait sans doute à l'abri d'une telle invasion. Après une marche des plus pénibles dans l'intérieur, il arrive devant Monterey, qui défendait une armée à peu près égale à la sienne; il lutte durant les journées des 21, 22 et 23 septembre 1846, et oblige enfin l'ennemi à capituler. Un armistice de deux mois est le résultat des conventions provisoires stipulées entre les deux généraux; mais cet armistice n'obtenant pas la sanction du gouvernement américain, les hostilités recommencent. La ville de San-Luiz tombe au pouvoir de Taylor, et, après quelques hésitations causées par des ordres contradictoires, ce chef militaire, d'une habileté incontestable, expédie la meilleure partie de sa petite armée au général Scott, qui doit pénétrer dans le Mexique par la Vera-Cruz; puis il rentre dans Monterey (1), et se re-

plie sur Saltillo, petite ville appartenant à l'Etat de Chohahuila et Texas, et l'on peut considérer comme la plus florissante et la plus peuplée de ces contrées, encore désertes.

La ville de Tampico, attaquée par les Américains, tombe au pouvoir des Américains le 27 novembre.

Cependant les opérations militaires ont l'intérieur pour théâtre continué avec activité: le général Taylor, qui est gardé avec lui que quatre mille hommes, est attaqué par Santa-Anna, à la tête d'une armée trois ou quatre fois plus forte. Ceci nous conduit jusqu'en février 1847. Dans les derniers jours de ce mois tout fait prévoir une action décisive, mais alors s'engage entre les deux chefs une correspondance dont le caractère n'échappera point certainement au futur historien de ces événements, et dont la suite nous place Taylor au rang des hommes éminents de l'Amérique. Son caractère se soumette, parce qu'il va se voir enveloppé par vingt mille hommes, qui tailleront infailliblement sa petite armée en pièces; mis en demeure de se rendre à discrétion, en profitant d'un sentiment d'estime généreuse, qui lui trace des conditions suprêmes, il remet au parlementaire de Santa-Anna ce peu de mots: « En réponse à votre lettre de ce jour, je vous prie de me permettre de vous dire que je refuse. » Le 22 et le 23 on se bat avec énergie; la victoire de Buenvista reste au général Taylor.

Le débarquement des Américains dans le port de Vera-Cruz s'effectue dans les premiers jours de mars 1847; douze mille hommes vont agir sous les ordres du général Scott. La Vera Cruz se rend le 29 mars.

Lorsque l'on écrira avec quelque détail l'histoire si curieuse de cette campagne mémorable, l'attaque des défilés de Cerro-Gordo, réputés jusque alors impr-

fait partie de l'Etat de Nuevo-Leon, avec la célèbre mission. San-Luiz-Potosi, dont il est question plus haut, est à 150 lieues de Mexico, et renferme 20,000 habitants. « Autrefois, dit Nebel, San-Luiz était cité à cause de ses mines, qui pouvaient rivaliser avec celles de Potosi. » Ce fait est qui lui valut le surnom qu'elle porte. Ces beaux jours sont passés, ajoute le voyageur. Voy. *Voyage pitt. et arch. dans la partie la plus intéressante du Mexique*; Paris, 1846, in-fol.

(1) Il ne faut pas confondre cette place, qui

petite ville appartenant au Texas, et d'être comme la plus peuplée de ces contrées.

Pico, attaquée par les Américains le 17 et du 18 avril 1847 sont glorieusement remplies : six mille prisonniers mexicains tombent au pouvoir de leurs vainqueurs, trente pièces de canon, un matériel considérable viennent grossir les dépens d'action du général Scott. Santa-Anna lui-même ne doit son salut qu'à sa fuite. Après l'attaque du Cerro-Gordo, les Américains emportent successivement Jalapa, Puebla, Perote, Mexico. Nous n'avons rappelé sommairement que les événements divers que pour faire voir dans leur ensemble les incidents qui ont lieu dans la Californie. Tandis qu'une action décisive se fait entre les deux chefs, dont le caractère est certainement au profit de l'ennemi, qui la frappe d'une contribution, la flotte américaine bloque les ports de la mer Pacifique. Monterey, San-Francisco, deviennent des villes américaines; et les victoires remportées sur les bords de l'Océan Atlantique assurent aux États de l'Union la possession de magnifiques mouillages, sur une autre mer ouvrent de nouveaux débouchés à leur commerce.

Les rares habitants des vastes solitudes de la haute Californie ne restent pas indifférents aux luttes qui ont lieu pour la même cause sur deux rivages bien opposés. Un officier des États-Unis dont nous nous en plus d'une fois occasion d'invoquer les lumières en matière de topographie, le colonel Fremont, ne se contente pas d'étudier en voyageur intrépide ces régions presque ignorées; il stimule les populations des campagnes, pour qu'elles s'unissent à un peuple actif, qui saura créer d'innombrables éléments de richesse dans ces lieux presque inexploités. L'indépendance avait été promise à Sonora dès le 5 juillet 1846; dès que la déclaration de guerre est connue le peuple des États-Unis remplace le drapeau arboré par les indépendants. Ces caractéristiques, qui se passent à une si grande distance, sont néanmoins rapprochées de notre époque pour nous en signaler les détails. Ce que nous ne peut dire dès à présent néanmoins, est que les efforts incessants de l'Angleterre pour s'opposer à un envahissement calculé, chez une puissance qu'elle

redoute dans ces parages, sont plus que jamais évidents. Le colonel Fremont a démontré qu'une vaste cession de terrain devait être faite à un ecclésiastique irlandais (1) dans la haute Californie, pour y établir, sur la plus grande échelle, une colonie, qui, tout en conservant son influence religieuse, se fût développée à l'abri de la protection du pavillon britannique (2).

Après la prise de Mexico, des guerillas nombreuses s'étaient formées dans l'intérieur, avec l'intention de disputer aux Américains une conquête qu'ils regardaient comme accomplie. La basse Californie n'a pas été exempte des dévastations qui suivent toujours ces corps francs. On avait appris par Mazatlan, au commencement de 1848, que des guerillas, sous le commandement de Mijares, avaient dirigé leur attaque contre le Cap, et s'étaient vus complètement détruits après avoir perdu leur chef. La Paz, plus avant dans le nord de la Péninsule, avait été aussi le théâtre d'un sanglant conflit entre les guerillas, que commandait le capitaine Pineda, et les Américains. La ville avait été réduite en cendres, durant le combat; les Mexicains avaient été en définitive repoussés.

Cette guerre de partisans, dont le moindre inconvénient est de retarder le progrès de la civilisation dans ces régions lointaines, ces luttes partielles, dont nous comprenons le mobile, mais qu'on apaisera promptement, perdent tout leur intérêt en présence de la convention diplomatique qui a reçu sa dernière sanction. Le 3 février 1848 un traité a été

(1) M. E. Mac-Nemara. Le territoire qu'il voulait obtenir est arrosé par le Rio San-Joaquin.

(2) Si l'on s'en rapporte, du reste, aux journaux qui citent la propre opinion du colonel, les autorités mexicaines établies en Californie auraient, par des concessions successives, pour ainsi dire converti ce vaste territoire en une sorte de propriété britannique; elles auraient même engagé les missions et autres domaines de l'Etat, soit comme garanties, soit comme indemnités de services rendus au gouvernement, soit encore comme restitution de sommes avancées. Ces cessions étranges, faites, dit-on, à la hâte, manqueraient néanmoins des formalités indispensables pour les rendre valables.

En ce moment le colonel Fremont demande des indemnités pour la Californie; il divise les réclamations en deux catégories; d'abord les dettes contractées sous l'état d'indépendance, puis celles qui proviennent des guerres avec les États-Unis.

signé dans la ville mexicaine de Guadalupe-Hidalgo, qui met fin aux hostilités entre les deux républiques. Les parties contractantes étaient représentées du côté des États-Unis par M. N. P. Trist, du côté du Mexique par D. Luis G. Cuevas, D. Bernardo Conto et D. Miguel Atristain. Le 10 mars 1848 ce traité a été ratifié par le sénat des États-Unis, à une immense majorité. Par l'article 5 des conventions on voit qu'un immense territoire est cédé aux États de l'Union; il se compose du Nouveau-Mexique et de l'immense région (1) qui a été désignée jusqu'à présent sous la dénomination de haute Californie. Ainsi que le dit fort bien un écrivain américain, il pourrait suffire à l'établissement de cinq ou six royaumes tels que l'Europe les entend. En compensation de ce prodigieux accroissement de limites, le gouvernement des États-Unis s'engage à payer au Mexique la somme de quinze millions de dollars. Des conditions libérales sont faites aux sujets mexicains; non-seulement on leur garantit à tout jamais le libre exercice de la religion catholique, mais ceux qui, en conservant leurs biens, ne voudraient pas acquérir la qualité de citoyens américains, sont libres de le faire, pourvu qu'ils spécifient leur choix avant l'expiration de l'année, à partir de la signature du traité. Considérant en outre que le vaste territoire cédé renferme un grand

(1) La ligne de division établie entre les deux républiques devra commencer dans le golfe de Mexique, à trois lieues du terrain opposé à l'embouchure du Rio-Grande, appelé autrement Rio-Bravo-del-Norte, ou opposé à l'embouchure de sa branche la plus considérable s'il y a plus d'une branche courant directement vers la mer.

Les limites sud et ouest du Nouveau-Mexique mentionnées au traité sont celles qui sont tracées sur la carte intitulée: *Carte des États-Unis du Mexique tels qu'ils ont été organisés et définis par divers actes du congrès de ladite république, la carte ayant été construite d'après les meilleures autorités*. Édition revue, et publiée à New-York en 1847, par Jean Disturnell. Une copie de cette carte est annexée au traité portant les signatures et les sceaux des parties sousignées; et dans le but d'obvier à toutes difficultés, lorsqu'il s'agira d'établir sur le terrain les limites qui doivent séparer la haute et la basse Californie, il est convenu que ladite limite consistera dans une ligne étroite tracée au milieu du cours du Rio-Gila, au lieu où ce fleuve s'unit au Rio-Colorado lorsqu'il se rend à la côte de l'océan Pacifique.

nombre de tribus sauvages dont les incursions pourraient porter un dommage extrême à l'État limitrophe, les États-Unis s'engagent à réprimer ces mouvements hostiles, comme s'ils étaient dirigés contre leurs propres citoyens, établissant d'ailleurs qu'il ne pourra jamais être acquis des Indiens aucun cheval, mulet, pièce de gros bétail, ou enfin objet quelconque ayant appartenu aux Mexicains (1). Il est évident qu'après avoir obtenu par la force des armes cette vaste concession, si longtemps désirée, les États-Unis ne demandent pas mieux aujourd'hui que de vivre en bonne intelligence avec leurs voisins, et qu'ils souhaitent même favoriser autant qu'il est en eux la faible population, si digne d'intérêt d'ailleurs, qui anime ces vastes solitudes. Ajoutons à toutes ces considérations que l'ancien traité de commerce et de navigation conclu à Mexico le 5 avril 1831, entre les deux républiques, est prorogé de huit ans à quelques modifications près. Il ne faut pas étendre bien loin ses regards en politique pour comprendre l'immense changement qui va s'opérer dans ces régions qui ont compté pour si peu jusqu'à présent dans la balance générale des intérêts du globe. Sans aucun doute la pensée prévoyante qui préside avec tant d'intelligence au progrès rapides des États-Unis a tracé sur la carte servant de base au traité de limites, des plans de cités commerciales, des chef-lieux d'établissements agricoles, qui en moins d'un siècle pourront changer complètement l'aspect de la contrée; d'ici à ce temps, l'action lente mais persévérante, qui tend à modifier le système politique et commercial des États-Unis, aura probablement produit son effet. Le Japon lui-même aura vu ébranler les bases de son immobile théocratie; son industrie cherchera peut-être de nouveaux débouchés; enfin les nombreuses cultures établies dans les îles Sandwich porteront sans doute alors leurs fruits. Quels ports plus favorables à leur commerce pourraient donc trouver ces divers États, que ceux qui s'ouvriront sur la côte de la haute Californie! Que

(1) Ce traité a été reproduit par le *Weekly Herald*, qui se publie à New-York, numéro du 20 mars 1848.

Sauvages dont les
 porter un domma
 mitrophe, les États
 réprimer ces mou
 ne s'ils étaient dirig
 citoyens, établis
 ne pourra jamai
 liens aucun chev
 bétail, ou enfin ob
 appartenue aux Mé
 ident qu'après av
 des armes cette va
 temps désirée, l
 mandant pas mie
 vivre en bonne int
 loins, et qu'ils so
 riser autant qu'il
 opulation, si dig
 qui anime ces vast
 à toutes ces cons
 cien traité de con
 ion conclu à Mexi
 re les deux républ
 e huit ans à quelq
 Il ne faut pas éte
 regards en politiq
 immense changeme
 ces régions qui o
 jusqu'à présent da
 des intérêts du glo
 a pensée prévoyan
 d'intelligence at
 États-Unis a trait
 de base aux trait
 de cités commerc
 établissements ag
 d'un siècle pourro
 ment l'aspect de
 temps, l'action lent
 qui tend à modifier
 commercial des Et
 ment produit son eff
 aura vu ébranler l
 bile théocratie; se
 a peut-être de no
 enfin les nombreux
 ans les îles Sandwic
 te alors leurs fruit
 vorables à leur con
 donc trouver ces d
 x qui s'ouvriront s
 te Californie! Que

(1) Anquetil-Duperron, *l'Inde en rapport avec l'Europe*.

DESCRIPTION
P

n'y a pe
e de con
vers que
ard'hui s
ination q
ais l'ont
toire du
on, Nouv
re, Nouv
nouailles
et compr
tagnes R
et il s'é
2° et 54°
u près 8
largeur m
area est
es.

our prene
ce de la
t bon d
ap Flatter
nde Nord
ux 42° N
blable à c
e Californ
et abrupt
u de dis
tagnes s
entre la
le fait
erne, les
l'accès
pter, à h
générale
cisco (2).

Voyez D
pte pas l
e nom ind
tiens.
Voyez le P
de cette m
es soins de
ssan.

L'ORÉDON.

DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE. — PRODUCTIONS.

Il n'y a peut-être point dans l'Amérique de contrée qui porte des noms divers que le vaste territoire désigné aujourd'hui sous le nom d'Oregon; dénomination qui semble prévaloir. Les Français l'ont appelé, selon les localités, *le Rivage du Rio-Colombia, Nouvelle Oregon, Nouvelle Géorgie, Nouveau Har-
bor, Nouvelle Calédonie, Nouveau
Havre, Nouvelle et Nouveau Norfolk* (1).
Il est compris vers l'ouest entre les
montagnes Rocheuses et l'océan Pacifi-
que, et il s'étend du sud au nord entre
42° et 54° 40' de latitude Nord; il a
une longueur de 880 milles, sur
une largeur moyenne de 550 milles, et
son area est d'environ 450,000 milles
carrés.

On prendra une idée à peu près
de la configuration du littoral,
et bon de se rappeler qu'à partir
du cap Flattery, environ par les 47° de
latitude Nord, en inclinant au sud jus-
qu'à 42° Nord, la côte est à peu près
semblable à celle de la haute et de la
basse Californie; c'est-à-dire qu'elle est
steep et abrupte, et qu'on la voit bordée
à une distance par une rangée de
montagnes s'élevant comme des rem-
parts entre la mer et l'intérieur. Ainsi
on le fait remarquer un géographe
américain, les havres sont peu nombreux
et l'accès le plus difficile: on ne peut
aller, à bien dire, de cette observa-
tion générale que la vaste baie de San-
Francisco (2), qui fait partie de la haute

*Voyez Duflet de Mofras. Ce voyageur
a pris pas le nom d'Oregon ou d'Orégon
le nom indien, ainsi que l'ont fait plusieurs
auteurs.*

*Voyez le Voyage de la Vénus. L'hydrogra-
phie de cette magnifique baie a été faite avec
des soins désirables, en 1842, par M. Dortet
et son.*

Californie. A partir du cap Flattery
vers le nord, la côte prend un aspect
différent; le continent aussi bien que
les grandes îles qui le bordent sont
comme dentelées par une innombrable
quantité de golfes, de baies, de détroits;
divers passages assez étroits, qu'on
peut désigner sous le nom de canaux,
se frayent une issue dans l'intérieur
des terres, et en y créant de nombreuses
îles y forment aussi plusieurs havres
excellents, destinés sans aucun doute,
et dans une courte période, à devenir
le siège d'un commerce plein d'acti-
vité (1).

Pour que l'on puisse saisir au milieu
de ces détails géographiques, si arides,
les données générales qui doivent faire
pressentir dès à présent ce que de-
viendra ce pays désert, nous emprun-
terons à un historien voyageur son
exposé, vraiment lucide, de la configura-
tion du territoire. « En allant de l'ouest
à l'est, dit-il, le pays présente trois
grandes vallées, séparées par des chaînes
de montagnes. Chacune d'elles a un sol
et un climat distincts; la première
commence au bord de la mer, et s'étend
jusqu'à la chaîne qui court nord-ouest
et sud-est; sa largeur est de vingt-cinq
à quarante lieues. Son climat est très-
chaud en été, mais on y éprouve des
nuits très-fraîches; depuis octobre jus-
qu'en avril il pleut presque sans in-
terruption; le reste de l'année est gé-
néralement très-beau; la neige séjourne
rarement dans les plaines, et les rivières,
telles que le Rio-Colombia, ne se
gèlent pas tous les ans. Le sol est plus
fertile dans cette vallée que dans l'inté-
rieur des terres; les pluies d'hiver favo-
risent la végétation, et produisent des
amas de détritus qui se transforment
en couches épaisses de terre végétale.

(1) Augustus Mitchell.

Cependant les terrains situés au bord de la mer sont moins propres à la culture que ceux des vallées, et les bas-fonds bordant les fleuves présentent l'inconvénient d'être sujets aux inondations. Les meilleures régions sont celles qu'on trouve vers le nord, autour de la baie de Puget, près de la rivière Kaoulis et au sud sur les bords du Ouallamet; leur étendue est de cent cinquante lieues nord et sud, sur trente à quarante de large; le reste du sol au nord et à l'est est montagneux et souvent inaccessible. La grande vallée est bien arrosée, et possède des forêts superbes; son aspect ne diffère pas de celui des plus belles plaines de la Californie; et c'est à sa possession que les Anglais et les Américains attachent tant de prix.

« La seconde vallée prend naissance aux cascades du Rio-Colombia; elle est comprise entre la chaîne dont nous venons de parler et les montagnes Bleues d'origine volcanique, situées à cinquante lieues à l'est. Les pluies y sont moins fréquentes que dans la précédente, les cours d'eau moins abondants, les couches d'humus moins épaisses; enfin le pays, quoique boisé et propre à la culture, n'a pas la même fertilité.

« La troisième vallée est située entre les versants occidentaux des montagnes Rocheuses; elle présente un plateau fort élevé, d'une largeur de quatre-vingt-dix à cent lieues, et remarquable par son extrême sécheresse et la différence de la température entre les jours et les nuits. La pureté de l'atmosphère y est admirable; on y voit rarement un nuage, et les pluies, qui sont toujours légères, n'arrivent qu'au printemps. Dans l'hiver la neige a si peu d'épaisseur, que les chevaux trouvent toujours de l'herbe dans les gorges traversées par les rivières. Cette région, qui fait partie du grand désert américain, est occupée par de vastes plaines sablonneuses presque sans eau. On y trouve peu de terre végétale; et sur des espaces peu considérables le sol offre des surfaces blanches couvertes de sulfate de soude et de magnésie sublimée. L'aspect de cette contrée est aride; des débris d'origine volcanique s'y rencontrent à chaque pas. Cependant au bord des cours d'eau, sur les versants orientaux des monta-

gnes Bleues, au bord de la rivière Brulée et de celle de la Poudre, à l'aspect du qu'à la naissance de la rivière du Sui donne mon et de la branche nord de celle de l'Indiens Serpents, on remarque des étendues de terrain très-fertiles et condues, n'vertes d'arbres et d'un gazon épais (d'une floriss...

Tel est, dans son ensemble, l'aspect parmi de ces grandes zones géographiques, dont nul ne saurait contester l'intérêt et que nous avons reproduit avec d'autant plus de confiance qu'en lui faisant subir le contrôle de plusieurs autorités il met sous leur jour réel les divisions de ce vaste territoire. En parcourant avec l'habile observateur les grandes lignes agricoles, si l'on se sert de cette expression, nous sommes parvenus aux bornes imposées d'Allegany qui ferment le pays à l'est. Les montagnes Rocheuses ont été déjà décrites; nous n'entrerons pas dans de nouveaux détails sur cette chaîne aux gigantesques, dont le sommet principal n'a pas moins de seize mille pieds; nous rappellerons qu'un voyage spécial dans son territoire nous rappelle les trop spécial dans son territoire. En consultant les savants de la mission, trace le tableau le plus vrai et le plus animé de ces gorges immenses formées de blocs amoncelés, qu'on parcourt en sens divers et qu'il se caractérise par une expression bien en les appelant les limites des montagnes Atlantiques. « Ce ne sont, dit-il, que des chers entassés sur rochers; on dit qu'on a sous les yeux les ruines d'une monde... recouvertes comme d'un manteau de ceul par des neiges éternelles (2). »

(1) Duflot de Mofras, *Description de l'Orégon*, etc.

(2) Le R. P. Pierre de Smet, *Voyage dans les montagnes rocheuses et dans le territoire de l'Orégon*. On trouvera dans cette relation des détails curieux sur plusieurs localités de ces montagnes, à peine connues; telle est, entre autres, la description que donne le courageux explorateur du fameux rocher *Indépendance*. « C'est un composé de granits *in situ* d'une grosseur prodigieuse, et couvre une surface de plusieurs milles d'étendue; il est entièrement découvert, cime jusqu'à la base. C'est le grand registre du désert; car on y lit en gros caractères le passé de tous les voyageurs qui y ont passé. » (du P. Smet y figure, comme il nous le dit même, en qualité de premier prêtre qui a parcouru ces régions lointaines. L'une des curiosités les plus originales des plaines qui s'étendent à la base des montagnes est décrite en ces termes : « C'est un monticule, en forme de cône, d'une hauteur de 100 à 150 pieds, sur lequel se trouvent beaucoup de pierres, sur une carrière, sur une colline, sur une montagne, etc. »)

que des navires de la Compagnie aient couru des bordées durant deux mois devant la côte sans pouvoir saisir l'instant favorable pour atteindre le mouillage, et de nombreux sinistres, dont le souvenir n'est que trop présent, attestent la vérité de la description qui nous est offerte. « Que l'on se figure en effet une immense ligne de brisants s'étendant pendant trois lieues du cap Désappointement à la pointe Adams et formant devant la bouche du fleuve une espèce de croissant. Au moment où la marée descend, le courant de la rivière a une rapidité de cinq à six milles par heure, et lorsque les vents venant de la mer, tels que le nord-ouest, poussent les flots vers l'embouchure, il résulte de ce choc des eaux, arrivant dans des directions contraires, d'énormes montagnes de vagues qui atteignent une élévation de plus de soixante pieds. Quand on est mouillé dans l'intérieur du fleuve dont les bords sont couverts de la plus riche végétation et de forêts magnifiques, on ne saurait imaginer le spectacle terrible qu'offre la barre, dont le bruit se fait entendre à plusieurs lieues, et dont les lames en défilant dérobent l'horizon de la mer et semblent former une barrière insurmontable à la sortie comme à l'entrée du fleuve. Au-dessus des crêtes écumeuses des vagues, on voit planer des bandes d'oiseaux pêcheurs de cormorans et d'albatros (1). »

Après ce fleuve aux abords redoutables, mais dont le cours devient si utile au commerce, le seul fleuve du territoire digne d'être cité prend aussi ses sources au sein des montagnes Rocheuses. Désigné, dit-on, jadis par les Indiens sous la dénomination de *Tacoutchi*, il a échangé ce nom au commencement du siècle contre celui d'un des associés les plus actifs de la compagnie du Nord-Ouest. Le Fraser arrose le territoire montueux qu'une analogie d'aspect a fait appeler la Nouvelle-Calédonie. Ce fleuve, qui facilitera d'importantes communications, n'a pas moins de sept cents milles de cours; malheureusement il ne traverse qu'une région dépourvue de fertilité; car, on l'a dit avec raison, « ce pays ressemble en tout au nord de l'Ecosse, dont il porte le

nom. Il en a les montagnes escarpées, les lacs profonds et le sol stérile (1). Ce serait une chose inexacte que d'attendre cette comparaison à tout le territoire baigné par le Fraser; la partie méridionale de son cours rappelle la nature des terrains arrosés par la Colombie, et peut être soumise à des entreprises agricoles : jusqu'à présent, l'industrie persévérante de la compagnie n'a demandé aux rives sauvages du Fraser que les peaux magnifiques de castors qu'elles nourrissent en abondance. Après les deux fleuves qui nous ont fourni quelques particularités peu connues plutôt qu'une description complète, nous citerons les rivières de *Tete Plats*, des *Serpents*, celle d'*Okanagan*, des *Chutes*, le *Wakamel*, le *Ouallamet* et la *Kaoulis* ou *Kowlitz*, puis la *Toutounis*, la *rivière aux Vaches* et l'*Umqua*. La *Chekittis*, la *Nesqually*, la rivière *Simpson* et la *Skiltine* appartiennent à la région du nord, et sont d'une découverte plus récente.

Le territoire de l'Orégon renferme des lacs nombreux; ceux qui ont une communication avec la Colombie et ses affluents sont le *Flathead*, le *Kellepel* (2) ou lac des *Pends d'Oreilles*, le *Flatbow* ou lac de l'Arc, et les *Arches*, ceux qui ont une communication avec le Fraser sont le *Stuart*, le *Quaw*, le *Saint-François*, le *Quesnell*, le *Kamloop* et le *Souswap*; ces lacs sont d'une faible étendue si on les compare à ceux des États de l'Union. Celui des *Pends d'Oreilles*, qui traverse le pays des Indiens *Tête Plats* et qu'a récemment visité le P. Smea, a dix lieues environ de long, sur deux de large; comme ceux que nous avons

(1) Fédix, l'Orégon et les côtes du Pacifique du Nord, p. 49. Cet écrivain fait observer avec justesse que l'embouchure du Fraser se trouve à peu près sur le point où arriverait si elle était continuée jusqu'à la mer, la prolongation de la ligne qui sert de limite aux possessions anglaises et américaines, entre le lac des Bois et les montagnes Rocheuses, conformément au traité de Londres signé en 1818 par les plénipotentiaires des deux nations; en sorte que cette ligne était prise pour limite le Fraser et ses affluents appartiendraient en entier à l'Angleterre.

(2) Nous adoptons ici l'orthographe du P. Smea qui a vécu parmi les *Pends d'Oreilles* et qui parlait leur langue. M. de Moiras écrit *Kellespel*. M. Aug. Mitchell, *Kulluspelina*.

(1) Duflot de Mofras, *Description de l'Orégon*.

ommés,
Lorsqu
e beau pa
nières in
quelques
ertitude
extrémem
ueront p
industriel
ur ce va
L'Orégon
pire agri
ement,
es vastes
ouverts
ultive dan
eulement
le seig
ais on y
us impor
es ressou
industriel
ys rend
Wyeth
r les bords
s contrée
végétat
entôt m
gueur; n
at-il int
apporter
alifornie
lèbres de
ée raiso
guerra
ite séch
d'autres
nt const
imitive
ra cette
delà de
le sava
plus gr
ont e
saurait
ants de
es mag
deux ce
nts piec
ure l'un
surant
férence
ra une
use de

Foyez

ntagnes escarpées
le sol stérile (1).
inexacte que d'
aison à tout le ter
Fraser; la partie
cours rappelle le
arrochés par la Co
soumise à des entre
jusqu'à présent, l'in
de la compagnie
rives sauvages d
ix magnifiques d
rissent en abon
x fleuves qui nou
particularités pe
ne description com
des rivières des Tête
s, celle d'Okana
le Wallamet, o
lis ou Kowlitz, p
rière aux Vaches
llis, la Nesqually
t la Skitine appar
u nord, et sont d'un
ente.

L'Orégon renferme
ceux qui ont un
de la Colombia
Flathead, le Kelle
ds Oreilles, le Fla
u des Arcs plats,
onagan; ceux qu
tion avec le Fraser
aw, le Saint-Fra
le Kamloop et
es sont d'une faib
compare à ceux de
elui des Pends Ore
ys des Indiens Tête
ment visité le P. Sm
de long, sur deu
eux que nous avon

et les côtes de l'océ
p. Cet écrivain fait obs
l'embouchure du Fraser
ur le point où arrivera
usqu'à la mer, la prolo
ert de limite aux poss
ficaines, entre le lac d
rocheuses, conformément
igné en 1813 par les p
nations; en sorte que
pour limite le Fraser
draient en entier à l'A
l'orthographe du P. Sm
nds Oreilles et qui pa
Mofras écrit Kellespe
lluspetina.

ommés, il ne porte guère que des canots.
Lorsque des géologues auront soumis
le beau pays à leurs investigations, des lu
nières inattendues révéleront sans doute
quelques gisements précieux : on a la
ertitude des à présent que des dépôts
extrêmement riches de houille contri
ueront puissamment aux exploitations
industrielles qui se formeront avant peu
ur ce vaste territoire.

L'Orégon n'est pas encore un terri
re agricole, il le deviendra infailli
ement, et bientôt quelques-unes de
ses vastes forêts feront place à des champs
ouverts des diverses céréales que l'on
cultive dans le nord des États-Unis : non
seulement le froment, l'orge, l'avoine
le seigle y viennent à merveille,
mais on y récolte des pois, et, ce qui est
plus important, la pomme de terre y crée
des ressources abondantes. Un habile
industriel qu'un long séjour dans ces
pays rend une autorité compétente,
Wyeth, croit que la vigne réussira
sur les bords de la Colombia. Indigène de

ces contrées, où elle n'étale qu'un luxe
végétation inutile, la culture saura
bientôt mettre à profit l'excès de sa
gueur; mais pour cela peut-être faut-il
introduire des plants nouveaux,
emprunter aux vignobles naissants de la
Californie, ou mieux encore aux crus
célèbres de l'Europe. On fait observer
ce raison que la nature du raisin
guerra une qualité supérieure de
siccité sécheresse du climat qui nuit tant
d'autres produits. Les observateurs
ont constaté d'ailleurs une fertilité
imitive dans les forêts (on nous pas
ra cette expression), qui va encore
delà des descriptions que nous four
le savant Milbert, lorsqu'il dépeint
les plus grands fleuves des États-Unis.

On est en effet des végétaux qu'on
saurait comparer qu'aux araucaria
de l'île de Norfolk, que ces sa
ns magnifiques n'ayant pas moins
deux cent quarante et même de trois
cents pieds de hauteur! Que l'on se
sure l'un de ces colosses des forêts,
mesurant quarante-six pieds de cir
conférence à dix pieds du sol, et l'on
ra une idée de l'exubérance prodig
ieuse de ces terrains privilégiés (1).

Voyez le témoignage de M. Ross-Cox.

Pour être exact néanmoins, il est bon
de rappeler que ces arbres ne fournis
sent que des bois d'une qualité infé
rieure. Un observateur judicieux vou
drait avec raison qu'on leur appliquât
l'ingénieux procédé de M. le docteur
Boucherie dont les heureux résultats sont
aujourd'hui incontestables (1).

Mais, il faut le dire, jusqu'à présent
les seuls produits réels qu'aient fournis
au commerce le territoire de l'Orégon
sont tirés du règne animal. Ces vastes
forêts, ces cours d'eau à peine explorés,
ces plages désertes nourrissent encore
d'innombrables animaux sur la chasse
desquels reposent les spéculations de
plusieurs compagnies. Pour n'indiquer
ici que les plus précieux ou les plus re
doutables, nous citerons le buffle indigène
de ces régions, le cheval sauvage
que l'Européen y a transporté, l'ours,
dont on compte quatre espèces, le renne,
qui ne se plaît guère que dans les régions
voisines de l'Amérique Russe, le tigre
rouge, qui erre au contraire dans les
régions chaudes, la grosse corne, dont
on tire un aliment savoureux, trois
espèces de chevreuil, le cabri, le car
cajou, le cerf de biche, le loup, qui leur
fait une guerre perpétuelle, et que les
habitants divisent en cinq espèces; puis
viendront le blaireau, le chat sauvage,
les quatre espèces de renards, dont le
trappeur recherche encore la peau, la
marte à la fourrure précieuse, le me
phitis americana, qui trouve une arme
puissante dans le liquide nauséabond
dont il asperge le chasseur, et enfin, sans
compter les lièvres, les lapins, les
chiens de prairie, dix espèces d'écureuils.
Qui ignore aujourd'hui que le castor et
la loutre de l'Orégon alimentent les
plus riches marchés en fourrure. Il en
est de même de quelques poissons dont
la pêche est périodique; et tout le monde
sait maintenant que le saumon vrai
ment exquis de la Colombia est réservé
non-seulement pour les meilleures tables
de l'Amérique, mais qu'il vient figurer

L'une des planches du beau et récent voyage au
tour du monde de M. Ch. Wilkes représente l'un
de ces troncs d'arbres gigantesques mesuré par
M. Drayton; il a trente-neuf pieds six pouces
de circonférence. Voy. aussi ce que dit à ce
sujet M. Duhaut-Cilly.

(1) M. Duflot de Mofras. Voy. t. II, p. 202.

encore dans les magasins de nos marchands les plus renommés (1).

Après cette nomenclature rapide des animaux qui peuvent offrir à l'industrie des produits utiles ou précieux, il est presque inutile de dire que l'ornithologie fournit une liste nombreuse d'oiseaux. Pour ne nommer que ceux qu'on pourra multiplier un jour dans les basses cours, ou qui en se renouvelant dans les forêts et sur les bords des lacs fourniront toujours un gibier abondant, nous citerons le faisán, le dindon, l'outarde, l'oie, le canard, le pluvier, la bécassine, la sarcelle et la poule des prairies.

NOTIONS HISTORIQUES SUR LA DÉCOUVERTE. — EXPÉDITION PAR TERRE DE M. DE LA VÉRENDRYE. — EXPÉDITIONS MARITIMES.

Ces vastes déserts dont nous essayons de tracer l'histoire n'ont de récits intéressants dans leurs annales que les faits qui se rattachent à leur découverte ou à leur annexion à des États plus peuplés. Destinés à former un jour des empires indépendants peut-être, ils n'ont recommandé aujourd'hui à ceux qui cherchent l'intérêt historique que par quelques dates, souvent contestées, par quelques noms trop peu connus. Ces dates rappellent des découvertes mémorables; ces noms disent de nobles efforts ou de grands dévouements, et l'on a droit de s'étonner que des faits si récents, que des époques si rapprochées de nous soient déjà parmi les peuples de l'Europe un objet de doute ou de contestation. Parmi les États de formation naissante, l'Orégon est dans ce cas.

Ceux qui ont lu attentivement les récits quelque peu diffus de Charlevoix se rappellent peut-être un nom qu'il cite pour ainsi dire à l'aventure, et comme signalant de nouvelles découvertes méditées plutôt qu'entreprises et devant faire connaître enfin les profondeurs du

(1) On compte dans les fleuves et dans les lacs de l'Orégon six espèces de saumons et trois espèces de truites. Les esturgeons, les carpes, les mulets, varient en ce genre la nourriture des colons. C'est sur les bords même de la Colombie que l'on sale le saumon et qu'on l'emballa en en formant des paquets de quatre-vingts à cent livres. Les Indiens savent donner à sa chair une sorte de transparence, et c'est préparé ainsi qu'il est estimé des gourmets.

continent américain. Ce nom c'est celui de Gauthier de Varennes, sieur de la Vérendrye, qu'il faudra placer désormais côté des grands noms de Cartier, Champlain et de Cavelier de la Salle.

Préoccupé de la pensée qui domine les meilleurs esprits du seizième et dix-septième siècles, décidé à chercher un passage vers les côtes du nord-ouest pour atteindre l'océan Pacifique et de parvenir à la Chine, Varennes de la Vérendrye se dirigea de Montréal, où il avait établi sa résidence, vers les contrées inexplorées qui devaient le conduire à la mer de l'Ouest. Quatre de ses fils, l'un de ses neveux nommé de la Jéraye accompagnaient l'intrépide Canadien dans ce voyage, dont il est inutile de peindre ici les souffrances et les innombrables difficultés (1). Le résultat incontestable de cette exploration fut la découverte des montagnes Rocheuses. L'année 1742. C'est au chevalier de Vérendrye, expédié par son père dans cette direction, que revient l'honneur de voir franchi le premier cette barrière connue. Ainsi, donc, comme on l'a observé naguère avec raison, « nos Français arrivèrent à l'Orégon par l'intérieur des terres plus de soixante ans avant les Anglo-Américains Lewis et Clarke, qui, au reste, paraissent y avoir encore été précédés par les Espagnols et par les Anglais. »

(1) L'expédition de Varennes de la Vérendrye n'a été signalée jusqu'à ce jour (lorsqu'on fait) que d'après des documents incomplets, entachés d'inexactitude. Ce voyage si mémorable, et qui restitue à la France une gloire ignorée, va être présenté enfin sous son jour réel par M. Pierre Margry, dans un ouvrage en voie d'impression et dans lequel l'auteur aborde une question des plus curieuses de l'époque; il a intitulé : *Introduction à l'histoire générale des colonisations européennes dans les deux mondes*. Ce travail présentera une biographie de Varennes de la Vérendrye; on verra combien fut mécompris de ses efforts l'Énergie Canadienne. Non-seulement son entreprise fut interrompue à chaque instant par l'envie ou par la mauvaise administration; mais ses enfants ne furent pas mieux traités que lui; bien pres de parvenir leur but, l'autorité leur interdisait toute recherche ultérieure, et chargeait un homme incapable de terminer leur entreprise. Non-seulement elle les ruinait, mais ils n'avaient d'autre ressource que d'aller mourir tous les trois durant la guerre où nous perdîmes le Canada. Le quatrième était mort massacré par les sauvages avec vingt et un des siens, et M. de la Jéraye avait succombé par suite de ses fatigues à l'issue de l'exploration.

C'est là
mentale e
tomatie e
t de ces
rsqu'il
roit du
ments t
Francis D
tablir d'
riorité s
entions d
lus com
nissent u
s'arrête
uelle on
ments f
rand fleu
gateur
En ce t
ouvel
aire expl
érique.
vait sur
uo, il fit
la goë
ement d
elicidad
Bodeg
laisseau.
fertile ex
de San-H
apitaine
ert, et n
e Socor
u'ils ren
ude; le
usqu'aux
l'examin
leur devin
olie (3).
massacré
e los M
on du l
rophe. U
ut lieu n
expédit
onne d'

(1) Ce fu
l'écrit
a relation
on franc
(2) Drak
Varden
il prit d
guerra de
116° 50'
(3) Par
Cadix.

n. Ce nom c'est ce
ennes, sieur de la V
ra placer désormais
noms de Cartier,
avelier de la Salle.
pensée qui domi
ts du seizième et
s, décidé à cherch
côtes du nord-oue
an Pacifique et de
e, Varennes de la V
Montréal, où il av
e, vers les contré
eurent le conduire
Quatre de ses fils
nommé de la Jén
ent l'intrépide Can
dont il est inutile
frances et les inno
(1). Le résultat inco
exploration fut la d
agnes Rocheuses
au chevalier de
par son père da
vient l'honneur d
nier cette barrière
t, comme on l'a fa
ecraison, « nos Fra
Drégon par l'intérie
soixante ans avant
Lewis et Clarke, qu
at y avoir encore
pagnols et par les A

Varennes de la Vérendr
à ce jour (lorsqu'on
documents incomplets
e. Ce voyage si mémor
rance une gloire ignor
sous son jour réel p
un ouvrage en voie d'im
l'auteur aborde une d
seuses de l'époque; il
à l'histoire générale d
es dans les deux monde
biographie de Varenn
verra combien fut m
la l'énergie Canadie
reprise fut interromp
envie ou par la mauva
es enfants ne furent p
bien près de parvenir
ur interdisait toute
chargéait un homme
ur entreprise. Non-se
mais ils n'avaient d'au
mourir tous les tra
us perdimmes le Cana
rt massacré par les sa
des siens, et M. de la
par suite de ses fa
oration.

C'est là en effet la question, fonda-
mentale en apparence, qui divise la di-
plomatie des deux mondes lorsqu'il s'a-
git de ces contrées; c'est le point en litige
sur lequel il faut aujourd'hui constater le
droit du premier occupant. Or les do-
cuments fournis par le rédacteur de sir
Francis Drake (1) étant trop confus pour
établir d'une manière irréfutable cette
priorité sur lesquelles se basent les pré-
tentions des Anglais (2), les écrivains les
plus compétents sur cette matière fran-
chissent un laps de temps considérable,
et s'arrêtent à l'année 1775, époque à la-
quelle on fixe la découverte du plus
grand fleuve de ces contrées par un na-
vigateur espagnol.

En ce temps, en effet, le vice-roi de la
Nouvelle-Espagne conçut le projet de
faire explorer la côte nord-ouest de l'A-
mérique. Pour parvenir à ce but, qui
avait surtout alors un intérêt scientifi-
que, il fit armer la corvette le *Santiago*
à la goélette la *Felicidad*. Le comman-
dement de la première de ces embarca-
tions fut remis à don Bruno Heceta; la
Felicidad reçut pour chef don Juan de
Bodega y Quadra, lieutenant de
vaisseau. Cette expédition devait être
fertile en résultats; elle mit à la voile
le San-Blas le 16 mars 1775. Les deux
capitaines marchèrent d'abord de con-
cert, et nommèrent successivement l'île
de Socorro et cette baie de Trinidad
qu'ils rencontrèrent par les 41° 7' de lati-
tude; leur navigation s'étendit ensuite
jusqu'aux 48° sans qu'il leur fût permis
d'examiner les côtes. L'abord de la terre
leur devint fatal: ayant débarqué dans un
golfe (3), ils perdirent sept hommes que
massacrèrent les Indiens: le nom de *Bay*
de *los Martyres* fut imposé à cette por-
tion du littoral en souvenir de la catas-
trophe. Une prise de possession solennelle
fut lieu néanmoins, et le commandant de
l'expédition adjoignit ces terres à la cou-
ronne d'Espagne en présence des natu-

(1) Ce fut, on le sait, un gentilhomme picard
qui écrivit en anglais pour la première fois
la relation des voyages de Drake. La traduc-
tion française parut en 1641.

(2) Drake arriva-t-il jusqu'au 48°; le savant
Warden le fait parvenir seulement au golfe
qui prit dans le dix-huitième siècle le nom de
Puerto de la Bodega, par les 38° 18' de lat. et
le 116° 50' de long.

(3) Par les 47° 24' de lat. et les 118° 10' ouest
de Cadix.

rels. On remit en mer, puis les deux bâti-
ments se séparèrent: l'un poursuivit dans
ces parages des découvertes qui devaient
rectifier les erreurs graves de Bellin; l'aut-
re, c'était la corvette, continua sa recon-
naissance de la côte. Or, ce fut durant
le cours de cette exploration, qu'ayant
reconnu à l'ouest de San-Blas une vaste
baie dans laquelle se jetait un fleuve, par
les 46° 9' de latitude, don Bruno Heceta
vit clairement le grand cours d'eau qu'on
a appelé la Colombia, et qu'il désigna
alors sous le nom de *Rio San-Roque*.
Peu de temps après avoir accompli
cette découverte capitale, don Bruno
Heceta rentra dans le port de Monte-
rey (1).

Nous avons insisté sur ce point long-
temps contesté, et admis aujourd'hui;
bien qu'il ait été sans résultat effectif pour
la couronne qui avait ordonné l'expédi-
tion dont Heceta faisait partie. Nous ne
parlerons pas ici des expéditions si con-
nues de Cook, et qui eurent lieu en 1778;
nous passerons également sur celles de
don Ignacio Arteaga, dont les beaux tra-
vaux géographiques furent exécutés en
1779 par l'intrépide Antonio Maurelle.
Après ces grandes expéditions viennent,
en 1785 et 1786, celle de James Hanna
et celle du capitaine Peters: ces deux
voyages nous conduisent jusqu'aux mé-
morables explorations de Laperouse. Lo-
wrie et Guise viennent dans la même an-
née, puis il faut nommer Berkeley, qui
croit atteindre en 1787 le détroit de
Juan de Fuca; Nathaniel Portlock et
Georges Dixon, envoyés par une compa-
gnie puissante, marquent une époque mé-
morable dans le commerce de ces con-
trées: grâce à eux, et vers le milieu de
l'année 1788, la partie septentrionale des
îles de la Reine-Charlotte est reconnue.
Colnett et Duncan visitent dans la même
année ces régions, et découvrent plu-
sieurs îles. Parti de Macao, Meares baptise
le cap Désappointement, et ne voit pas le
fleuve qu'il désigne aujourd'hui à ceux

(1) Le récit de cette importante expédition a
été publié par Maurelle, le pilote en second du
Santiago. Voyez aussi la traduction anglaise de
cette relation dans les *Miscellanies de Duines-
Barrington*; Lond., 1781. L'expédition est ra-
contée également dans l'introduction du livre
intitulé: *Viage hecho por las Goletas sutil y
Mexicana*. On peut consulter Warden, *Art de
vérifier les dates*, t. X; Paris, 1820, in-8°.

qui fréquentent ces parages (1). Ces noms plus ou moins illustres, plus ou moins aimés des géographes, nous conduisent jusqu'à l'époque où les États-Unis songent, eux aussi, à explorer les côtes nord-ouest d'un pays où ils sauront bientôt réunir tant d'éléments de prospérité. En 1788 deux bâtiments sont expédiés de Boston avec mission spéciale de visiter ces côtes, si riches en fourrures; un coup de vent les sépare, et c'est au capitaine Robert Gray, qui commande le *Colombia*, qu'échoit l'honneur de baptiser de nouveau le fleuve que vit jadis Heceta. Désigné dans la langue des indigènes (quelques historiens le prétendent du moins) sous la dénomination d'Orégon (2), ce beau fleuve perd alors un nom ignoré; mais il le légua à l'un des plus riches territoires du nouveau monde, et il rappelle dans ces régions désertes celui que devrait porter l'Amérique entière.

C'était précisément à la même époque que naviguait dans ces parages l'un des plus célèbres marins dont s'honore l'Angleterre, et qu'il y exécutait ses explorations hydrographiques, à jamais célèbres dans la science (3). Vancouver rencontra

(1) Ainsi que le fait très-bien observer M. Fédix, Meares, parvenu au 48° 10' de lat. nord, dit positivement : « Nous pûmes en conséquence assurer avec certitude la non-existence de la prétendue rivière de Saint-Roch que l'on voit sur les cartes des Espagnols. » *Voyage de Meares*, imprimé à Londres en 1790, p. 187.

(2) Voyez ce que dit à ce sujet M. de Moiras. (3) L'explorateur le plus savant et le plus actif de ces régions, George Vancouver, naquit vers 1760, et il eut le bonheur de se former à l'école de Cook, qu'il accompagna durant son deuxième et son troisième voyage. Ce fut seulement en 1790 que l'on songea à lui, pour le charger de la grande mission qui le place à côté des plus illustres navigateurs. Vancouver a reconnu dans le plus grand détail toute la côte comprise entre les 39° 5' de lat. et 33° 56' de long. et la pointe Menzies (52° 18' de lat., 232° 55' de long.). Cet habile marin, ayant exploré huit cents lieues de côtes en ligne droite, « crut avoir démontré clairement qu'il n'existait aucune communication navigable entre les océans Atlantique et Pacifique, et qu'il n'y en avait pas non plus depuis les 30° jusqu'aux 36° de lat. entre l'Océan Pacifique et les lacs ou mers intérieures. » Cette mission si laborieuse était terminée le 22 août 1794. Vancouver ne survécut pas longtemps aux travaux et aux fatigues de toute espèce qu'avait exigés cette immense reconnaissance; il mourut au mois de mai 1798. Un hydrographe anglais déjà célèbre, sir Edward Belcher, ne se montre pas toujours complètement d'accord

Robert Gray, prit de lui des renseignements, visita le cap qui marque l'embouchure du fleuve, et ne put voir la *Colombia*; il l'avoue positivement lui-même bien qu'il ait signalé les terres qui avoisinent son embouchure.

Broughton, qui faisait partie de l'expédition de Vancouver, et qui commandait le *Chatam*, fut bien certainement l'un de ceux qui visitèrent d'abord les rives de la *Colombia*; mais envoyé par Vancouver pour reconnaître définitivement l'embouchure de ce fleuve, il ne pénétra dans ses eaux qu'à une époque où le capitaine Gray l'avait déjà exploré pour la deuxième fois. On le voit donc, c'est une réalité à Heceta, puis au capitaine américain, que l'on doit d'une manière positive la connaissance première de ce fleuve si précieux pour les communications intérieures. L'embouchure se trouvait déjà marquée sur les cartes; mais les sources visitées jadis par les Canadiens étaient restées ignorées, du moins au point de vue géographique, lorsque le gouvernement américain, pressentant quelque découverte à faire dans les régions du centre, chargea, en 1803, Lewis et Clark d'aller explorer le désert. Plus heureux que les Canadiens français dont nous avons rappelé les travaux, Lewis et son courageux compagnon ont légué leur nom à l'histoire.

La navigation des grands fleuves est quelquefois aussi glorieuse que celle qui s'accomplit sur l'Océan, les périls que surmonta jadis Orellana sont aussi connus que ceux qui illustrèrent Yanez Pinzon; et lorsque le 14 mai 1804 Lewis et Clarke s'embarquèrent sur la rivière Wood, qui se jette dans le Mississippi, on peut dire qu'ils commencèrent le voyage de navigation intérieure le plus étonnant qui eût été accompli depuis la première exploration de l'Amazone. Jonathan Carver, qui était parvenu bien des années auparavant aux sources du Mississippi, avait projeté autrefois cette belle entreprise; Lewis et Clarke eurent la gloire de l'accomplir. Le 27 juin 1804 les trouva dans les montagnes Rocheuses, et après d'indicibles souffrances ils parviennent au

avec Vancouver dans ses observations (*Voyage round the world*, notamment p. 284). Ceci, bien entendu, ne prouve que la nécessité de renouveler de pareilles expéditions.

euve qui c
ur voyage
Colombia
7 novemb
es de l'oc
embouchu
élever bien
Lewis et
pays qu'
onder un
e. Ils con
quel ils in
oisine, et
onsidérée
remier éta
ance fond
les civilis
oyageurs
nis. Ce fut
es associ
uest, ex
euve qui
seuse de l'
ouvelle-C
e Fraser
euve de c

TABLISSE
BITOIR
VANCOU
TORIA.
SIONS.
CONSID

L'écriva
e rappél
nt agité
déjà comm
nies acti
ion des fo
premiers
ur le vas
ous ne r
e détails
ions de c
orts de
mais isol
or. Si ce
elligent c
ement d
en rempl
ives de l
nère du
rrêter, e
latemen
bien moi
une adm

lui des renseignements qui marque l'endroit où ne put voir la Colombie lui-même les terres qui avoisinent.

Il faisait partie de l'expédition, et qui commandait bien certainement l'expédition d'abord les rivières, envoyé par Vancouver, définitivement l'expédition, il ne pénétra dans l'époque où le capitaine Lewis exploré pour la première fois, c'est en 1806, au capitaine américain, une manière positive de ce fleuve, communications importantes se trouvaient déjà; mais les sources Canadiennes étaient moins au point de vue que le gouvernement, tantant quelque des régions du centre, Lewis et Clark, sert. Plus heureux Français dont nous savons, Lewis et son ont légué leur

grands fleuves est une tâche plus difficile que celle qui a été faite par eux, les périls que l'on a rencontrés ne sont aussi connus, illustrèrent Vancouver le 14 mai 1806, Lewis et Clark, sur la rivière du Mississippi, ont découvert le voyage le plus étonnant de l'époque, la première fois. Jonathan Carver, bien des années auparavant, avait découvert le Mississippi, avait une belle entreprise, et la gloire de l'expédition, les trouve dans les archives, et après d'innombrables tentatives, ils parviennent au

ses observations (Voyage, notamment p. 284), prouve que la nécessité des expéditions.

neuve qui doit les conduire au terme de leur voyage. La Kooskooskee, le Lewis, la Colombie les ont reçus tour à tour; le 7 novembre ils peuvent saluer les rives de l'océan Pacifique. Ils ont atteint l'embouchure de ce beau fleuve, qui verra s'élever bientôt la colonie d'Astoria.

Lewis et Clarke ne quittèrent pas le pays qu'ils venaient d'explorer sans y fonder un établissement de quelque durée. Ils construisirent le fort Clatsop, auquel ils imposèrent le nom d'une tribu voisine, et cette construction peut être considérée à bon droit comme étant le premier établissement de quelque importance fondé dans ces parages par les peuples civilisés; le 26 mars 1806 les deux voyageurs reprenaient la route des États-Unis. Ce fut dans cette même année qu'un des associés de la compagnie du Nord-ouest, explorant vers le 54^{me} parallèle une neuve qui baigne la partie la plus montagneuse de l'Oregon, ou, si on le préfère, la Nouvelle-Calédonie lui imposa son nom. Le Fraser est, comme on l'a vu, le second fleuve de ces contrées.

TABLISSEMENTS FONDÉS SUR LE TERRITOIRE DE L'ORÉDON. — LE FORT VANCOUVER. — ÉTAT ACTUEL D'ASTORIA. — TENTATIVES DE MISIONS. — PROJET DE FONDATION CONSIDÉRABLE.

L'écrivain chargé dans cette collection de rappeler les derniers événements qui ont agité l'Amérique a fort bien établi déjà comment la formation de compagnies actives, ayant pour but l'exploitation des fourrures, avait été l'origine des premiers centres de population fondés sur le vaste territoire qui nous occupe. Nous ne rentrerons pas ici dans la série de détails qui se rattachent aux opérations de ces compagnies ou même aux efforts de certains spéculateurs hardis, mais isolés, tels que le célèbre John Asnor. Si ce fut réellement à cet homme intelligent que l'on dut le premier établissement digne de quelque intérêt fondé en remplacement du fort Clatsop sur les rives de la Colombie, l'existence si éphémère du fort d'Astoria ne saurait nous arrêter, et nous préférons passer immédiatement à la description de localités bien moins connues, mais qui, grâce à une administration dont on ne saurait

mettre en doute l'activité et à un zèle non moins fécond en résultats, marchent dans une voie réelle de prospérité.

Siège principal de l'administration de l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson, le fort Vancouver peut être considéré comme le chef-lieu de toute la partie peuplée de l'Oregon. Fondé en 1824, il s'élève sur la rive droite de la Colombie, à soixante-dix milles environ de l'océan Pacifique (1); sa population est encore peu considérable, et l'on ne peut guère l'élever au delà de 800 habitants, dont un petit nombre seulement appartient à la race européenne, le reste se composant d'Indiens ou de métis. Cette petite ville, construite en bois, ne laisse pas que de présenter un aspect assez animé, si l'on se rappelle qu'un bateau à vapeur et cinq navires à voile d'un port de cent à trois cents tonneaux jettent la vie dans ce coin du globe absolument désert il y a seulement quelques années. Le territoire dont le fort Vancouver est entouré fournit en abondance aux besoins restreints de cette population naissante : le froment, la pomme de terre, certaines espèces de pois, varient la nourriture animale, que l'on s'y procure aisément. Nous ne voudrions pas cependant donner une idée exagérée et du confort de cet établissement et de son importance réelle; le savant Belcher le peint sous un jour peu attrayant, et M. de Moiras dit positivement : « Le fort Vancouver, qui à l'extérieur ressemble à une grande ferme entourée de bâtiments d'exploitation agricole, n'est en réalité au dedans qu'une boutique et un comptoir de la cité de Londres. Une quinzaine de commis sont employés aux échanges avec les Indiens, à la vente et aux écritures. » Nous ne dirons rien ici du fort d'Astoria (2), qui ne se compose plus que

(1) M. Ch. Wilkes fixe ainsi sa position géographique : lat. 45°, 36' 53" nord; long. 122° 39' 34.6". Voy. *Narrative of the United States exploring expedition*. Dans le chiffre de population indiqué plus haut ce voyageur ne fait entrer que cent ou cent cinquante Américains.

(2) Le fondateur de ce comptoir est mort tout récemment; il avait acquis une opulence peu commune, grâce à l'habileté de ses spéculations. L'un des observateurs qui ont le mieux dépeint cette contrée, M. de Moiras, nous a tracé un tableau fidèle de cet établissement, qu'on peut s'étonner à bon droit de voir qualifié de ville, *Town of Astoria*. Ce lieu, rendu célèbre par M. Washington Irving,

de quatre cabanes, et dont on peut voir une vue charmante dans l'excellent livre du capitaine Belcher; nous rappellerons que la nouvelle compagnie, comprenant toute l'importance de certaines positions, s'est hâtée d'agglomérer la population dont elle pouvait disposer sur ces points habilement choisis, et destinés sans doute à devenir le siège de villes industrielles. Elle comptait il y a deux ans quinze ou vingt établissements de ce genre, sans mentionner les stations secondaires. Ces centres divers de population s'accroissaient il y a trois ou quatre ans grâce aux efforts de M. Mac Laughlin, gouverneur de la Compagnie et résidant au fort Vancouver. Un homme bien connu par ses travaux, M. Wieth, a proposé naguère la fondation d'une grande cité à *Warrior's Point*, sur les bords de la Wallamette; et cette ville serait destinée à devenir la capitale de l'Orégon. Quoi qu'il en soit, tous ces établissements, encore peu développés, ne peuvent manquer de prendre bientôt un grand accroissement (1). Des documents pu-

qui a écrit d'une manière si pittoresque l'histoire de sa fondation, est habité par un seul homme, M. James Burney, Ecossais et agent de la Compagnie d'Hudson, qui y réside avec ses jeunes enfants et sa femme, qui est Canadienne. Derrière la maison on montre la place sur laquelle était bâti l'ancien fort d'Astoria, dont il ne subsiste plus aucun vestige. La maison actuelle est bâtie sur un petit plateau de prairie, derrière laquelle apparaît une forêt de plus. Nous avons mesuré un de ces arbres couchés par terre dont la longueur était de quatre-vingt mètres, sur cinq, trois et un de diamètre à diverses hauteurs.... Près de la maison de M. Burney on remarque quelques misérables loges d'indiens, qui apportent du saumon, des canards et de la venaison, seule viande dont on fasse usage. M. Burney n'ayant qu'une vache pour tout bétail. Dans le hangar sont emmagasinés des cordages, des ancres et des agrès, et l'on voit amarrées au rivage deux bonnes chaloupes. »

(1) Ces établissements commerciaux ne sont pas les centres uniques de population dans ces parages. Non-seulement les forts de Cowlitz et de Wallamette réunissent, depuis 1838, un certain nombre de catéchumènes; mais leurs villages, situés à vingt-deux lieues environ du fort Vancouver et à cinquante-cinq de l'Océan Pacifique, sont destinés à prendre un réel accroissement; sept sœurs de Notre-Dame, parties d'Anvers il y a quatre ou cinq ans, résident sur les bords de la Wallamette, qui se jette dans la Colombia. A plus de trois cents lieues de là, sur les rives de la Racine-amère, non loin des montagnes Rocheuses, l'Orégon possède encore un établissement religieux, ayant une certaine analogie avec les anciennes réductions du Para-

guay. Nous voulons parler de Sainte-Marie des montagnes Rocheuses. C'est une sorte de village palissadé, dans lequel se trouve une église de bois, surmontée de son clocher. Les Indiens campent à l'entour sous leurs tentes coniques faites en peau de buffle. Il y a quelques années on faisait monter huit le nombre total des établissements méthodistes; mais il s'en préparait un grand nombre d'autres. Nous rappellerons ici que M. C. Wilkes porte à 20,000 individus le chiffre approximatif de la population de l'Orégon; il comprend toutes les races. (1) Voyez la brochure intitulée : *Documents américains, troisième série, Annexion du Texas à l'Orégon*, pub. par M. Jollivet, p. 74. Il est bon d'observer toutefois, avec M. de Mofras, que dans l'état actuel des choses le parcours total de Montréal jusqu'à la mer Pacifique l'embouchure de Rio-Colombia est exactement de dix-huit cents lieues et la durée du voyage de quatre mois et demi.

En attendant l'issue des discussions diplomatiques qui peut servir ou retarder l'accomplissement de ce projet l'État de l'Union veille avec une admirable sollicitude à tout ce qui peut assurer ses prétentions sur le territoire contesté. Cette vaste étendue de terre

guay. Nous voulons parler de Sainte-Marie des montagnes Rocheuses. C'est une sorte de village palissadé, dans lequel se trouve une église de bois, surmontée de son clocher. Les Indiens campent à l'entour sous leurs tentes coniques faites en peau de buffle.

Il y a quelques années on faisait monter huit le nombre total des établissements méthodistes; mais il s'en préparait un grand nombre d'autres. Nous rappellerons ici que M. C. Wilkes porte à 20,000 individus le chiffre approximatif de la population de l'Orégon; il comprend toutes les races.

(1) Voyez la brochure intitulée : *Documents américains, troisième série, Annexion du Texas à l'Orégon*, pub. par M. Jollivet, p. 74. Il est bon d'observer toutefois, avec M. de Mofras, que dans l'état actuel des choses le parcours total de Montréal jusqu'à la mer Pacifique l'embouchure de Rio-Colombia est exactement de dix-huit cents lieues et la durée du voyage de quatre mois et demi.

tibles, ba
it au gr
ontagnes
s encore é
recevoir
e, et pren
aska (1).
que où un
placée au
euses, à l
i viennent
Mexique
rmettra a
ses vaste

ATIONS

Un zélé r
cement
litudes, le
il servira
ce mixte
s Indiens
mais é
union re
r sein. I
oureux c
ges, avid
ilisés, i
r dans c
s les Dje
asse ab
eux, ch
répare pou
nde nat
e la succ
énomène
bité jusqu
s dispers
dont la p
pas au de
nnerons
ture des
ées récer
nus sou
t la par
l'Orégon
voisinag
ment pi
population
es répar
rile à l'
m indie
sère, car

) Du non
On rep
t de M. V

Unis, il y a moi-
caient que des f-
sant les montagn-
nt avec tous leu-
stensiles domest-
allée de la Wall-
ocuments nous in-
prochaine où un-
era sur le territoi-
alera les avantag-
e territoire. Il y
et tout autres
projets de colon-
été présenté off-
att, député de Nev-
des représentant
8 janvier 1845.
moins que de
chemin de fer, qu-
lac Michigan, tr-
gras Rocheuses
ie navigable de
négociant de Nev-
itney, est l'auteur
communication
ment les relation-
obe, puisque, ain-
it observer, « il o-
cidental entre l'Et-
ettrait New-York
nce de la Chine (l-
eue des discussion-
peut servir ou re-
ment de ce proje-
ille avec une adm-
out ce qui peut a-
as sur le territoi-
e étendue de terre-

Un zélé missionnaire qui a parcouru
l'intérieur de ces immenses
litudes, le P. de Smet, semble croire
il servira quelque jour de refuge à une
ce mixte composée des descendants
s Indiens et de ces hommes dange-
r, mais énergiques, que les Etats de
union repoussent annuellement de
ur sein. Peuple pasteur et guerrier,
oureux du pillage comme les sau-
ges, avide de gain comme les hommes
ilisés, il doit renouveler quelque
ar dans ces régions ce que vit l'Asie
us les Djenghis et les Timour-Lench.
asse abondante, troupeaux nom-
eux, chevaux sans nombre, tout
pare pour l'avenir les exploits d'une
ande nation nomade. En attendant
la succession des siècles amène ce
énomène politique. L'Orégon n'est
ité jusqu'à présent que par des tri-
s dispersées sur de vastes espaces,
dont la plus considérable peut-être ne
pas au delà de 10,000 habitants. Nous
nnerons d'abord la rapide nomen-
ture des peuplades qui ont été vi-
ées récemment. Les *Soshontes*, plus
nus sous le nom des *Serpents*, habi-
t la partie méridionale du territoire
l'Orégon, et se répandent jusque dans
voisinage de la haute Californie; ils
ment plusieurs peuplades, dont la
pulation totale peut s'élever à dix mille
es répandues sur la région la plus
rile à l'ouest des montagnes; leur
n indien atteste suffisamment leur
sère, car il signifie les *déterreurs de*

racines. Tout le monde a présent au
so venir la peinture qu'a su en tracer
Washington-Irwing (1), lorsqu'il les
montre fuyant les autres Indiens au sein
de leurs roches désolées. Leur aspect
misérable, la coupe bizarre de leurs
vêtements, ne démentent en rien au-
jourd'hui les peintures qu'on nous en
a données; mais la multiplication rapide
des chevaux a singulièrement amélioré
leur situation, et peut la changer com-
plètement. Leur religion semble être
une sorte de sabéisme, et, selon le P.
Smet, ils croient que le grand esprit
réside particulièrement dans le soleil,
le feu et la terre.

« Les *Sampeetches*, continue le même
voyageur, les *Payouts* (2) et les *Am-
payouts* sont les plus proches voisins
des Serpents; il n'y a peut-être pas
dans tout l'univers un peuple plus mi-
sérable et plus pauvre. Les Français les
appellent communément les *Dignes
de pillé*, et ce nom leur convient à
merveille. Le pays qu'ils habitent est
une véritable bruyère; ils logent dans
les crevasses de rochers ou dans des
trous creusés en terre. » Le digne mis-
sionnaire nous avoue qu'ils sont sans vé-
tements, et que leurs plaines incultes ne
présentent guère pour nourriture que
des sauterelles et des fourmis; cette
dernière espèce d'insectes (lorsqu'on
les avait torréfiés) fournissait jadis un
aliment fort recherché aux Tupis, qui
habitaient les plus belles forêts de l'u-
nivers. Les misérables aborigènes de
l'Orégon auraient donc un point de
contact de plus avec certains habitants
du Brésil, s'il est vrai, comme on l'aff-
irma au P. Smet, qu'on les a vus se
repâtré des cadavres de leurs proches,
et même dévorer leurs propres enfants.
Pour croire à l'exactitude parfaite d'un
tel rapport, pour l'admettre avec cer-
taines restrictions même, il faudrait exa-
miner dans leurs moindres détails les
croyances superstitieuses de ces peu-
ples. S'il est reconnu aujourd'hui que
les Tapuyas conservaient jadis l'horrible
coutume qu'on signala au courageux
missionnaire, on a la certitude qu'ils n'y

(1) Voyez Astoria.

(2) Probablement les *Pah-Utah* dont parle
M. Aug. Mitchell, et qu'a visités avec tant de
détails le colonel Fremont.

der de Sainte-Marie de
est une sorte de villag-
e trouve une église e-
a clocher. Les Indien-
s leurs tentes conque-
es on faisait monter
établissements méth-
rait un grand nomb-
erons ici que M. C-
dividus le chiffre a-
ation de l'Orégon; il
en.
intitulée : *Documen-*
te, Annexion du Texa-
Jollivet, p. 74. Il e-
s, avec M. de Mofra-
des choses le parcour-
l'à la mer Pacifique.
olombia est exacteme-
et la durée du voya-

ment dits. Ils chassent sur les rives de la rivière, et les montagnes qu'ils ont gagnées jusqu'à l'embouchure du Missouri. Au sud, les Pieds-Noirs, cependant fatigués par un magnificence, généreux dans les plus spirituels et les plus intelligents de ces parages. Ennemis redoutables des blancs, ils les dépouillent systématiquement et les font prisonniers, ne leur ôtant pas la vie comme le font les Pieds-Noirs.

Lorsque nous aurons nommé les *Koozys*, qui se distinguent par leurs habitudes affables, lorsque nous aurons nommé les *Porteurs*, qui ne présentent moins de 4,000 âmes, puis les *Sauvages des lacs*, restés au nombre de 1,000 encore aujourd'hui, il ne nous restera plus qu'à signaler les *Chaudières*, les *Sinipavellist*, les *Schoopshaps* et les *Snagans* ou *Okanakanes*. Ces tribus comptent de 500 à 1,100 âmes, et comment à peu près la nomenclature que nous avons essayé de tracer.

ÂGES ÉTRANGES D'UNE NATION DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE.

Lorsque l'ethnographie plus avancée a enregistré dans ses annales toutes coutumes bizarres, toutes les croyances étranges, et à peine connues aujourd'hui, des nations qui errent le long de la côte nord-ouest, ou qui parcourent les montagnes bornées par les montagnes Rocheuses, il sera impossible, à la lecture de ces détails, de réprimer un sentiment de pitié, d'horreur et quelquefois d'étonnement profond, parce qu'ils s'allient avec une certaine délicatesse et quelquefois une haute dignité. Comment ne pas être surpris par exemple en retrouvant un peuple de la Nouvelle-Calédonie si épouvantable, qui rappelle les habitants de l'Inde, et qui fut sans doute placé dans ces régions sauvages pour leur offrir une sécurité plus absolue au guerrier, dont l'arrogance farouche continuait à naître la femme aux plus pénibles travaux. Ici seulement le supplice infligé à la compagne du sauvage est plus effroyable que le trépas. Parmi les *Talkotins* de la Nouvelle-Écosse,

lorsqu'un chasseur a succombé, l'usage exige que le cadavre soit conservé durant neuf jours, et que pendant tout ce temps la veuve fasse une garde vigilante près du mort : ce début d'un premier deuil n'est que le préliminaire d'une horrible cérémonie. Bientôt un bûcher s'élève pour consumer les restes du guerrier, et la veuve est étendue à côté du cadavre. Le supplice de cette infortunée dure autant que le deuil qui préside aux cérémonies funèbres l'exige; mais toujours avant qu'on lui donne l'ordre de descendre de larges brûlures couvrent son corps. Ici nous laisserons parler le missionnaire, qui rappelle seulement, il faut bien le dire, un récit transmis par des trappeurs ou par des sauvages. On croit peut-être que la misérable créature est devenue libre, non : « on la force à recueillir avec ses mains du milieu des flammes la graisse qui découle du cadavre et à s'en frotter le visage ainsi que tout le reste du corps. Lorsque les nerfs des jambes et des bras commencent à se contracter, la malheureuse doit retourner sur le bûcher et redresser ces membres. Si la femme a été infidèle à son mari ou négligente à pourvoir à ses besoins, les parents du défunt la jettent sur le bûcher en flammes; les siens l'en retirent; les autres l'y jettent de nouveau : elle est ainsi ballottée jusqu'à ce qu'elle tombe dans un état d'insensibilité complète.

« Lorsque le corps est brûlé, la veuve doit ramasser les plus grands os, les envelopper dans une écorce de bouleau et les porter au cou pendant plusieurs années. Dans cet état on la considère comme esclave : les travaux les plus pénibles deviennent son partage; elle est la servante de toutes les femmes, même des enfants, et la moindre désobéissance de sa part lui attire un châtiment sévère; les cendres de son mari étant mises en terre, elle est chargée de surveiller l'endroit et d'en ôter les herbes. » Souvent les malheureuses veuves se suicident pour éviter tant de cruautés. Ce supplice peut durer trois ou quatre ans, car ce n'est qu'au bout de ce temps qu'il est permis à la femme du *Talkotin* de déposer dans un cercueil l'horrible trophée qu'elle traîne en tous lieux. Un grand festin est célébré, et la réhabilitation au

sein de la tribu est presque aussi bizarre que le supplice qui l'a précédé a été horrible. L'un des convives verse sur la tête de la veuve un vase plein d'huile, puis un autre la couvre de duvet. Cette étrange cérémonie lui donne seule le droit de se remarier.

Nous l'avouerons franchement, il faut être familiarisé avec tout ce qu'il y a de bizarre ou d'exagéré dans la vie des Indiens; il faut avoir admiré leur résignation dans la souffrance et leur sang-froid dans les supplices pour accepter dans sa nuïveté effroyable un récit de funérailles parmi les sauvages de la Nouvelle-Calédonie.

CHASSES DES INDIENS DE L'ORÉGON; PARTICULARITÉS TOUCHANT LE CASTOR.

En moins d'un demi-siècle, et rien que par l'introduction du cheval dans ces parages, les mœurs des Indiens se sont profondément modifiées. C'est au moyen du cheval que les Têtes-Plates, les Pandéras, les Kalispels, les Pieds-Noirs, ne craignent pas d'attaquer ces grands troupeaux de buffles qui errent dans les vallées, et dont le nombre est si prodigieux que pour me servir d'une expression adoptée par le P. de Smet, « il semble qu'on voye réunis tous les animaux des foires de l'Europe. » C'est en pareille circonstance qu'a lieu la grande chasse, dit-il. Au signal donné, les chasseurs, tous montés sur des coursiers rapides, se précipitent sur le troupeau qui se disperse à l'instant. Chacun choisit des yeux sa victime; c'est à qui l'abattrà le premier; car, aux yeux du chasseur, avoir abattu le premier buffle, ou plutôt la première vache, plus estimée que le bœuf, c'est un coup de maître; mais pour l'abattre plus sûrement, il doit caracoler autour de l'animal jusqu'à ce qu'il soit à portée de le blesser à mort; malheur à lui si la blessure qu'il lui fait n'est pas mortelle! la crainte alors se changeant en fureur, le buffle se retourne brusquement et poursuit à outrance le chasseur... Les sauvages croient que chez les buffles, comme chez les abeilles, chaque troupeau a sa reine, et que lorsque la reine tombe tout le troupeau l'environne pour la secourir. » Le P. Point, l'un des zélés missionnaires actuels de l'Oregon, parle

d'une chasse à laquelle il assista et dans laquelle cent cinquante-trois buffles furent abattus avant le coucher du soleil. — Le terrible ours gris, qui s'élève quelquefois à une taille vraiment colossale, et qui, avec un seul coup de griffe peut abattre un gile cheval de l'Indien, est aussi l'objet d'une chasse presque toujours dangereuse. Lewis et Clarke parlent d'un Indien malade de cette espèce qui luttait en vain percé de part en part de sept balles de plomb. Les trois autres espèces d'ours qui existent dans ces solitudes sont aussi fort remarquables.

Chassés sur tous les grands fleuves du Canada et des États de l'Union, les castors se sont réfugiés dans les montagnes de l'Oregon. Le P. de la mission de Sainte-Marie, qui les a observés, nous a donné des détails curieux sur leurs mœurs, pour lesquels nous n'en reproduisons pas ici quelques traits : « Nous avons vu les ouvrages des castors, dit le P. de Smet; le plus où nous sommes est leur pays par excellence. Tout le monde sait l'usage qu'ils font de leurs dents et de leur queue; mais ce qu'on ignore peut-être, c'est ce qui nous a été assuré par des voyageurs, c'est que pour faire tomber le buffle du côté où ils veulent construire leur digue, ils choisissent parmi les arbres du rivage celui qui pousse le plus sur l'eau, et s'il ne s'en trouve pas, ils en plantent un qui ait une inclinaison suffisante pour attendre qu'un bon vent vienne leur secourir... Tous les trappeurs assurent que les castors qui refusent de travailler sont chassés de la rivière par l'unanimité des voix et à coups de fusil; que ces proscrits sont obligés de passer un hiver misérable à moitié famés dans quelque trou abandonné; que si, au contraire, ils ne se font pas remarquer, on les prend facilement; que les trappeurs les appellent *castors peureux*, et disent que leur peur ne leur fait pas la moitié de la peau de ceux de l'industrie persévérante et la prévoyance; que ces derniers ont mis à l'abri des rigueurs de l'hiver... la peau, si recherchée, se paye sur les côtes de neuf à dix piastres, mais en marchandise, ce qui ne revient pas à une pinte d'argent; car une seule pinte de graisse, par exemple, qui ne coûte pas

laquelle il assista et du
inquante-trois buffets
le coucher du soleil.
gris, qui s'élève quel-
quement colossale, et
de griffe peut abattre
l'Indien, est aussi l'
presque toujours da-
et Clarke parlent d'un
espèce qui luttait en-
en part de sept balles
tirée dans la tête l'an-
os espèces d'ours qui er-
udes sont aussi fort re-

r tous les grands fle-
de l'Union, l'Oré-
sur le territoire de l'Oré-
se sont réfugiés. Le
de Sainte-Marie, qui
a donné des détails
surs mœurs, pour que
visions pas ici quel-
us avons vu les ouvri-
le P. de Smet; les
mes est leur pays pa-
nt le monde sait l'en-
e leurs dents et de
ce qu'on ignore peut-
a été assuré par des
e pour faire tomber
où ils veulent const-
ils choisissent parmi
vage celui qui péné-
e, et s'il ne s'en trouve
inclinaison suffisante
un bon vent vient
Tous les trappeurs
es castors qui refusent
chassés de la répu-
nité des voix et à coup
s proscrits sont obligés
er misérable à moitié
que trou abandonné
les prend facilement
appellent *castors* par
t que leur peau ne
de la peau de ceux
évérante et la prévoi-
bondantes provision
rigueurs de l'hiver...
chée, se paye sur les
astres, mais en mar-
revient pas à une pi-
une seule pinte de
e, qui ne coûte pas

aux vendeurs, se vend ici jusqu'à
t francs. Est-il étonnant que ces
fassent si facilement des fortunes
sales; tandis que les employés aux-
s on donne jusqu'à neuf cents pi-
par an n'ont pas même une che-
à la fin de l'année? Dans cette ca-
rie de vendeurs n'est pas comprise
norable Compagnie de la baie d'Hud-
dans l'Orégon; la vente de toute
sur y est strictement défendue.

La loutre brune ou noire abonde
les rivières de nos montagnes; mais,
me les castors, elle est poursuivie
avidité par le chasseur.

ous terminerons ces détails, qu'il
eût été facile de multiplier, en disant
ques mots de l'élan. La chasse gé-
le de ce gracieux animal est parmi
ndiens un jour de réjouissance. C'est
une sorte de parc habilement con-
et où l'on contraint les élans à se
gier, qu'ils trouvent ordinairement la
; on en tue souvent au delà de deux
dans une seule chasse.

DISCUSSION DIPLOMATIQUE TOUCHANT POSSESSION DE CE TERRITOIRE.

ul n'ignore maintenant que ces trois
a lieues de côte dont nous avons es-
de donner une idée exacte sont au-
d'hui encore l'objet d'une contesta-
animée entre trois gouvernements
sants. Les prétentions de chacun
x ont été exposées dans ces derniers
os avec une lucidité parfaite dans l'ou-
e publié par M. Greenhow sur l'Oré-
et plusieurs écrivains distingués ont
ché à tirer une solution bien diverse
documents qui leur étaient offerts.
posé succinct des faits qui servent de
a la discussion nous entraînerait
au delà des limites assignées à cette
e; nous nous contenterons de mettre
aillie quelques points capitaux.

vant tout, et pour simplifier la ques-
on s'en référant à l'opinion de l'un
hommes les plus éminents de l'A-
rique, il est peut-être convenable de
eler ici en quels termes précis
Ballatin met à néant les discussions
omatiques qui se basent sur la prio-
d'occupation et qui ont enfanté des
mes : « Y a-t-il une puissance, dit ce
nt diplomate, qui ne sait pas même
er son pays; y a-t-il une puis-ance au-
de qui soit fondée à réclamer la to-

talité de l'Orégon? Est-ce l'Union Amé-
ricaine, est-ce l'Angleterre? Ce n'est per-
sonne : l'obscurité la plus complète règne
sur ce sujet; il n'y a pas de titre certain,
ni même valable. »

Cependant des traités ont été faits, et
les prétentions de deux puissances se sont
si bien accrues, qu'elles ont été sur le
point d'enfanter une guerre désastreuse
et que la question n'est pas encore vidée.
Nous le répétons, nous devons franchir
rapidement cette série de conventions
diplomatiques pour arriver à l'année 1818,
qui constitue une époque décisive dans
l'histoire du territoire contesté. Astoria,
pris par les Anglais, vient d'être rendu
sous réserve aux États de l'Union. Les
plénipotentiaires des États-Unis et les
commissaires anglais sont en présence.
Les premiers réclament « pour limites
le 49^e parallèle jusqu'à la mer, sans pré-
judicier en rien aux droits ni aux récla-
mations des autres puissances. » Les
seconds n'admettent ces prétentions que
jusqu'aux montagnes Rocheuses; puis
à partir de cette limite ils demandent
« une ligne droite jusqu'au point le
plus rapproché de la Colombie : » la na-
vigation de ce fleuve important doit
être commune aux deux peuples jusqu'à
la mer; les Anglais vont plus loin dans
leurs prétentions, ils réclament égale-
ment la libre navigation du Mississippi (1).
Ainsi que les bons esprits l'ont supposé
à l'avance, on ne peut s'entendre; mais
une convention temporaire est conclue :
elle permet pendant l'espace de dix ans
la libre entrée du territoire contesté aux
citoyens des deux nations, sans que ce
compromis puisse nuire aux réclamations
des autres puissances. Mais bientôt vient
le traité des États-Unis avec l'Espagne,
conclu en 1819, et les prétentions de la
république s'accroissent de toutes celles
qu'elle a repoussées chez les autres. En
conséquence, et à la suite d'une discussion
dans laquelle l'Angleterre et la Russie
prétendent vider la question, le président
Monroë déclare à la face du monde que
l'Amérique ne reconnaît plus à aucune
nation européenne le droit d'établir ses
colonies sur le territoire américain.
L'Angleterre, on doit le supposer aisé-
ment, ne put admettre ce principe d'ex-
clusion absolue; elle réclama vivement,

(1) Voyez, pour toute cette discussion impor-
tante, Greenhow, *History of Oregon*, etc., p. 314.

et la Russie, comme cela devait être, protesta, en ce qui la concernait. Il était évident, et deux publicistes l'ont fait remarquer, qu'on était entré dans une voie maladroite ou tout au moins impolitique, en proclamant ainsi d'une manière solennelle des droits si longtemps contestés. Il était évident aussi, dans l'état de la question, que le général Jésum, consulté sur ce point difficile, avait trouvé l'unique moyen de donner quelque autorité aux paroles prématurées du président; il voulait que deux cents hommes, traversant immédiatement le continent, allassent s'établir à l'embouchure de la Colombia, tandis que des navires américains transporteraient par mer les approvisionnements nécessaires à la nouvelle colonie. Cet avis énergique n'eut pas de suite; on reprit les négociations. L'année 1824 trouva la discussion posée sur une base aussi incertaine qu'elle l'était plusieurs années auparavant; le ministre chargé de maintenir les droits des États-Unis, sentant qu'il ne pouvait appuyer de raisons incontestables les paroles prononcées naguère par le président, prit le parti de reculer un arrangement définitif. Il renouvela la proposition déjà faite à l'Angleterre. Les deux nations devaient jouir en commun du territoire contesté pendant dix ans en partant du 51° parallèle. La diplomatie anglaise réclamait au contraire une solution sur laquelle il n'y eût pas à revenir, et proposait pour limite la ligne de la Colombia. On ne put s'entendre sur ce point, et la discussion elle-même fut ajournée. Les contestations diplomatiques des États-Unis et de la Russie trouveront au contraire une solution. Le 5 avril 1824 un traité fut signé à Saint-Petersbourg; il contenait cinq articles: le troisième, le seul dont nous ferons ici mention, spécifiait qu'aucun établissement ne pourrait être fondé par les États-Unis ou par les citoyens de la république sur la côte ou sur les îles au nord du 54° deg. 40', tandis que les Russes s'interdisaient tout le sud à partir de cette latitude, réserve étant faite par le quatrième article aux deux puissances de fréquenter pendant dix années les parages où des établissements fixes ne pouvaient être maintenus (1). En 1825 un autre

traité fut conclu entre la Russie et Grande-Bretagne, qui fixait ainsi la délimitation du territoire de cette dernière puissance en Amérique. Elle devait commencer d'ores et déjà au point le plus sud de l'île du prince de Galles, par 54° 40' vers l'est, jusqu'à la grande entrée sur le continent appelée *Portland Channel*, en se prolongeant par le milieu de ce passage jusqu'au 56° de latitude, à partir de là on lui faisait suivre les sommets des montagnes bordant la côte à l'ouest, de profondeur nord-ouest jusqu'au mont Saint-Élias; puis on la prolongeait au nord, en la dirigeant jusqu'à l'intersection des montagnes avec le 141° de longitude (mérid. ouest de Greenwich) jusqu'à la mer Glaciale (1).

Quant au débat pendant entre l'Angleterre et les États-Unis, nous rétrograderons de quelques mois, et nous verrons M. Monroe renouvelant de son message annuel au congrès sa déclaration de l'année précédente, qu'il voulait appuyer d'une démonstration positive. Le président qui lui succéda, M. Adam, s'empessa d'adhérer à ce principe; mais rien ne fut fait jusqu'en 1826, et à cette époque M. Gallatin, dont nous avons invoqué déjà la haute autorité, fut chargé de conduire les négociations pour les États-Unis. A ce point qu'on l'a très-bien fait observer, la situation des choses n'était plus la même. L'Angleterre avait su mettre à profit dans ces parages un temps dont elle comprenait la valeur pour le succès ultérieur des débats: l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson était devenue un corps puissant, sagement administré, disposant de ressources considérables, pouvant au besoin user d'une force militaire suffisante pour se faire respecter; s'en fallait bien alors que les États-Unis eussent pris des mesures aussi efficaces; c'était tout au plus, dit-on, si comptait une centaine de citoyens américains sur le territoire contesté. On dut regretter la non-exécution de mesures énergiques proposées quelques années auparavant. Quoi qu'il en soit, le début de la discussion ramena d'un commun accord les parties

(1) Voyez, pour l'analyse de ce traité important, Greenhow, *History of Oregon*, p. 312.

Voyez également une note de M. Yermolof dans les *Nouv. Ann. des Voyages*, année 1825. (1) Voyez l'édit, *L'Oregon et les côtes du Pacifique du nord*.

entre la Russie et l'Amérique. Elle devenant au point le prince de Galles, par la grande ent appelée *Portland Channel* longeant par le milieu qu'à 56° de latitude. n faisait suivre les om bordant la côte à leur nord-ouest jusqu'à ; puis on la prolongeant jusqu'à l'int montagnes avec le 141° id. ouest de Greenwich Glaciale (1).

bat pendant entre l'Amérique et les États-Unis, nous restâmes quelques mois, et nous renouvellant de l'année précédente, qu'une démonstration

président qui lui succéda, n'empêcha d'adhérer à rien ne fut fait jusqu'à cette époque M. Gallatin invoqua déjà la ha chargé de conduire les États-Unis. A n'était plus la même, n'avait su mettre à p en un temps dont leur pour le succès de l'honorable Compagnie Hudson était devenue sage ment administrée, sources considérables n'usent d'une force m our se faire respecter, alors que les États-Un s mesures aussi effi au plus, dit-on, si n'aine de citoyens n' territoire contesté, er la non-exécution es propositions aravant. Quoi qu'il e la discussion ram e accord les parties

une note de M. Yermolov, des Voyages, année 1841, L'Orégon et les côtes du nord.

sed où elle était en 1824. Un principe géométrique plus sévère sem-toutefois présider à la discussion. portion de la côte abandonnée aux États-Unis par l'ancien projet d'une convention définitive était privée de villages favorables. L'Angleterre si par le comprendre, et sembla faire pas vers la conciliation, en propo-t d'abandonner la presqu'île formée les eaux de la Colombie et les rives idionales du détroit de Fuca, qui tent plusieurs ports favorables. Mais Gallatin, organe inflexible du gou-ernement de l'Union, ne put obte-ner à cette proposition, et réclama me frontière définitive le 49° pa-èle. On ne put donc rien conclure, cette discussion si animée aboutit 1827 à une nouvelle prorogation éfinie des conventions de 1818, pro-ation toutefois qui pouvait cesser voir son effet en se prévenant m-lement un an d'avance. M. Adam fia cette clause.

L'occupation militaire de ce vaste itoire continua à être le thème des ussions politiques; des projets fu-nt conçus, des rapports présentés, me durant la présidence de M. Jack-son, sans que la discussion avancât; et restait dans le *statu quo*, et cette ode est marquée seulement par deux itatives des États-Unis et de l'Angle-ore pour pénétrer sur le territoire se. M. de Wrangell était alors gou-erneur du vaste pays dont on convoi-les chasses abondantes, et des me-les promptes réprimèrent un com-acement d'empiétement de la part a Compagnie d'Hudson; tandis que l'autre point la diplomatie russe avait encore une solution favorable. ent à l'Angleterre et aux États-Unis, s'entendait sur les limites de l'est; évitait sur un autre point d'aborder uestions irritantes.

Le calme apparent ne pouvait durer. Les luttes orageuses, qui avaient lieu un autre point du continent et qui été déjà racontées (1), en aigrissant

Voyez le récit de la lutte dans laquelle a été au premier rang un homme dont la France apprécier l'esprit distingué et la rare ins- on. Après la crise politique dans laquelle Capineau montra tant d'énergie, vint l'af- du commandant Mac-Leod, puis, après uittement de ce dernier, celle de la Créole.

les esprits, ranimèrent l'ardeur des prétentions, et l'on put s'en apercevoir dès 1841, au langage du président. A cette époque M. John Tyler émit de nouveau le projet d'établir une série de postes militaires au delà des mon-agnes Rocheuses, sans négliger un autre mode d'occupation. Ces propo- sitions demeurèrent encore sans résul- tat sérieux, et l'on n'en continua pas moins à l'amiable la discussion qui devait régler les limites du nord et de l'est, incomplètement déterminées par le traité de Gand. Un traité fut signé à ce sujet en 1842; mais on ne parla pas des régions situées au delà des montagnes Rocheuses. Ainsi que l'a fait remarquer récemment un pu- bliciste, le président de l'Union n'ob- serva pas la même réserve dans son message au congrès. Le 8 décembre suivant, après avoir rendu compte et s'être félicité du dernier traité avec l'An- gleterre, il ajouta : « Il eût été plus heureux encore que le traité eût em- brassé tous les objets qui seraient de nature à amener dans l'avenir une rup- ture entre les deux pays : le territoire des États-Unis appelé l'Orégon, dont la Grande-Bretagne réclame une partie, commence à attirer l'attention de nos concitoyens, et la population américaine est sur le point de se répandre dans les vastes districts qui s'étendent des mon- tagnes Rocheuses à l'Océan Pacifique. Dans ces circonstances une sage poli- tique exige que les deux gouvernements ne négligent rien pour fixer leurs droits respectifs. »

L'écrivain déjà cité reproduit le dis- cours adressé au congrès par le prési- dent, au début de la session suivante, et l'on y remarque ces paroles signifi- catives : « Les États-Unis regretteraient de s'agrandir aux dépens de toute autre nation; mais si les principes de l'hon- neur, qui doivent régir les nations comme les particuliers, les empêchent de réclamer un territoire qui ne leur ap- partient pas, ils ne consentiront pas, d'un autre côté, à faire un abandon de leurs droits. Après un examen appro- fondi, les États-Unis ont toujours sou- tenu qu'ils ont droit à toute la région située sur les bords de la mer Pacifique et comprise entre les 42° et 54° 40' de latitude nord. »

De modéré et de conciliateur qu'il est d'abord, le langage du président devient plus positif. On n'est qu'en 1844; mais bientôt, et dès l'année 1845, l'affaire prend un caractère de gravité qu'elle n'avait pas eu encore : l'opinion des provinces se manifeste de la manière la plus vive. Le succès obtenu en 1846 à propos de l'annexion du Texas excite les esprits, et les discours deviennent menaçants : la guerre éclaterait infailliblement si le fameux bill adopté le 3 février par la chambre des représentants de Washington n'était rejeté par le sénat, à une majorité de deux voix seulement, 23 contre 21. La majorité dans l'autre chambre avait été de 140 voix contre 54.

Ce vieillard énergique, que l'on a vu naguère l'objet d'une ovation populaire, le président Polk, eut à son tour à s'exprimer sur la grande question pour laquelle le peuple se passionnait depuis quelques années. Organe enthousiaste et résolu à la fois de l'opinion publique, non-seulement il s'associa pleinement aux conclusions de Monroe; mais il le fit dans un langage qui exigeait une réponse si catégorique de l'Angleterre, que sir Robert Peel en regretta publiquement la fièvre apreté (1).

Durant une séance mémorable du parlement américain, où cette grande question était traitée par les hommes les plus compétents, l'un des orateurs, M. Winthrop, s'est prononcé pour le *statu quo*, en rappelant que l'occupation combinée avait duré déjà trente ans sans inconvénients. Dans l'absence de documents authentiques, nous supposons que cette opinion, plus modérée que ne l'eût voulu M. Gedding, est précisément celle qui doit prévaloir. Hâtons-nous de le dire d'ailleurs, depuis l'occupation de la Californie par les Américains, la question nous paraît s'être beaucoup simplifiée. La vaste baie de San-Francisco et les rives des beaux fleuves qui se jettent dans son sein offrent aux Américains un

port magnifique et des centres inépuisables d'exploitations agricoles. Des sements considérables de houille, beaucoup moins problématiques que l'existence des lavages d'or, y font comprendre dès à présent ce que peut devenir l'industrie commerciale. Une région qui se trouve pas à plus de trois semaines de navigation des côtes de la Chine, grâce aux bateaux à vapeur, n'a rien à envier sous ce rapport aux autres contrées.

Ceci ne veut pas dire cependant que le beau territoire de l'Oregon doit être abandonné ou seulement négligé par les Américains; tout nous prouve, au contraire, que l'émigration au delà des montagnes Rocheuses se continue, et qu'elle peut avoir d'immenses résultats. De son côté, et dans un but différent, l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson n'en continue pas moins ses efforts intelligents pour multiplier les centres de population; sans aucun doute que les hommes actifs qu'elle répand sur ce vaste territoire, après avoir épuisé les ressources offertes par la chasse et par la pêche à l'industrie, exploiteront d'une manière plus sûre encore celles que présente l'agriculture. Une chose notable pour la France, c'est que la plupart des travailleurs employés par la Compagnie appartiennent au Canada, et descendent de ces anciennes possessions vers l'océan Pacifique. Pour la plupart aussi ces hommes appartiennent à la religion catholique, et ils apportent dans ces régions recules de sentiments profondément sympathiques pour un pays dont ils partagent les souvenirs glorieux. Ces émigrants mexicains aux Anglais sont déjà nombreux; ils forment le noyau d'une population active : si l'Oregon ne peut être un jour indépendant et se régissant lui-même comme le souhaitait naguère un publiciste; s'il ne doit pas rester ouvert à l'émigration libre de tous les peuples européens, il offre dès à présent une hospitalité qui peut devenir fructueuse à des hommes intelligents et laborieux, dans lesquels les Canadiens aimeraient à retrouver des frères.

(1) Voyez un exposé très-substantiel et très-clair de la discussion, dans un ouvrage déjà cité. Félix, *l'Oregon*, etc., p. 180.

AMÉRIQUE RUSSE.

GÉOGRAPHIE; NATURE DU CLIMAT; PRODUCTIONS.

La plupart des géographes nous disent en que les Russes possèdent sur le continent américain, ou sur l'un de ses archipels, environ 66,000 lieues carrées; mais après avoir nommé Novo-Arkangel, après avoir donné quelques détails relatifs à son commerce de fourrures, ils laissent leur lecteur dans une ignorance complète sur ce vaste territoire : ils pourraient dire cependant de l'Amérique Russe ce que nous avons dit à propos d'un pays voisin. C'est une de ces régions ignorées pendant des siècles que la situation géographique appelle inévitablement à sortir de l'oubli, à jouer le rôle d'une réelle importance dans les nouvelles relations que les grands peuples préparent entre eux.

L'Amérique Russe comprend la partie la plus reculée de la côte nord-ouest; son étendue est ainsi fixée géographiquement par M. Yermoloff : « L'extrémité nord de ces possessions commence dans le nommée du prince de Galles, au 54° 30' de latitude nord; puis la limite continue vers le nord-nord-ouest, le long de la côte continentale comprenant toute cette côte elle-même et les îles adjacentes. A partir du mont Élie la frontière intérieure tourne brusquement au nord-est, et court à travers les terres vers l'océan Arctique. » L'archipel des îles Aloutiennes fait partie de cet immense territoire; le savant Eyriès, qui adopte ces limites, dans un travail essentiellement remarquable, fait observer, avec juste raison, que, malgré le sombre aspect de ces régions, vouées à des perpétuelles frimats, « les côtes occidentales sont, dans le nouveau monde comme dans l'ancien, plus chaudes que les orientales (1). » Il ne s'en

(1) *Recherches sur la population du globe*
5^e Livraison. (AMÉRIQUE RUSSE.)

suit pas de l'indication de cette grande loi générale qu'on puisse leur assigner un climat favorable aux produits agricoles, ainsi que le fait très-bien observer le géographe dont nous suivons ici l'autorité. En 1816 on vit dans la baie de Kotzebue (1) le thermomètre s'élever au mois d'août jusqu'à 9° 2'; « mais la présence des bancs énormes de glace sur la côte prouvait que cette température élevée n'était pas assez puissante pour contre-balancer les effets d'un hiver rigoureux et prolongé. »

Il faut donc convenir que si la patience européenne peut à force de travail élever dans ces parages certains végétaux utiles, ou multiplier certaines ressources industrielles, la nature a fait peu de chose pour en rendre le séjour attrayant. L'un des voyageurs qui l'ont observé avec plus de soin, le capitaine Lutké, fait connaître en peu de mots son climat en disant que l'on y compte tout au plus quarante jours de beau temps dans l'année (2). C'est à peine si l'on y jouit durant trois mois d'une atmosphère supportable. Habituellement sombre, humide, chargée de petites pluies, elle n'est cependant jamais d'un froid trop rigoureux; vers la mi-janvier, époque d'un temps plus serein, le thermomètre de Réaumur s'élève jusqu'à 10°; « quelquefois aussi il tombe jusqu'à 10° et même jusqu'à 14° au-dessous de zéro. La neige dure parfois également depuis novembre jusqu'en février... Le printemps commence de bonne heure : le framboisier fleurit en février et son fruit mûrit en mai. Les sui-

terrestre; Paris, 1833, p. 40. Voy. pour le détail de la délimitation fixée par le traité de 1825, les renseignements spécifiés plus haut, p. 62.

(1) Par 66° 14'.

(2) Frédéric Lutké, *Voyage autour du monde, exécuté par ordre de S. M. l'empereur Nicolas 1^{er}, sur la corvette la Senlavin, pendant les années 1826, 1827, 1828 et 1829*; trad. du russe sur le manuscrit original par le conseiller d'État Boyé; Paris, F. Didot, 1835, 2 vol. in-8°.

sons en général différent moins entre elles que dans les contrées qui jouissent d'un meilleur climat, et l'année entière ressemble plutôt à l'automne qu'à toute autre chose. » Après avoir établi ces curieuses généralités, le savant navigateur fait observer que cet état de l'atmosphère est plus désagréable qu'il n'est nuisible. Les personnes qui s'occupent de météorologie trouveront à la fin de son livre une série d'observations destinées à éclairer sur ce point, jusqu'à présent peu débattu (1). La flore de l'Amérique Russe est assez peu variée; celle du moins qui contribue à adoucir pour l'homme un séjour prolongé sous ce climat ingrat. Quelques herbes potagères, parmi lesquelles figurent l'oseille, le persil, la canneberge, une sorte d'ortie; la pomme de terre, qui paraît destinée à fournir même aux populations indiennes une ressource abondante; quelques baies, au premier rang desquelles il faut mettre la framboise, la groseille et la myrtille, forment la nomenclature assez bornée des humbles végétaux que le colon peut cultiver (2). Il n'en est pas de même de la végétation vigoureuse des forêts, et après avoir contemplé les grands effets de la nature sous les tropiques on peut trouver encore quelques paroles d'admiration dès qu'il s'agit de faire comprendre quel est l'aspect réel de ce coin presque ignoré du globe. Nous invoquons encore ici les souvenirs du capitaine Lutké.

« Le navigateur qui voit pour la première fois les côtes nord-ouest de l'Amérique est frappé de leur aspect sauvage et pittoresque. De hautes montagnes escarpées, couvertes de forêts vierges de la base au sommet, s'avancent à pic dans la mer; à gauche, à l'entrée du large golfe de Sithka, la montagne d'Edgecumbe, volcan éteint de 2,800 pieds au-dessus du niveau de la mer, diversifie le tableau; à droite et en avant, une chaîne d'îles entoure de près le continent. Tout est calme et sauvage; rien ne lui annonce

l'approche d'un port. L'apparition entre les îles des chaloupes et des canots qui viennent en hâte à sa rencontre est le premier indice qu'il en a. Après avoir passé ce labyrinthe d'îles, la scène se anime tout à coup à ses yeux : il aperçoit le pavillon russe flottant sur la forteresse bâtie sur un rocher élevé; des palais sads et des tours entourent plusieurs grandes constructions; on voit une église à droite; plus loin, le long du rivage une rangée de maisons et de jardins; à gauche un chantier et un grand village d'Américains : dans le port et dans la rade quelques bâtiments armés ou désarmés, souvent dans le nombre quelques navires étrangers. Tout cet ensemble présente un tableau d'ordre, de vie et de prospérité, qui contraste agréablement avec la rudesse de la nature environnante. »

L'histoire du pays ne compte pas encore un siècle, et l'Europe ne s'attend pas sans doute à trouver des incidents bien dramatiques dans la succession de divers événements auxquels on doit la fondation de cette colonie, si longtemps oubliée. La prospérité des faibles populations disséminées sur ces vastes espaces est cependant incontestable : dès lors devient intéressant pour l'observateur connaître par quelle suite non interrompue d'efforts les hommes sont parvenus à combattre les rigueurs de la nature et à en triompher.

DÉCOUVERTE DE CETTE PARTIE DE L'AMÉRIQUE. — BÉRING ET SES COMPAGNONS. — FORMATION D'UNE COLONIE RUSSE POUR L'EXPLOITATION DES FOURRURES.

Ces mers furent parcourues par les Russes dès l'année 1636 (1); ils visitèrent alors les côtes de Jana, d'Indigéka d'Alaska. En 1648 ils prétendirent les fixer; mais Kolyma fut choisi pour former leur établissement le plus reculé. Nous ne dirons rien ici des premiers travaux de Deschneff (2), d'Ankudine

(1) L'excellent livre de M. Lutké (aujourd'hui contre-amiral), quoique imprimé en France, y est fort rare.

(2) On trouvera des détails précieux sur la botanique de l'Amérique Russe dans un savant mémoire de M. Richard Brinsley, qui a été inséré à la suite du *Voyage* de sir Edward Belcher; il est intitulé : *The regions of vegetation*, etc.

(1) M. le contre-amiral de Wrangell donne un précis chronologique des tentatives de découvertes qui amenèrent les Européens à la connaissance de la mer Glaciale; (en Sibérie) remontent à 1580. Nous renvoyons le lecteur à ce livre, si curieux et si savant à la fois, qui les fait connaître.

(2) Ou Dejrass. M. de Wrangell dit « que les descriptions prouvent qu'il a été le premier

ort. L'apparition ent de Fedor Alexew. Ces cosaques dé-
pes et des canots q terminés, ces hardis chasseurs, fourni-
à sa rencontre est ent bien au gouvernement russe quel-
en a. Après avoir dé qués vagues renseignements sur la posi-
de l'île, la scène s' tion des deux continents; mais, simples
à ses yeux : il aper chefs de *promychnniks* (1), ils igno-
ottant sur la fortères nient complètement si l'Asie et les
her élevé; des palis ombres régions qu'ils avaient visitées
s entourent plusieurs aient séparées par un détroit. La con-
ons; on voit une églis juration des côtes de l'Amérique leur
n, le long du rivage ait réellement inconnue.

C'est à un navigateur danois dont le
om est dans tous les souvenirs, c'est à
us Béring qu'appartient l'honneur
avoir exploré le premier les mers qui
ignent les rives de ces régions igno-
es avant lui. Choisi par Pierre I^{er} (2)
ur éclaircir un des problèmes géogra-
iques les plus intéressants qui eussent
ore excité l'attention des savants, il
rtit le 14 juillet 1728, pour s'assurer si
côtes nord et est de la presqu'île du
mtchatka s'unissaient au continent
l'Amérique (3). Ses lieutenants étaient
exis Tchirikof et Martin Spangberg;
n était Russe, l'autre Allemand : à
ite rude école tous deux surent acqué-
un vrai renom de navigateurs.

Tout le monde connaît la grande dé-

ateur qui se soit rendu de l'Océan Glacial
s l'Océan Boréal. Ce serait par conséquent
si qu'appartiendrait la gloire d'avoir décou-
le détroit qui porte le nom de Béring.

) Ou promichléniks, chasseurs, trappeurs,
rcheurs de dents de mammouth.

) « Ce monarque écrivit lui-même avant sa
et les instructions qu'il voulait qu'on suivit
r faire ces découvertes; et il chargea le
nd amiral Fédor Mathievitch Apraxin de
écution de cette entreprise. Voyez *Relations*
voyages faits par les Russes dans les mers
glaciales, données par M. Müller, de l'Académie
Sciences de Londres et secrétaire de celle de
St-Petersbourg. Ms. de la Bib. Nat. sous le
1639 suppl. fr. Ce ms. a été imprimé.

) On oublie trop souvent quelle part notre
adémie des Sciences peut revendiquer dans
découvertes lointaines; il est positif que
re le Grand conçut la première idée d'une
exploration complète des mers baignant l'extré-
mité asiatique de son empire, après que nos
ants eurent éveillé son attention sur ce point.
adémie proposa au czar, dès l'année 1717,
faire constater les faits suivants : « 1^o De
l'Amérique était éloignée des confins
Kamtchatka les plus reculés vers le nord-
2^o Si la partie septentrionale du Kamts-
atka vers le promontoire Tschutshi (lisez
Tschukchi) appelé anciennement le cap Tabin,
ait pas le pays qui avoisinait le plus l'A-
rique, ou même ne lui était pas contigu sui-
les conjectures de beaucoup de personnes.

3. Scherer, *Recherches historiques sur le*
Nouveau Monde.

couverte de l'illustre marin danois;
mais on connaît moins les travaux qu'il
exécuta durant deux expéditions que sé-
pare un laps de temps considérable. Tout
le monde ne sait pas non plus de quel
prix il paya sa réputation. Avant d'aller
expirer de misère et d'épuisement sur
cette île couverte de neige où ses com-
pagnons l'enterrèrent pieusement, Vitus
Béring avait heureusement aperçu par les
60° 27' les premières terres qui se ratta-
chent au continent américain (1). Il avait
nommé la pointe Élys, visité les groupes
d'îles qui bordent la presqu'île d'Alaska,
et découvert en partie les îles Aléoutien-
nes. A Tchirikof appartient la gloire
d'avoir exploré la côte de l'Amérique, en-
tre les 55° et 56° parallèles. Wilhem
Steller, qui était à bord du navire com-
mandé par Béring en qualité de méde-
cin et de naturaliste, un Français nommé
Délisle de la Croyère, chargé durant la
même expédition des observations astro-
nomiques, eurent l'honorable mission
de faire connaître à l'Europe savante une
vaste contrée qu'elle ignorait (2). L'in-

(1) Vitus Béring, Behring ou Beëring, naquit
à Horsens, dans le Jutland. Ainsi que nous l'avons
dit, ses talents comme marin furent appréciés
de bonne heure par Pierre le Grand. Ce fut néan-
moins Catherine qui l'expédia d'après les ins-
tructions du czar pour explorer les côtes du
Kamtchatka. « La reconnaissance de toutes les
côtes septentrionales de cette grande presqu'île
jusqu'au 67° 18', et les premières notions de
la séparation des deux continents d'Asie et
d'Amérique fut le résultat de ce voyage, ter-
miné en 1728. » En 1741, Béring partit de nou-
veau pour compléter sa découverte; mais, at-
taqué du scorbut, il ne put pas poursuivre son
exploration; ses compagnons le transportèrent
sur la plage glacée d'une des îles Aléoutiennes,
qui porte son nom; et ce fut dans cette région
désolée qu'il mourut, le 8 décembre 1741. En
1820 M. de Wrangell, aujourd'hui contre-amiral,
trouva dans une forêt non loin de la Léna les
bâtiments qui avaient servi à Béring à accom-
plir ses rudes travaux maritimes : ils étaient,
au bout d'un demi-siècle, dans un état remar-
quable de conservation. Voy. l'ouvrage intitulé
*Le Nord de la Sibérie, voyage parmi les pen-
tades de la Russie Asiatique, etc.*, trad. par le
prince E. Galitzin; Paris, 1843. Il y a peu d'ou-
vrages aussi intéressants que ces deux volumes.

(2) Ne pouvant offrir ici que des faits géné-
raux, nous renvoyons ceux qui voudraient as-
sister d'une façon plus intime à cette explora-
tion si dramatique, au récit de G. F. Müller; il
est connu sous le titre de *Voyage et décou-
vertes des Russes le long des côtes de la mer*
Glaciale; Amsterdam, 1766, 2 vol. in-12. Voy.
aussi l'*Histoire des découvertes de Desborough*,
Cooley; Greenhow, *History of Oregon, Cali-
fornia and other territories*, p. 131; Warden,

dustrie profita de ces renseignements tout autant que la science ; le commerce toujours croissant des fourrures multiplia les expéditions ; ce fut surtout aux efforts partiels des marchands de pelleteries que l'on dut, en 1745, l'exploration plus complète des îles Aléoutiennes, et entre autres de celle de Mednoi Ostroff, dont la partie méridionale renferme du cuivre en abondance. « En 1768 et 1769, dit un écrivain russe trop peu consulté en France, les capitaines Krenizine et Levachef naviguèrent vers l'Amérique, et dépassant les îles Aléoutes ne s'arrêtèrent qu'à celle d'Ounineka, d'où ils revinrent sur leurs pas ; ils avaient fixé pendant ce voyage plusieurs positions et déterminé plusieurs hauteurs dont on n'était pas sûr avant eux. Enfin les capitaines Billing et Saritchef, dans leurs voyages depuis 1793 jusqu'en 1795, achevèrent la découverte de toutes les îles que l'on connaît à présent (1). »

Avant les explorations des Russes, l'immortel Cook avait accompli le long des côtes une de ces grandes explorations scientifiques dont il est superflu de rappeler l'importance. Tout le monde sait avec quelle supériorité il examina le détroit de Bering en 1779, et nul n'a mieux jugés efforts qu'un navigateur illustre malheureux comme lui. « Les voyages de Cookeurent le mérite, alors fort extraordinaire, de ne pas enrichir la navigation seule, mais toutes les sciences (2). » Arrivé dans ces parages inconnus, Cook supposa qu'il pourrait découvrir un passage qui lui permettrait de pénétrer dans l'Atlantique par le détroit de Bering. Dans cette hypothèse il devait soit contourner l'Amérique vers l'est, soit longer les côtes de l'Asie du côté de l'ouest. Il entra en effet dans le détroit ; mais une barrière infranchissable lui fermant tout passage vers l'est, il se dirigea vers le couchant, « et découvrit un cap auquel il donna le nom de cap Nord. En s'en retournant il rencontra une île ; il la nomma Burney Island (île Kolioutchine. Avant de rentrer dans le détroit

le navigateur anglais crut apercevoir des indices certains annonçant qu'il existait une terre vers le nord (1). »

Il appartenait, en effet, au plus habile marin qui eût paru à cette époque de constater nettement ce que souvent n'avait été présenté que d'une manière assez confuse par le navigateur danois. Il le fit avec la supériorité qu'on lui connaît ; et cependant un vaste champ restait encore à parcourir à ceux qui devaient lui succéder dans ces régions. Si plus d'espace nous était accordé nous aimerions à suivre dans ses belles explorations le capitaine Clerke, ce digne successeur de Cook, qui alla mourir en 1779 dans la baie d'Awatcha ; nous aimerions à accompagner d'Entrecasteau parmi les rescifs de la Nouvelle-Calédonie, et Vancouver prolongeant ses savantes reconnaissances jusqu'à l'entrée de Cook (2) ; nous nommerions de nouveau l'intrepide Billing, ne s'arrêtant qu'en avant des glaces flottantes, et se voyant contraint de retourner par terre dans la baie de Kolioutchine ; Kotzbue, Jansky nous feraient voir par quelle suite d'efforts certaines vérités géographiques peuvent être conquises dans ces parages. Mais nous énumérons tous ces navigateurs pour arriver à un nom de plus illustre, qui, s'il ne rappelle point de plus grands travaux, dit au moins de plus grands succès. Parvenus à cette époque en effet, quelques paroles simples mais précises nous montrent quels furent les résultats des dernières

(1) *Le Nord de la Sibirie, voyage parmi les peuplades de la Russie Asiatique et dans la mer Glaciale, entrepris par ordre du gouvernement russe et exécuté par MM. de Wrangell, Matiouchkine, et Kozmine ; trad. du russe par le prince Emmanuel Gallitzin ; Paris, 1802, 2 vol. in-8°. Précis des Voyages, t. 1, p. xxx.*

(2) Vancouver constata ce que de Lapérouse et Dixon avaient déjà soupçonné ; savoir : que ce qu'on avait cru jusqu'alors la côte fermée de l'Amérique n'était dans ces parages qu'une continuité d'îles plus ou moins grandes, bordant les rives du véritable continent. Le port de Nootka se trouva être lui-même sur la plus grande de toutes ces îles, laquelle est séparée de la grande terre par l'entrée de Juan de Fuca. Cette entrée n'est qu'un simple détroit remontant du sud au nord et se ouvrant dans l'Océan Pacifique, sans pénétrer à l'ouest vers la baie d'Hudson, comme on l'avait supposé jusqu'alors. » Voy. Fremontville, capitaine de frégate, *Examen sommaire des expéditions de découvertes pendant le dix-huitième siècle*, p. 154.

Art de vérifier les dates, t. IX de l'édition de Fortin d'Urban, p. 496 et suiv. ; William Coxe, *Russian Discoveries*, 1780, in-4°.

(1) N. S. Vaévolojsky, *Dict. géogr. de Russie*.
(2) Dumont d'Urville, *Discours préliminaire du Voyage de l'Astrolabe*.

anglais crut apercevoir les explorations maritimes entreprises vers les points ignorés de la Sibérie. Comme la côte de la mer Glaciale est presque toujours obstruée par les glaces, qui même ne fondent jamais dans quelques baies, la navigation y est très-difficile, et le court espace de l'été ne permet pas de parcourir dans une seule année l'intervalle compris entre l'embouchure de l'Ob et le détroit de Béring. Les Russes n'ont réussi qu'après des tentatives réitérées à connaître la vraie configuration de ces parages. Jusqu'à ces derniers jours des marins très-habiles mettaient en question si l'Asie et l'Amérique se joignaient point dans le Nord; mais le capitaine Wrangell parvint, en 1822 et 1823, à résoudre le problème, et par ses efforts on sait que les deux continents sont séparés (1). »

PREMIERS ÉTABLISSEMENTS DES RUSSES. — DIVISION DU TERRITOIRE. Greenhow nous apprend que les Russes furent les premiers à tirer avantage des découvertes de Cook, ayant obtenu de l'illustre navigateur lui-même de nombreux renseignements durant la navigation des navires anglais à Petropawlsk et à Ounalashka. Dès l'année 1781 une association fut formée entre Grégor Schelikof, Ivan Gollikof et quelques autres marchands de fourrures établis en Sibérie et au Kamtchatka. Pour donner une nouvelle impulsion au commerce qu'ils dirigeaient, en 1783 ils se décidèrent à équiper trois navires, que l'on mit sous le commandement de Schelikof; ce marin était un homme énergique et habile; il employa trois ans entiers à l'exploration de ces régions si peu connues; les contrées désignées depuis sous le nom d'Amérique Russe furent visitées soigneusement. Schelikof porta principalement son attention sur la grande île de Kadiak; et c'est de cette époque qu'il faut faire dater l'établissement de diverses factoreries russes dans ces parages.

Sibérie, voyage parmi les Asiatiques et dans la mer du Nord, par ordre du gouvernement par M. M. de Wrangell, trad. du russe par M. Galitzin; Paris, 1824. Les Voyages, t. I, p. xxxv. On y trouve la notice de Lapérouse, qui soupçonnait, savoir « qu'alors la côte ferme dans ces parages qu'on ne connaît pas, ou moins grandes, le terrible continent. Le pays était lui-même sur ces îles, laquelle est la terre par l'entrée de Judée n'est qu'un simple défilé au nord et se rouvre, sans pénétrer à l'ouest, comme on l'avait supposé. » (1) J. B. Eyriès, Recherches sur la population du globe terrestre; Paris, 1833, broch. n° 21. Cet opuscule est sans contredit le meilleur travail que nous ait laissé l'habile géographe dont il porte le nom. Eyriès a pu encore exposer sous son jour véritable l'expédition de M. de Wrangell.

L'histoire de l'Amérique Russe n'est autre chose en réalité que l'histoire des expéditions envoyées par les grandes nations maritimes de l'Europe vers la côte nord-ouest, et en second lieu celle des expéditions plus ou moins aventureuses qui donnèrent de l'extension au commerce des fourrures.

Greenhow, si exact d'ailleurs, établit, d'une manière peut-être trop absolue, que le gouvernement russe resta entièrement indifférent aux efforts que faisaient les particuliers pour l'extension de ce commerce vers les parages du nord de la mer Pacifique, et cela, jusqu'en 1764 (1). A cette époque, le fait est constaté, Catherine II ordonna que des mesures fussent prises pour qu'on eût des informations positives touchant les îles américaines opposées à ses domaines en Asie. Le lieutenant Synd, partant en 1766 d'Ochotsk, et s'avancant vers le nord le long des côtes du Kamtchatka, parvint jusqu'au 66° de lat.; l'année suivante, comme le dit le savant Américain, « ce navigateur entreprit un autre voyage dans la même direction, pendant lequel on suppose qu'il atteignit le continent américain; mais on connaît fort peu les particularités relatives à ces expéditions. L'année 1788, au point de vue industriel, est marquée par l'expédition que signale Vsevoljsky; elle eut pour résultat la connaissance de quelques îles, l'examen des rivages où mourut Béring et l'exploration de l'île des Renards. Mais le scorbut enleva une grande partie des équipages, et vers la fin de 1769, lorsque cette même expédition fut de retour au Kamtchatka, elle ne put offrir qu'un petit nombre de renseignements géographiques sur les Aléoutiennes. Il paraît, selon le savant déjà cité, que Kronitzin avait non-seulement réuni un grand nombre de fourrures provenant des îles américaines, mais que le rapport de Levaschef renfermait plusieurs documents positifs touchant

(1) Voy. History of Oregon and California, p. 187. On peut s'assurer, par le précis historique qui précède le beau voyage de l'amiral Wrangell, des efforts successifs faits durant le dix-septième et le dix-huitième siècles pour explorer l'extrémité de l'Asie. Ces expéditions devaient nécessairement conduire à l'examen des rives opposées, perpétuellement visitées par les Tchouktchis.

le commerce de pelleteries que l'on pouvait entreprendre dans ces parages.

Si cette tentative fut la dernière que l'on osât risquer avant 1783 dans un but spécial, la narration si animée des voyages de Beniowski répandit quelques années après un jour nouveau sur l'archipel américain. L'aventurier hongrois qui devait trouver la mort dans des régions si différentes, où il a laissé le souvenir d'un indomptable courage, Beniowski, dis-je, rencontra parmi les Aléoutes des Polonais réfugiés, et donna sur ces îles des renseignements qui ne sont pas sans importance.

Deux ans auparavant, il ne faut pas l'oublier, l'association commerciale pour l'exploitation des fourrures de l'Amérique avait jeté ses bases, et de notables privilèges lui étaient accordés. Ce que l'on a trop omis de dire, en général, c'est que le principe de prospérité de ces associations reposait sur une classe d'hommes dont l'incroyable courage s'est manifesté dans des régions trop désolées ou trop éloignées des centres de civilisation pour qu'on leur ait payé le tribut d'éloges qui leur est dû. Endurcis à toutes les fatigues dans les déserts effroyables de la Sibérie, les promichléniks s'occupaient non-seulement de la recherche de l'ivoire fossile, mais ils se familiarisaient de bonne heure parmi les Yakoutes, les Youkaguirs, les Tchouktchis, à l'art difficile de tendre des pièges pour se procurer des fourrures, au métier plus périlleux des chasses polaires. Explorateurs et trappeurs à la fois, on leur a dû quelquefois de grandes découvertes géographiques; et ce sont notamment ces hommes endurcis à toute espèce de fatigues qui explorèrent pour la première fois en 1806 la *Nouvelle Sibérie*. Les promichléniks formaient des espèces de sociétés d'industriels à dater des premières années du dix-septième siècle, et ils n'étaient pas étrangers aux recherches géographiques. En 1647 le fameux Djeneff (1) fut un de leurs chefs; or, selon une autorité ir-

récusable, Djeneff fut le premier qui osa se diriger vers le détroit destiné à porter le nom de Béring. Les promichléniks étaient donc essentiellement propres à l'examen des côtes américaines et à l'exploitation de ces forêts brumeuses où leur industrie devait multiplier les bénéfices. Dès l'origine ils furent employés au commerce des fourrures dans cette partie du nouveau monde que s'adjugeait la Russie, et leurs contacts avec les kaloches prouvèrent qu'il leur fallait autre chose que le courage de chasseur dans ces régions désolées.

FORMATION DÉFINITIVE DE LA COMPAGNIE RUSSO-AMÉRICAINE. — ADMINISTRATION TERRITORIALE. — BARANOFF. — NOVO-ARKANGELSK.

L'année qui marque la fin du dix-huitième siècle est une époque notable dans l'histoire de l'Amérique russe; c'est celle qui voit naître définitivement une compagnie régulière, se développant sous la protection immédiate de la métropole. L'ancienne compagnie avait été signalé, dit-on, son administration par des actes odieux exercés contre les indiens; le successeur de Catherine, Paul Ier, fut sur le point de dissoudre complètement cette association de marchands. Mais il prit néanmoins la résolution d'utiliser ses premiers efforts; et, la réunissant à celle qui avait son siège à Irkust, on se forma immédiatement la grande association qui prit le titre de Compagnie de l'Amérique russe. Le décret d'institution parut le 8 juillet 1799, et le privilège accordé à la société fut fixé d'un bord à une durée de vingt ans. Non seulement il permit aux associés d'exploiter toute la côte de l'Amérique le long de l'océan Pacifique, à partir du 55° de latitude nord jusqu'au détroit de Béring, mais ceux-ci eurent la faculté d'utiliser pour la chasse et la pêche toutes les îles adjacentes y compris les îles Kouriles et les îles Aléoutiennes. Ainsi que le fait remarquer Grenhow, la Compagnie fut autorisée également à explorer et à placer sous la domination de la couronne impériale tous les autres territoires de l'Amérique.

(1) Voy. L'amiral de Wrangell, *Le Nord de la Sibérie*, trad. par le prince Galitzin. On peut examiner spécialement une note du traducteur, p. xvi. L'habile Grenhow ne nous paraît pas avoir donné une définition suffisante de cette classe d'hommes, en appelant les *promuschleniks*

de simples *aventuriers*. (Voy. p. 270.) Disons en passant que l'orthographe de ce nom diffère quelque peu dans Wrangell et dans Luté.

fut le premier qui osa le détroit destiné à porter le nom de Bering. Les promichléniks, naturellement propres à l'exploration, furent envoyés en Amérique et à l'est de la Sibirie. Les forêts brumeuses du nord devaient multiplier le nombre de leurs origines ils furent employés au commerce des fourrures du nouveau monde. La Russie, et leurs lettres prouvèrent qu'il leur fallait le courage de traverser les régions désolées.

ADMINISTRATIVE DE LA COMPAGNIE AMÉRICAINE. — ADMINISTRATION TERRITORIALE. — NOVO-ARKANGELSK.

Après la fin du dix-huitième siècle, une époque notable de l'Amérique russe naître définitivement, se développant immédiatement de la main d'une compagnie avec une administration puissante exercée contre les ennemis de Catherine, Paul et Alexandre. La direction à son siège à Pétersbourg, et toutes les questions d'importance furent décidées par elle en dernier ressort, avec l'approbation toute fois du gouvernement. Un agent en chef ou gouverneur est chargé de pourvoir à l'administration des territoires divers soumis à la Compagnie; il a une autorité sur le personnel : ses ordres sont pour ainsi dire souverains, et l'on ne saurait en appeler qu'à la direction suprême, dont la résidence reste à Pétersbourg. Le fonds social de la Compagnie s'élève à 2,747,000 roubles.

Lorsqu'un établissement presque inconnu à son origine a pris tout à coup un développement inespéré, qui frappe de surprise même ses détracteurs, lorsqu'un désert occupé par quelques trafiquants se peuple, s'organise régulièrement, et passe en un mot à l'état de

colonie, on peut être assuré qu'il y a eu dans l'ombre, souvent même derrière les directeurs apparents, quelque esprit organisateur, quelque homme vraiment énergique qui a su renverser mille obstacles pour arriver à une fondation utile. Dans l'histoire si complètement ignorée de cette portion de l'Amérique, c'est à un marin russe qu'il faut décerner cet honneur. Mépris constant pour les difficultés que présentait une nature ingrate, guerre renouvelée avec les barbares, difficultés incessantes au dedans de la colonie naissante, cet homme fort, mais qui ne sut jamais se ployer aux nécessités de sa position, méprisa tout, et réussit; il n'en alla pas moins mourir de chagrin dans une île lointaine, et il n'a pas même parmi nous les honneurs assez vulgaires de la biographie.

Alexandre Baranoff avait été formé à une école difficile, et c'était peut-être ce qui lui avait donné cette aptitude de formes qui dut écarter les sympathies. Employé dès l'année 1783, durant les expéditions aventureuses de Schelikof, ce fut lui qui fut nommé par la première Compagnie pour diriger les établissements fondés primitivement sur l'île de Kadiak, et il était déjà surintendant de cette colonie naissante lorsque Vancouver la visita en 1794. Cet homme si peu apprécié parfois de son vivant, je le répète, tous les caractères auxquels on reconnaît un fondateur de cité : persévérance que rien n'arrête, sévérité inflexible, dédain des faits qu'il regarde comme secondaires, tout le conduit à son but. Voyez-le durant la première année de ce siècle jetant les bases d'une factorerie dans le golfe de Sitkha (1); les farouches habitants de l'Archipel, venus au nombre de six cents, détruisent la petite colonie; trente promichléniks, qui défendaient le fort, sont chassés après avoir perdu quelques hommes. Eh bien, avec cette perspicacité profonde qui ne l'abandonna jamais, Baranoff a deviné que cet emplacement est celui où doit être fondée la forteresse qui protégera désormais l'établissement, et au bout de quatre ans il revient à bord de la *Néva*,

(1) L'empereur Alexandre, à l'instigation présente du comte Romanzoff, confirma ce privilège. La charte de la Compagnie a été renouvelée par des décrets successifs en 1821 et en 1839. Voy. Warden, *Art de vérifier les dates*; Greenhow, *History of Oregon and California*, p. 270.

(1) Voyez Greenhow, *History of Oregon*, etc., p. 271; Warden, *Art de vérifier les dates*, t. X, p. 57. Nous suivons ici pour les noms l'orthographe adoptée par Lutke.

devant l'emplacement qui a vu naguère la défaite de ses compagnons. Les Sitkhaans ont eu le temps d'élever une sorte de fort en palissade, construit avec une habileté qu'on ne saurait attendre ordinairement des sauvages, et dont les poutres énormes peuvent défier l'artillerie (1). Monté sur la *Néva*, mais ayant avec lui trois autres bâtiments qui conduisent cent vingt Russes de débarquement, secondés par huit cents Aléoutes qu'on voit naviguer lestement sur leurs baidarkes, peut-être croit-il trop aisément avoir bon marché des sauvages maîtres du fort. Dès que le débarquement est effectué en effet, ceux-ci font une sortie qui prouve aux Russes combien il est difficile de compter sur le courage des Aléoutes : saisis d'une indicible terreur, les alliés des Européens prennent la fuite, et ils seraient taillés en pièces si l'artillerie des navires ne les protégeait point. Baranoff est blessé; mais par ses ordres le capitaine Lisiansky renouvelle l'attaque; le canon bat en brèche les palissades, et les Sitkhaans, ayant épuisé leurs munitions, s'enfuient durant la nuit (2). Toutefois ils ne quittent le fort qu'après l'avoir souillé par le plus horrible massacre. Tous les enfants en bas âge sont mis à mort; et dans la crainte que les hurlements des chiens ne fassent reconnaître la troupe fugitive, ces utiles compagnons de l'Indien sont abattus indistinctement. On remarqua, en entrant dans le fort, que le canon russe l'avait à peine endommagé, et que les puissants madriers entassés symétriquement par les sauvages, eussent

(1) Ces Indigènes appartenaient à la confédération redoutable des Kaloches, sur lesquels on trouvera plus loin des détails. On trouve dans le beau *Voyage* de sir Edward Belcher un portrait remarquable d'un des habitants primitifs de Sitkha.

(2) Voyez Lutkè, *Voyage autour du monde*, t. 1, p. 103. « Le fort est situé sur l'île de Baranoff ou de Sitkha, faisant partie de l'archipel de George III, ainsi nommé par Vancouver, au fond du golfe qu'il appelle *Norfolk-Sound*. Cette île est séparée du continent par le canal de Khoutznoff (Chatam's strait). Baranoff, en choisissant, pour protéger son nouvel établissement, le point qu'il avait enlevé aux Américains, montra sa sagacité ordinaire; il savait qu'il lui serait difficile d'en trouver un plus convenable que celui que les nautis eux-mêmes avaient choisi; ce point lui donna le moyen de se fortifier d'une manière inexpugnable dès qu'il s'agissait de résister simplement à des sauvages. »

pu défier longtemps une artillerie plus nombreuse, si une prévision intelligente eût guidé les Sitkhaans. Il n'est pas exact de dire, ainsi que l'a fait Warden, que les Russes mirent le feu à ces étranges fortifications et qu'ils regagnèrent le fort de la Nouvelle-Archange. Novo-Arkangelsk, tel qu'il existe aujourd'hui, s'éleva sur la place où existait l'établissement récemment détruit, qu'il a depuis l'île de Sitkha elle-même a pris le nom de son fondateur.

Alexandre Baranoff conserva l'administration pendant plus de vingt ans (1) et dans la prospérité croissante de l'établissement qu'il fonda tout atteste encore ses lumières instinctives, on pourrait dire son courage prévoyant; aujourd'hui les Kaloches, naguère ennemis, élèvent leurs cabanes sous les murs même de Novo-Arkangelsk, et le canon du fort n'effraye plus ces sauvages, dont la patience d'un simple administrateur a fait des colons passablement industrieux (2). Tenus ainsi en respect par des forces régulières qu'ils ne peuvent renverser, ils savent qu'ils sont moins à craindre sous les bastions de la colonie que dans les sombres forêts dont elle est environnée. Avant d'en venir là, il a fallu déployer une énergie pour ainsi dire surhumaine, une de ces volontés de fer qui vont bien

(1) Greenhow, *History of Oregon*, etc., p. 27.

(2) Pendant que les établissements russes prennent ce développement, la science ne perd pas de vue les grandes questions qui se rattachaient à ces parages encore peu connus. On fut ainsi qu'en 1816 le *Ruric*, équipé aux frais de l'ex-chancelier Romanzof, partit de Cronstadt, sous le commandement d'Otto Von Kotzebue, et que quatre ans plus tard les capitaines Wrangell et Anjou furent commissionnés pour aller faire l'exploration scientifique de la mer Glaciale. Les Russes n'oublièrent pas non plus leurs intérêts commerciaux dans ces parages, et en 1817 le capitaine Golownin était expédié d'Europe sur le sloop de guerre le *Kamchatka*, afin d'aller faire une enquête sur l'état réel des choses dans l'Amérique Russe. L'arrivée de cette expédition et la mort de Baranoff amenèrent un changement radical dans l'administration. Durant cette période des communications plus spéciales s'établissent entre l'Amérique et les îles Sandwich. Le roi sauvage, qui a l'instinct de tous les avantages de la civilisation, Temehameha, lie des relations commerciales avec l'établissement russe. Cette ouverture est toutefois sans résultat notable. Rihoh-Rihoh, et plus tard Kaukeakouli, le législateur des îles Sandwich, n'ont point renouvelé ces efforts. Voy. Ruschenberger, *Voyage round the world*; Philadelphia, 1838, 2 vol. in-8.

une artillerie plus une provision intelligente. Il n'est pas étonnant que l'a fait Waranoff mirent le feu à ces canons et qu'ils regagnèrent la Nouvelle-Archangel. Quel qu'il existe aujourd'hui la place où existait autrefois détruit, elle-même a pris son essor.

Baranoff conserva l'administration plus de vingt ans (1) et la croissance de l'établissement tout atteste ses instincts, on peut le prévoir; aujourd'hui ses ennemis, les Russes, les Anglais, les Américains, et le canon de la forteresse, dont la puissance sauvage, dont la puissance administrative a fait un établissement industriel (2) et par des forces redoutables peuvent renverser, on ne craint plus de le craindre sous le nom de dans les sommités, elle est environnée par elle, il a fallu déployer ainsi dire surhumainement de fer qui vont bien.

Journal of Oregon, etc., p. 27.

Les établissements russes présentent, la science ne perd pas de vue les questions qui se rattachent encore peu connus. On voit, par exemple, *Rurik*, équipé aux frais du gouvernement, parti de Kronstadt, commandé par le capitaine Otto Von Koltz, et plus tard les capitaines de commissionnés pour l'expédition scientifique de la mer du Nord, n'oubliaient pas non plus les glaces dans ces parages. Le capitaine Golownin était expédié par le gouvernement de guerre le *Kamchatka*, pour une enquête sur l'Amérique Russe. L'arrivé et la mort de Baranoff furent radical dans l'administration pendant des années, s'établissant entre les Russes et les Américains. L'instinct de tous les Américains, Temehameha, lie des Russes avec l'établissement russe, parfois sans résultat notable. Le capitaine Kaulikouli, des Russes, n'ont pas voyagé. Ruschenberg, Philadelphie, 1838.

qu'à ce jour telle qu'elle était de son temps (1).

Le capitaine Haguemeister succéda à Baranoff. Cet officier se distingua par une administration intelligente, et depuis plus de trente ans la ville naissante de Novo-Arkangelsk a marché sous d'habiles gouverneurs dans une voie croissante de prospérité. La population européenne ne s'est cependant accrue que fort lentement. En 1835 nous la voyons portée à huit cents âmes, et c'est encore le chiffre approximatif que nous présentent les plus récentes relations : la bourgade entière ne compte pas plus d'une centaine de maisons, construites en madriers. Il y a douze ou treize ans un habile marin faisait remarquer les tendances littéraires et scientifiques des habitants de ce coin reculé du globe. Selon M. Lutké, la bibliothèque de Novo-Arkangelsk offrait des ressources qu'on ne pouvait guère raisonnablement s'attendre à y rencontrer; et plus tard M. Dufflot de Mofras y fit une remarque analogue. Depuis ce temps plusieurs établissements d'une haute utilité ont été fondés; outre son église luthérienne et son église grecque, la capitale de l'Amérique Russe possède un hôpital, une école, un observatoire astronomique et météorologique, un cabinet d'histoire naturelle. Le dernier voyageur que nous venons de citer nous affirme même que nos vaudevilles sont joués avec ensemble dans une salle de réunion où une fort bonne compagnie s'efforce de combattre par ces innocentes distractions la tristesse qu'inspire nécessairement le plus sombre des climats.

L'un des hommes auxquels la géographie doit le plus de reconnaissance, sir Edward Belcher, fut frappé des progrès en tout genre qui se sont opérés dans le chef-lieu de l'Amérique Russe (2);

(1) Baranoff mourut dépourvu absolument de fortune. Nous nous associons aux vœux de l'habile navigateur, et nous souhaitons que la biographie du fondateur de la Nouvelle-Archangel soit enfin écrite. En France le *Journal des Savants* de l'année 1817 fournirait quelques documents. Il est probable que la lacune signalée ici est comblée en Russie, où l'on publie une revue américaine toute spéciale, renfermant, dit-on, des articles d'un haut intérêt.

(2) L'Amérique Russe se trouve certainement plus favorisée que la haute Californie. L'auteur américain du livre intitulé : *Life in California*, Londres, 1846, affirme qu'il n'y a pas un seul médecin dans cette dernière contrée,

Il fait observer que s'il appartient à un capitaine de vaisseau de guerre d'être plus difficile que tout autre sur l'ordre, la netteté, la bonne discipline, son opinion est ici de quelque poids, et qu'elle se trouve entièrement favorable à l'état de Novo-Arkangelsk; sir Edward fut même frappé de l'aspect somptueux que présente l'intérieur de l'église eu égard à la localité. L'école est dirigée avec zèle, et la tenue de l'hôpital parut au savant navigateur digne de tout éloge (1).

A l'époque dont nous parlons la population metis de l'établissement montait à mille ou onze cents individus; et, comme cela arrive du reste dans d'autres portions de l'Amérique, elle se faisait remarquer par sa rare aptitude à participer aux avantages de la civilisation: la portion féminine de cette classe si intéressante se montrait disposée à acquérir cette bonne grâce de la société européenne, qui forme un si étrange contraste avec la rudesse des tribus environnantes. En ce qui touche spécialement Novo-Arkangelsk, de l'avis de tous les voyageurs, cette heureuse métamorphose est due à la présence de deux femmes distinguées qui ont suivi leurs maris dans ces âpres régions, et qui pour leur donner cette preuve de dévouement conjugal n'ont pas craint d'affronter les dangers de toute espèce qu'on peut redouter en traversant la Sibérie. Madame de Wrangell d'abord, puis madame de Koupréanoff, ont tour à tour séjourné plusieurs années dans ces lointains parages, habitées naguère entièrement par des hordes féroces, et elles y ont donné à cette population naissante l'exemple de tous les dévouements et de toutes les qualités sociales.

Les divers renseignements que nous avons offerts jusqu'à présent se trouvent consignés dans plusieurs voyageurs; il n'en est pas de même, nous l'avouerons, pour quelques autres îles de l'archipel: ici les géographes se taisent aussi bien que les explorateurs, et nous sommes heureux d'avoir pu recourir à des documents en quelque sorte officiels quoique à peu près ignorés.

(1) *Joyage round the world during the years 1836-1842*. On trouvera dans ce livre une très-jolie vue du chef-lieu de l'Amérique Russe tel qu'il était en 1847. Voy. t. I, p. 90.

DÉSIGNATION DES ÎLES ALÉOUTIENNES OU ALÉOUTES. — CHANGEMENT PROJETÉ POUR LE CHEF-LIEU DE L'ÉTABLISSEMENT.

Les autres îles Aléoutes sont si peu connues, que nous n'hésitons pas à en donner la nomenclature telle qu'elle nous est fournie par M. Vsevolojky, tout en regrettant que cette description sommaire s'étienne aux divisions et à quelques faits de pure ethnographie: « On divise ces îles, dit-il, en Aléoutes proprement dites, et ce sont les plus proches; elles sont au nombre de trois, savoir: Atta, Agatta, Semitché. En îles des Rats (en russ. Crysié); on en compte quatre, qui sont 1° Bouldyre, 2° Kiska, 3° Amtchitka, 4° Kryssostrow, ou l'île du Rat. En îles d'Andréanof, qui sont au nombre de quatorze, nommément: 1° Tanaga, 2° Canaga, 3° Bobrovoï ou du Castor, 4° Gorelo ou île Brûlée, 5° Semisopotchnoï ou de Sept Cratères, 6° Adaké ou Aiague, 7° Sitkhine, 8° Taguilak ou Tagaouna, 9° Akhta, 10° Amlia ou Amlac, 11° Ségouam, 12° Amoukhta, 13° Tchougagane, et 14° Tchétéryé Sopochniaostrow ou les îles des Quatre Cratères. En îles des Renards, qui sont: 1° Oomnak, 2° Oounalachka, 3° Spirkine, 4° Acoutane, 5° Acoune, 6° Cagalga, 7° Oounmak, 8° Sannakh, 9° Choumaguine, 10° entre l'île de Sannakh et celle de Choumaguine se trouve un archipel de huit petites îles; 11° un petit archipel de sept îles, qu'on appelle Evdokeeskia ou îles d'Eudoxie; on les nomme aussi les Sémidés; 12° Touguidok, 13° Kadiak, et 14° l'archipel qui entoure l'île de Kadiak, et dont les îles principales sont Siagkidak, Afognak, Iavrachitihei et Chouékh (1). »

Ainsi qu'on peut le supposer aisément, les autres établissements insulaires sont moins favorisés que celui de Sitkhine; la Compagnie russo-américaine fondée, comme nous l'avons déjà fait remarquer, plusieurs colonies naissantes les seules qui soient réellement dignes d'intérêt subsistent dans l'île de Kadiak

(1) N. S. Vsevolojky, *Dictionnaire géographique historique de l'empire de Russie*, etc. Moscou, 1823, 2 vol. in-8°. Cette deuxième édition renferme un supplément de M. Maun Allart.

LES ALÉOUTIENNES
— CHANGEMENT
LE CHEF-LIEU D
T.

lécoutes sont si pe
hésitions pas à endon
telle qu'elle nous e
lojasky, tout en regre
ription sommaire s'e
s et à quelques fait
e : On divise ces îles
proprement dites, e
roches; elles sont a
avoir : Atta, Agatta
des Rats (en russ
te quatre, qui sont
iska, 3^e Amtchitka
l'île du Rat. En île
nt au nombre de qua
: 1^o Tanaga, 2^o Cana
du Castor, 4^o Gorelo
misopotchnoi ou de
Adaké ou Aiague
uilak ou Tagaoune
ia ou Amlak, 11^o S
khta, 13^o Tchouga
ré Sopochniaostro
tre Cratères. En île
sont : 1^o Oumnak
Spirkine, 4^o Acou
3^o Gagalga, 7^o Oun
9^o Choumaguine
Sannakh et celle d
rouve un archipel d
un petit archipel d
pelle Evdokeskia o
les nomme aussi le
guidok, 13^o Kadiak
entoure l'île de K
îles principales son
ak, lavrachitihei

ut le supposer ais
établissements insula
pris que celui de S
e russo-américaine
s l'avons déjà fait r
colonies naissantes
ent réellement dign
dans l'île de Kadiak

ky, Dictionnaire géogr
l'empire de Russie, et
pl. in-8°. Cette deuxi
plément de M. Maur

Ounalachka. Le premier de ces emplace-
ments offrant un port admirable (le port
avlovsky), on a pu songer un instant,
après l'opinion du capitaine Golovnine,
y transporter le siège de l'administra-
on; mais la Compagnie semble depuis
voir renoncé à ce projet. Un marin ha-
ble d'ailleurs, et fort compétent dans
ces sortes de questions, n'hésite pas à
onner la préférence au lieu qu'occupe
ancien établissement. Après un sérieux
amen des localités, l'amiral Lutké ne
ouve pas dans la situation du port
avlovsky de raisons suffisantes pour lui
onner la préférence sur celui de l'île de
thka.

Après la colonie de Kadiak l'établi-
ment le plus considérable des Russes
sur cette partie de l'Amérique a été
ndé à Ounalachka (Agoun Aliaska),
comme les habitants l'appellent,
Agounalaska. Cette île gît sous les
56° de lat. sept. et les 210° de long.
centrale; elle s'étend du sud-ouest à
est à cent quarante werstes, et sa plus
ande largeur au milieu est de trente-
q werstes. Des golfes offrant un ex-
lent abri entrent profondément dans
terres (1); mais toute la partie méri-
onale est bordée de rochers presque
cessibles, et c'est la raison pour la-
elle sans doute la population s'est reti-
sur les côtes orientale, septentrionale
occidentale. Cette population d'Aléou-
fut jadis considérable; au commence-
ment du siècle elle se trouvait réduite à
is cents individus répartis sur qua-
ze villages.

Nous ne dirons rien ici des terres
continentales : elles sont abandonnées
qu'à présent aux hordes indiennes,
l'administration a cru devoir céder
droit de chasse sur ce vaste terri-
e à la nouvelle Compagnie de la baie
udson, qui l'exploite avec activité.
bail contracté par elle n'a plus à
rir toutefois que pendant quelques
s, et il expire en 1850. Peut-être alors
ompagnier russo-américaine rentrera-
e dans ses privilèges et se mettra-
e dans un contact plus immédiat avec
indiens de la côte.

Voyez les Voyages du commodore Billing,
és par Sauer.

POPULATION INDIGÈNE. — LES ALÉOU-
TES; LEURS CHASSES. — DESTRUC-
TION DES MORSES. — LES BAÏDAR-
KES. — UN MOT SUR LES TCHOUK-
TCHIS AMÉRICAINS. — LES KALOCHES
DE L'AMÉRIQUE RUSSE.

Dans son Atlas ethnographique du
globe, Balbi désigne plusieurs tribus
considérables offrant des caractères dif-
férents et errant dans ces parages. Quel-
ques-unes sont bien connues, d'autres
ont disparu en partie. Nous ne signale-
rons ici avec quelques détails que les na-
tions assez puissantes pour que les Russes
aient pu les redouter, ou pour qu'ils se
soient aidés de leur habileté à la chasse
dans les parages qu'ils exploitaient. Nous
constaterons également les singulières
exagérations qui ont grossi la valeur des
chiffres, lorsque les premiers explora-
teurs décrivaient les nations indiennes
répandues dans ces archipels; elles fu-
rent telles, qu'on a dû les combattre par
une série d'observations sérieuses et que
le capitaine Lutké les a réduites pro-
digieusement.

Nous ne dirons rien des Aglegmutes, des
Kouskokhanses, des Kiatenses, nous pas-
serons rapidement sur les Ouakach qui
habitent Noutka, désigné aussi sous le
nom d'île Quadra et Vancouver : bien
que ces Indiens présentent un degré de
civilisation qui les rend infiniment su-
périeurs aux autres aborigènes de la
côte, ils ne sauraient être décrits dans
cette partie de notre notice. Il n'en est
pas de même de leurs voisins; les Aléou-
tes vivent dans leur vaste archipel, sous
la suzeraineté de l'empereur de Russie,
et sont les auxiliaires les plus actifs des
employés de la Compagnie : l'ethno-
graphie les range dans la famille bien
connue des Esquimaux, et les Russes les
ont trouvés jusqu'à l'extrémité occiden-
tale de la presqu'île d'Aliaska. Balbi
dit également que deux colonies de ce
peuple ont occupé dernièrement les îles
désertes de Saint-Pierre et de Saint-Paul
dans la mer de Béring. Cathéchisés par
quelques missionnaires du rit grec,
plusieurs d'entre eux sont devenus chré-
tiens ou du moins prennent ce titre. Le
capitaine Lutké affirme que le nombre
de ces indigènes dans toute la chaîne
Aléoutienne, y compris l'île de Kadiak,

ne s'élève pas au delà de cinq mille âmes; il y a loin, on le voit, de ce calcul à celui de Schélikof, qui donnait à la dernière île que nous venons de nommer cinquante mille habitants, uniquement, dit un voyageur sérieux, pour rehausser l'importance de ses découvertes; on ne saurait se dissimuler cependant que la diminution de ces populations n'ait été rapide.

Un des traits distinctifs des hommes de cette race, qu'ils partagent du reste avec les Tchouktchis et les Esquimaux, c'est une merveilleuse habileté à manœuvrer ces étranges embarcations que l'on désigne sous le nom de *baidarkes*: construites par un procédé vraiment habile avec la peau du morse, ces pirogues de cuir volent rapidement à la surface des flots, et se dirigent comme par une sorte d'instinct au milieu des vagues. L'Aléoute, que n'arrête aucun obstacle, a été appelé assez ingénieusement un *homme poisson*; il se meut sur les eaux en effet comme ces cétacés agiles qui sillonnent l'Océan. En mars et en avril, l'époque de la chasse aux loutres, il n'est pas rare de rencontrer des flottilles de trente à quarante baidarkes. Ounalachka en envoie quelquefois plus de cent trente; un chef choisi par élection commande chaque bande aventureuse. Malgré l'habileté des payeurs, il ne faut pas croire que sur ces mers orageuses les baidarkes ne courent aucun danger. Les rafales en font périr, et l'on rappelle des sinistres où plus de mille Aléoutes ont péri (1).

La baidarke ou baidarc, qui joue un si grand rôle dans la navigation des peuples polaires, et qui a dû servir de véhicule à tant de navigateurs dont nous soupçonnons l'audace, mais dont les voyages sont demeurés inconnus, la baidarke est une embarcation de vingt pieds de long, sur dix-huit pouces ou deux pieds de large. Steller en a donné une description minutieuse. Le corps de cette espèce de canot est fait de bois ou de côtes de baleines fort minces; on recouvre entièrement cette carcasse légère de peaux de morses ou de veaux marins, « à l'exception d'une ouverture pratiquée au milieu, qui a un rebord de côtes de

baleines ou de bois pour empêcher l'eau d'y pénétrer. Ce trou est fait précisément de manière à ce qu'un seul homme puisse y entrer et s'asseoir dans le canot en étendant ses jambes en avant; il en a où de ce rebord il s'élève tout autour un morceau de peau que l'homme assis dans le canot lie autour de son corps et qui le garantit absolument de l'eau. » Les coutures de ces embarcations sont enduites d'une sorte de colle qui remplace le goudron et dont l'ingrédient principal est l'huile de veau marin (2).

C'est de l'habileté et du zèle des chasseurs intrépides dont nous venons de parler, et auxquels la manœuvre de baidarke est familière, que dépend plus ou moins de profits obtenus par la Compagnie. Les Aléoutes attaquent tous les baleines, morses, lions marins. Mais si regardent comme la capture la plus riche qu'ils puissent faire celle de l'énorme cétacé dont l'huile est si recherchée pour leurs festins, ce n'est point là le genre d'expédition qu'ils redoutent le plus; lorsqu'ils vont à la chasse périlleuse des morses, ils se font tristement les adieux. Les dents seules de l'animal sont recherchées par le commerce, mais l'imagination est effrayée de l'épouvantable massacre qu'il faut faire annuellement parmi ces phoques, lorsque l'on considère que quatre ou cinq mille individus ne fournissent pas plus de vingt-cinq mille dents, et que c'est là le produit des années regardées comme très-heureuses. La chasse aux loutres de mer est la réalité la plus importante; si, comme l'a fait remarquer, les Aléoutes s'affranchissent par le gouvernement du tribut en pelleteries, ils sont obligés de servir la Compagnie pour la chasse des animaux marins, et principalement pour celle des loutres. Ils tuent ces animaux à coups de flèches en mer, et ils en prennent aussi quelquefois aux filets; les proies qu'ils peuvent faire en cette occasion sont assez considérables. Lorsqu'on ne peut approvisionner pas des choses nécessaires

(1) On trouvera bien d'autres renseignements sur les baidarkes telles qu'elles existent aujourd'hui dans l'ouvrage intitulé : *Essai sur la construction navale des peuples extra-poléaires, ou collection des navires et pirogues construits par les habitants de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique*; par M. Paris, capitaine de vaisseau, 1 vol. in-fol. avec 230 pl.

(2) Choris a donné plusieurs planches fort naïves, qui représentent des Aléoutes, ainsi que les divers instruments de pêche dont ils se servent.

la vie, autre qu'indigènes, les peuples, les peks. La chasse est le seul moyen de subsistance en hiver, ainsi des agents de la chasse est Aliaska, n'est fort en hiver, le vrachk consiste p... de m... ut consu... faits im... ur suite a... t diminu... des an... ns parag... ment, les Ko... plées in... les dép... n'appar... aines, et... rer dans... les Aléou... nat, céléb... les qui o... sses de l... bre, son... seuses. «... de ma... sortes d... ssière q... seuleme... animaux... contr... res, m... illes en... ts biza... e pour... e tous... ipel il... au po... les Tel... tuellem... vont

N. S. V... de histor... t le tab... pays; b...

pour empêcher l'es-
t fait précis-
qu'un seul homme
soir dans le cano-
bes en avant; il
il s'élève tout a-
peau que l'homme
lie autour de son
nt absolument
de ces embarcations
sorte de colle
et dont l'ingrédi-
de veau marin (et
et du zèle des cha-
nt nous venons
la manœuvre de
rière, que dépend
rofits obtenus par
outes attaquent tou-
ns marins. Mais si
capture la plus ric-
re celle de l'énor-
est si recherchée po-
est point là le ge-
redoutent le plus:
la chasse périlleu-
font tristement les
seules de l'anim-
ar le commerce, m-
affrayée de l'épou-
il faut faire annue-
phoques, lorsque
tre ou cinq mille in-
ent pas plus de vin-
t que c'est là le pro-
es commettrès-heu-
loutres de mer est
ortante; si, comme
er, les Aléoutes s-
ouvernement du tri-
sont obligés de ser-
r la chasse des ani-
palement pour celle-
t ces animaux à ca-
er, et ils en prennent
aux filets; les pro-
en cette occasion s-
les. Lorsqu'on ne
des choses nécessa-

en d'autres renseigne-
telles qu'elles existent
rage intitulé : *Essai sur*
des peuples extra-
des navires et pirogues
de l'Asie, de l'Afrique
M. Paris, capitaine de
avec 230 pl.

la vie, ils reçoivent pour une vieille
autre quinze roubles, pour une jeune six
oubles, pour un petit un rouble vingt
opeks.

La chasse qui succède à celle des lou-
es est celle des renards; elle a lieu
r le secours des chiens et le plus sou-
nt en employant des pièges. On prend
nsi des renards noirs, des renards
gentés et des renards rouges, dont le
lage est singulièrement moelleux; ceux
Aliaska, appartenant à cette espèce,
nt fort recherchés. Nous ne dirons
en ici ni de la chasse aux souslics
evrachka) ni de celle aux oiseaux, qui
nsiste principalement en diverses es-
ces de macareux. Le voyageur que l'on
ut consulter avec le plus de fruit sur
faits importants a constaté que si une
sursuite active mais imprudente avait
t diminuer prodigieusement le nom-
e des animaux à fourrures dans cer-
ns parages qui en fournissaient abon-
mment, d'autres contrées, telles que
îles Kouriles par exemple, se sont
plées insensiblement : mais bien que
îles dépendent de la Compagnie, el-
n'appartiennent plus aux terres amé-
naises, et nous ne saurions les faire
rer dans notre cadre.

Les Aléoutes, malgré la rigueur de leur
nat, célèbrent fréquemment des fêtes.
es qui ont lieu au retour des grandes
sses de l'ours, après le mois de dé-
mbre, sont incontestablement les plus
ieuses. « Les hommes alors sont cou-
ts de masques de bois peints de tou-
sortes de couleurs, avec une terre
ssière qui se trouve dans ces îles (1);
seulement ces masques représentent
animaux marins, dont chaque indi-
contrefait les habitudes ou les
res, mais on rencontre alors des
îles entières portant ces déguise-
s bizarres et s'entrevisitant d'île
e pour se livrer à une joie bruyante.
e tous les peuples qui visitent cet
ipel il n'en est pas de plus intéres-
au point de vue ethnographique
les Tchoukchis, qui, fréquentant
uellement les côtes de l'Amérique,
vont pas moins établir des rela-

tions commerciales avec les Russes du
nord de la Sibérie. Pour obtenir par
des échanges quelques-uns de ces objets
qui flattent leur sensualité grossière ou
leur goût pour certaines parures, les
Tchoukchis n'hésitent point à entre-
prendre des voyages qui ne durent pas
moins de cinq mois, et qui les forcent
à traverser les régions les plus désolées.
Ces hommes, endurcis à toutes les fa-
tigues, paraissent avoir fréquenté les
deux continents même à des époques
qui échappent à nos appréciations his-
toriques. Ils le disent positivement, le
détroit de Béring a été traversé maintes
fois par leurs ancêtres, et le doute le
plus léger ne peut plus exister mainte-
nant sur une communication déjà bien
ancienne entre le vieux et le nouveau
monde (1).

M. de Wrangell, qui a assisté si fré-
quemment en Sibérie aux chasses de ces
peuples, et qui nous offre sur elles de
si précieux renseignements, nous fournit
un détail peut-être unique dans les anna-
les de la vénérie : nous le reproduisons
ici tel qu'il se trouve consigné dans
le voyage du savant amiral, en faisant
observer qu'il s'agit plus spécialement
des Tchoukchis errant sur les rives de
la mer Glaciale. « Ils prennent des loups,
dit-il, par un procédé tout particulier.
Les extrémités d'un morceau de fanon
de baleine, plié en deux, sont aiguisées
et attachées ensemble : le fanon ainsi
préparé est aspergé d'eau jusqu'à ce
qu'il soit entièrement couvert de glace,
et l'on enduit le tout de graisse; le loup
se jette sur cet appât et l'avale, mais
la glace fond dans son estomac, la
baleine se déploie, et ses bouts aiguisés
tuent l'animal..... La chasse à l'ours
blanc est fort dangereuse : les Tchouk-
chis vont chercher ces animaux dans la
mer Glaciale, parmi des torosses inex-
tricables, et les tuent à coups de pique.
Ils emploient des espèces de corbeilles
pour pêcher le poisson. Quant aux
oiseaux, ils les prennent avec un filet
en courroies très-minces, aux extré-
mités duquel sont suspendues des pierres
ou des morceaux d'os de morses. Les
Tchoukchis lancent ce filet en l'air
avec beaucoup d'adresse; les oiseaux

N. S. Vaevolesky, *Dictionnaire géogra-
phique historique de l'empire de Russie*, con-
tient le tableau politique et statistique de ce
pays; Moscou, 1823, 2 vol. in-8°.

(1) Voyez Wrangell et Lutké.

qu'il atteint s'y entortillent et tombent par terre avec l'engin (1). »

Le peuple le plus redoutable pour les Russes, celui dont il peut obtenir aussi par la suite les services les plus réels, forme la confédération des Kaloches (2). Cette nation belliqueuse s'est répandue dans les archipels du Roi-Georges, du Duc-d'York, du Prince-de-Galles et dans l'île de l'Amirauté. Lorsque la Compagnie fonda Novo-Arkangel'sk, ce furent ces terribles Indiens que Baranoff eut à combattre. Si l'on s'en rapporte au conseiller Vsévolj'sky, les habitants de Kadiak, appartenant à la même race, présentaient vers 1824 un total de treize cents hommes, sans compter les femmes. Les Kaloches, qu'il nous importe de connaître, et qui résident à Sitkha, prennent eux-mêmes le titre de *Sitkha Khan* ou homme de Sitkha. Ainsi que cela arrive chez les Esquimaux, le corbeau joue un rôle important dans la théogonie de ces peuples; si les Kadiak's, par exemple, croient que cet oiseau eut la puissance de créer la terre, les Kaloches en font une sorte de messager divin chargé d'apporter la lumière du ciel. En souvenir de ce bienfait, sans doute, c'est le seul oiseau qui ne paraisse jamais dans leurs festins. Ces peuples ont du reste une cosmogonie fort compliquée, où (chose curieuse) on trouve certains mythes analogues à ceux de la Grèce; nous ajouterons aussi qu'on y voit figurer la tradition d'un déluge universel. *Kitkh-oughin-si*, le premier des humains, sans cesse occupé à détruire sa progéniture; *Elkh*, l'être prédestiné qui donne enfin à la race des hommes ses précieux enseignements; sa mère, qui reçoit comme don filial une robe chatoyante tissée de plumes de colibris, voient leurs aventures mêlées aux traditions dont nous venons de parler.

(1) Voyez *Le Nord de la Sibirie*, t. II, p. 340. Nous ferons observer que M. de Wrangell modifie légèrement le nom de ces peuples, et qu'il les appelle Tchouktchas. Nous avons suivi l'ancienne dénomination. Les Tchouktchis se divisent en deux races distinctes.

(2) On la désigne aussi sous les noms de *Kolouches*, *Kolouches*, *Kolougis*, *Kalujes*, *Calouches*; Voy. Balbi. Nous avons adopté ici la dénomination reproduite par M. Lutké. Selon un ethnographe célèbre, la famille des Kolouches est la souche des peuples qui habitent depuis Jakutat jusqu'aux îles de la Reine-Charlotte.

Le culte des Kaloches est néanmoins une sorte de chamanisme, comme celui que l'on trouve en vigueur chez les peuples de l'Asie. Les chamans, ces intermédiaires, prêts inflexibles des génies malfaisants, ont institué des dogmes sanguinaires, par suite desquels des esclaves sont immolés. L'anthropophagie néanmoins ne se mêle pas à cette exécrable coutume, comme cela a lieu à Noutka. Chose étrange, mais conséquence naturelle de ces dogmes sanguinaires, la mort n'affranchit par l'esclave; et dans sa funèbre servitude celui-ci va rejoindre l'âme errante qui jadis lui commandait, et qui doit exercer encore sur lui un pouvoir despotique.

Les Kaloches forment une race robuste, singulièrement endurcie aux rigueurs des saisons. M. Lutké nous les représente, comme étant pour ainsi dire insensible à la rude température qu'ils sont obligés d'affronter; quelquefois, dépouillés de leur manteau, ils dorment à l'air libre d'un foyer qui les rôtit littéralement, tandis que certaines parties de leur corps sont atteintes par la gelée. Ils ont parmi eux une classe privilégiée de guerriers, désignés sous le nom de *Koukhontan* ou *Kokvontan*. On peut assimiler ces hommes intrépides à une sorte d'ordre de chevalerie, conservant une prééminence réelle dans le gouvernement tout patriarcal.

L'industrie primitive des Kaloches, car ces tribus commencent à se modifier en tout sur les Russes, est loin de la grossièreté qu'on rencontre chez certains sauvages. Vont-ils au combat, « un cuirasse en lames de bois, fortement entrelacées de nerfs de baleine, garnit leur poitrine et leur dos; » un masque habilement sculpté et représentant la face de quelque monstre redoutable défend leur visage (1). Méditent-ils quelque expédition lointaine, de vastes pirogues pouvant contenir jusqu'à soixante

(1) Ceci peut expliquer jusqu'à un certain point l'usage de l'étrange ornement des lèvres qui donne une si singulière analogie à ce peuple avec l'une des nations les plus célèbres du Brésil; c'est un masque perpétuel, destiné à rendre la face de l'homme plus redoutable. Les femmes l'ont adopté par imitation. Voyez, par exemple, *Voyage round the world*. Il y a un trait de femme semblable en tout à celui d'une femme de la race des Botocoudos.

es est néanmoins guerriers les reçoivent. Non-seulement ces embarcations sont désignées comme nos navires par des noms parhamans, ces interculiers, tels que celui d'un astre, éniens malaisants un animal, d'un objet qui a frappé mes sanguinaires regards, mais une sculpture mi- esclaves sont in-enseignement habile reproduit en relief agie néanmoins de l'embarcation; les Kalo- xécérable coutume es de la colonie russe sont essen- à Noutka. Chosellement sculpteurs, comme le sont séquence naturel peuplès de Noutka et ceux de l'île guinaires, la mo la Reine-Charlotte (1). Cette ten- elave; et dans sence marquée vers la culture d'un art elui-ci va rejoind facile n'a cependant pas adouci les adis lui commaturs de cette tribu: en certaines oc- ercer encore sur le sions ils poussent au plus haut degré ue. cruauté, dit-on, leurs rapports avec les ent uneracerobust rangers. « Pour laver une injure reçue, rce aux rigueurs d firme le voyageur qui les a le mieux nous les représervés, la vengeance par le sang, loin insi dire insensib tre regardée comme un crime, de- ure qu'ils sont oblont pour chacun un devoir sacré. » elquefois, dépour s'ensuit pas de là, fait observer le ils dorment à l'a me écrivain, qu'on doit considérer i les rôti littéra Kaloches comme « tout à fait indi- certaines parties es de porter la face humaine (2), » et teintes par la gel insiste sur la rare tendresse des ne une classe privilégés pour leurs enfants; elle est telle nés sous le nom effet, qu'un guerrier endurci à tous Kokvontan. On actes qu'entraîne une guerre impla- me les intrépides à ple ne se sent pas le courage d'im- chevalerie, conse rger son enfant dans l'eau glacée sence réelle dans t patriarcal.

mitive des Kaloche déploient les Kaloche dans la construc- menent à se mode de leurs grandes pirogues, si légères usses, est loin de aucune autre embarcation ne saurait lut- rencontre chez de avec elles, » Lutké parle de sculptures vrai- ent-ils au combat, « t remarquables dont elles sont ornées; puis s de bois, forteme s'exprime ainsi sur la rare aptitude de ces rfs de baleine, garan ens pour divers arts industriels. « Ils sculp- eur dos; » un mas t des masques de guerre, et des masques té et représentant naires pour les jeux, ainsi que des pipes de monstre redoutab e et d'ardoise. Ils fabriquent des anneaux (1). Méditent-ils de cuivre ou de corne qu'ils portent au poi- os. Ils ont même appris maintenant à répa- les fustils; leurs poignards à deux tranchants, bois ornée de coquillages et d'enjolivements, exécutent l'é- belils de coquillages luisants, excitent l'é- nement par la netteté de leur exécution. femmes tissent très-adroitement des tapis poil de chèvre; elles tressent avec des ras- des paniers de diverses couleurs, de pe- corbeilles de travail, garnies de pochettes- les chapeaux à l'européenne très-légers et durables, qui se vendent très-bien en Can- nie.

En rappelant ces expressions, M. Lutké ve contre le récit d'un voyageur qui les oie, et qui prétend qu'un Kaloche, ennuyé r de son fils, le jeta dans de l'huile de ba- bouillante. (*Voyage autour du monde.*)

pour l'endurcir aux rigueurs de l'air, et qu'il le confie toujours à un parent lorsqu'on juge indispensable de faire subir à l'innocente créature cette épreuve nécessaire. C'est sans doute ce sentiment profond des affections de famille qui a conduit les Kaloche à adopter l'un des usages les plus étranges que l'histoire des peuples sauvages ait encore enregistrés: « A la mort d'un oncle, le neveu prend sa plus ancienne femme; aucune disproportion d'âge ne peut le dispenser de remplir ce devoir inévitable. »

Comme toutes les nations américaines, cette nation si curieuse à observer se modifie profondément aujourd'hui dans ses usages, et en s'alliant avec les promichléniks russes donne naissance à des métiés que l'industrie européenne saura utiliser. Une chose qui n'est pas douteuse aussi, c'est que la race pure tend à diminuer et que la petite verole exerce chez ces peuplades l'influence funeste qu'elle exerce chez toutes les tribus de l'Amérique. L'année 1770 a été marquée par une épidémie affreuse de ce genre. Le savant courageux auquel on doit la solution d'un problème géographique si intéressant, et qui plus tard a dirigé avec tant de succès la colonie, M. de Wrangell, compte néanmoins encore un total de quarante mille indigènes; il est vrai que ce chiffre s'applique à toute la population indienne de l'Amérique Russe (1).

ÉTABLISSEMENT DE LA BODEGA FONDÉ EN CALIFORNIE, ET DÉPENDANT DE L'ADMINISTRATION DE NOVO-ARKANGELSK.

La Compagnie russe n'est pas bornée à peupler les îles de ces nombreux archipels; dès l'année 1807 les judicieuses observations de Langsdorff, qui vint mouiller au port de San-Francisco, purent éveiller sa sollicitude sur la valeur d'un territoire dont les autorités espagnoles ne s'étaient pas encore solennellement emparées; le port de la Bodega avec ses rives, magnifiquement boisées, éveilla dès lors chez elle des idées d'en-

(1) Voyez Wrangel's *Narichten uber die Russischen Besitzungen in America* (1839), inséré dans la collection de MM. Baer et Heilmersen.

vahissement. Ce n'était pas à un homme tel qu'Alexandre Baranoff que de tels détails pouvaient être fournis vainement; il détacha de Sitkha cent Russes, sous le commandement de M. de Kuskof. Ceux-ci furent renforcés par une centaine d'Indiens kadiak, et, il faut insister sur ce point, avec la permission des Espagnols, une petite colonie de chasseurs s'éleva tout à coup dans ces solitudes qu'on se croyait trop heureux alors de voir sillonnées par des êtres vivants. Les bénéfices obtenus par la Compagnie sur ce point furent, dit-on, immenses. Les établissements se multiplièrent. Dès l'année 1815 quelques fermes russes s'élevaient déjà dans l'intérieur; mais alors vinrent les réclamations, et, comme l'a très-bien fait observer M. Duflot de Mofras, elles furent sans effet: « les troubles qui agitaient la vice-royauté du Mexique permirent aux Russes de devenir les possesseurs définitifs du terrain qu'ils occupaient. » Le port de la Bodega prit même le nom de Romanzoff (1).

Ainsi que l'a consigné dans sa relation le même voyageur, « le terrain occupé par les Russes n'a jamais eu de limites bien fixes, puisqu'à l'époque de leur établissement en 1812 il n'existait aucune ferme espagnole au nord du port de San-Francisco, et qu'ils commirent alors la faute de ne pas y fonder quelques maisons. Cependant, d'après les renseignements les plus précis, on peut dire que la ligne de démarcation commençait au sud du port

(1) Greenhow raconte ainsi l'établissement des Russes dans ces régions. « Baranoff, l'agent en chef de la Compagnie russo-américaine, obtint du gouverneur espagnol de la Californie la permission d'élever quelques maisons et de laisser quelques hommes sur les rives de la baie de Bodega, un peu au nord du Port de San-Francisco, où ils furent employés à la chasse des troupeaux sauvages, seulement pour approvisionner de vivres Sitkha et les autres établissements. Deux ou trois ans s'étaient à peine écoulés depuis que cette permission avait été accordée, lorsque le nombre des individus employés ainsi devint assez grand et leur habitation assez semblable à un fort, pour que le gouverneur jugeât à propos d'adresser des remontrances à ce sujet. » L'historien continue en disant que ces observations furent reçues fort mal; et que lorsque le commandement de quitter les lieux fut réitéré, l'agent russe Kuskof nia froidement le droit des Espagnols sur ce territoire, qu'il affirma être ouvert à l'occupation de toute nation civilisée. *Voy. History of Oregon*, p. 327.

de la Bodega, à la lagune nommée El Estero Americano, et qu'elle se prolongeait vers l'est-nord-est à la rencontre de la petite rivière de San-Ignacio. Avatcha des cartes russes. » Il y a une identité parfaite entre la topographie de cette portion de la côte et celle des autres parties de la haute Californie; c'est d'abord une chaîne de collines courrant parallèlement à la côte, et derrière ces éminences vers l'orient de belles prairies. — Malheureusement on ne rencontre pas un seul cours d'eau navigable sur un espace de vingt lieues. Le Rio-Ignacio ou Avatcha, qui se jette dans le port de Romanzoff, le San-Sebastian ou Slawianska, qui se dessèche durant l'été, le ruisseau désigné sous le nom de Ross et le Kostromitoff sont dans ce cas. Le climat de cette partie de la colonie est magnifique; la chaleur moyenne de l'année est de 12° centigrades; et M. de Mofras affirme qu'il ne gèle jamais: aussi les arbres fruitiers de l'Europe prospèrent-ils le long de la côte, sans en excepter la vigne. Les céréales, le tabac, certains légumes de zones tempérées viennent bien. Avec des soins les bestiaux pourront se multiplier d'une façon prodigieuse comme ils l'ont fait sur d'autres points de l'Amérique. L'établissement russe fondé dans l'excellent port que l'on désigne sous le nom de la Bodega gît par les 38° 18' 30" de latitude nord et les 125° 24' 20" de longitude ouest. Il y a cinq à six ans on n'y avait élevé aucune espèce de fortification, et la Compagnie se contentait d'y posséder une pièce de bronze. Ses vastes magasins seuls lui donnent de l'importance; il y a deux ou trois maisons d'habitation seulement; est probable que les choses ne resteront pas longtemps dans cette situation surtout en présence des nouveaux événements que vient d'amener la guerre du Mexique.

Le fort de Ross, qui s'élève dans une petite anse où les Russes ont déjà construit des navires, a excité naguère, par l'ensemble de sa position et par la fertilité de ses jardins, l'admiration d'un voyageur dont nous aimons à recueillir les impressions: « Il n'existe rien de plus pittoresque ni de plus grandiose que les forêts de pins gigantesques qui les en-

turent. de quatre tre duque verneur, caserne, grecque s tons de l'e formée par mètres de brasures angles opp hexagones six pièces nents prii noff, V. Schernick es fermes, ons des o ins et bâ ornements ar les Rus villages nux résulta avigation t d'idées q ura à cons es mélang es aussi istiques les vages, dé quarante au retentir à u le père ances es nisa ses ovogorod nissantes errera. Un chan pendant que Russ n'y tro été élégat er un de gnée à p vait être e l'éleve it un int leurs ré ny faisa quence u suse la f uvernaie uitté le terres nité les

ne nommée El
u'elle se prolonge
à la rencontre
de San-Ignacio
ses. » Il y a une
la topographie
côte et celle de
aute Californie
de collines cou
côte, et derrière
orient de belle
eusement on ne
cours d'eau naviga
e vingt lieues. La
cha, qui se jette
anzoff, le San-Se
a, qui se dessèche
au désigné sous
ostromitinoïff sont
t de cette partie d
ffique; la chaleur
st de 12° centigr
s affirme qu'il n'y
es arbres fruitiers
ent-ils le long de
er la vigne. Les cer
trains légumes de
ennent bien. Avec
k pourront se multiplier
prodigieuse comme
utres points de l'A
ement russe fonde
t que l'on désigne
Bodega gît par la
titude nord et la
gitude ouest. Il y
y avait élevé aucun
on, et la Compagnie
posséder une pièce
magasins seuls la
ance; il y a deux o
itation seulement;
choses ne resteron
s cette situation
des nouveaux évé
d'amener la guerre

qui s'élève dans un
russes ont déjà com
excité naguère, p
osition et par la f
s, l'admiration d'u
s aimons à recueilli
il n'existe rien de plus
plus grandiose que l
antesques qui les e

toutent. Ross présente un quadrilatère de quatre-vingts mètres de front, au centre duquel se trouvent la maison du gouverneur, celle des officiers, l'arsenal, la caserne, des magasins et une chapelle grecque surmontée de croix et de clochetons de l'effet le plus agréable. L'enceinte, formée par d'épais madriers, avait quatre mètres de haut; elle était percée d'embrasures garnies de caronades, et aux angles opposés s'élevaient deux bastions hexagones à deux étages et garnis de six pièces. Dans les autres établissements principaux, tels que Kostromitinoïff, Vassili, Klebnikoff, D. Jorge Ischernick, les bâtiments d'exploitation, les fermes, les corps de garde et les maisons des officiers sont entourés de jardins et bâtis en bois, avec de fort jolis ornements. Ces maisons, nommées *isba* par les Russes, ressemblent à celles des villages moscovites. » Ainsi donc, grâce aux résultats merveilleux amenés par la navigation, grâce à l'expansion de faits et d'idées qui en résulte, l'ethnographie aura à constater un jour, non-seulement des mélanges de races les plus étranges, mais aussi les oppositions d'instincts artistiques les plus extraordinaires : sur ces vastes, déserts encore il y a moins de quarante ans, le chant slave commence à retentir à côté des campagnes fertiles et le pâtre redit quelques vieilles romances espagnoles; l'architecture qui a saisi ses inspirations dans l'antique Novogorod reparaît non loin des villes naissantes où fleurit encore le génie des Espagnols.

Un changement notable s'est opéré pendant dans cette portion de l'Amérique Russe, il n'y a pas encore sept ans; on n'y trouverait peut-être plus la société élégante et choisie qu'y sut apprécier un de nos compatriotes. La Compagnie a pensé que la culture des terres avait été abandonnée en partie, ainsi que l'élevage des bestiaux, et qu'elle trouvait un intérêt réel à acheter des agriculteurs répandus dans le pays ce qu'elle n'y faisait venir à grands frais. En conséquence un officier distingué, qui avait épousé la fille du prince Gargarin, et qui gouvernait ce territoire, M. de Rotscheff quitté le fort de Ross, et l'on a affermé les terres environnantes. Ce sont en partie les profits de la pêche et de la

chasse que convoite la Compagnie et qui lui font regarder comme secondaires les résultats de l'agriculture. C'est à ce point de vue qu'il y a une dizaine d'années elle avait jeté son dévolu sur un vaste territoire voisin, dont elle méditait de faire régulariser la cession. Il y a dix ans M. l'amiral du Petit-Thouars disait :

« Les Russes, resserrés dans leur établissement agricole de la Bodega (établissement aujourd'hui dans l'état le plus florissant), convoitent, si l'on en peut juger par des paroles échappées à quelques officiers placés dans une position élevée, la possession du beau port de San-Francisco, celle des rives fertiles de ses deux bassins, comme aussi celle de la magnifique rivière del Sacramento, qui est navigable pour des bâtiments de deux à trois cents tonneaux jusqu'à cinquante lieues de son embouchure. Il serait peut-être difficile de dire aujourd'hui à quelle nation appartiendra un jour cet excellent port; mais dans l'état politique actuel de l'Europe et du Nouveau Monde il est très-vraisemblable que la puissance qui aura la heureuse hardiesse de s'en emparer par une occupation de fait ne sera pas troublée dans sa possession (1). »

On le comprendra aisément, les événements qui viennent d'avoir lieu à la suite des guerres du Mexique changent complètement la question, et il est bien certain que la haute Californie, étant tombée entre les mains d'une nation dont la sagacité ne saurait être mise en défaut, les prétentions des possesseurs de la Bodega seront examinées sérieusement. La baie de San-Francisco offre l'un des plus beaux ports du monde, et il n'est guère probable que les États de l'Union s'en dessaisissent en faveur d'une puissance dont la concurrence peut devenir à craindre dans ces parages, et dont les Américains ne seront certes pas les derniers à deviner les empiètements.

Le Rio del Sacramento (2), qui se jette

(1) Du Petit-Thouars, *Voyage de la Vénus*, 1837.

(2) Le Rio del Sacramento a pris une telle importance pendant l'impression de ces notices, qu'on nous saura bon gré sans doute de donner ici quelques détails sur son cours et sur le pays qu'il arrose. Au moment de mettre sous presse d'ailleurs, le message du président des États-Unis adressé au congrès, et le rapport de M. Mason, font évanouir tous les doutes que

dans la baie de San-Francisco était naguère célèbre par la quantité de loutres et de castors que nourrissaient ses rivages; il y a une dizaine d'années sa réputation avait singulièrement diminué sous ce rapport, et comme l'atteste l'habile navigateur qui remonta son cours à cette époque (1), d'affreuses épidémies avaient détruit pour ainsi dire les misérables tribus qui l'habitent. Une découverte récente, dont tous les journaux ont retenti, l'a acquis en peu de temps une réputation supérieure à celle des fleuves les plus riches de l'Amérique du Sud. Cet or de la Californie, dont M. du Petit-Thouars a naguère constaté la pureté (2), se trouverait dans les sables du Sacramento et dans celui de ses affluents en quantité telle, qu'elle surpasserait ce qui nous est raconté de l'Oural et de ses richesses prodigieuses. Cependant nous devons dire ici qu'un homme célèbre dans la science explora il y a dix ans le cours de ce fleuve; qu'il examina les parties constitutives de son sable, et que rien de pareil à ce qui nous est raconté par les journaux ne s'offrit à son observation: il n'est pas fait mention d'une seule pépite d'or trouvée par sir Edward Belcher.

Selon M. de Mofras on a cru longtemps, et fort à tort, que le Rio del Sacramento avait son origine dans ce lac *Salé* ou *Youta* qui s'étend au pied des montagnes Rocheuses, et qui porte dans les anciennes cartes les noms de lac *Timpanogos* et *Teguayo*; mais, comme le fait observer ce voyageur, aucune rivière ne découle de ce lac, et lorsque le Sacramento pénètre dans le lac Masqué, le fleuve et le lac sont à plus de cent lieues à l'ouest du Youta; la Sierra-Nevada les sépare. On peut suivre sur la carte, fort détaillée, qui accompagne l'exploration du territoire de l'Oregon et des Californies le cours du Rio del Sacramento, et l'on remontera ainsi jusqu'à la mission de Saint-Louis dans l'Oregon. Cependant nous devons dire que l'indication des sources offre des différences, si on les compare avec celle portée sur la carte d'Augustus Mitchell. Il ne nous est pas permis dans ce court exposé d'entrer dans une discussion géographique; nous

nous contenterons de dire que ce beau fleuve, auquel la carte américaine la plus récente assigne quatre cent cinquante milles de cours, ne cesse d'être navigable pour les bateaux de moyen tonnage encore de par les 38° 46' 47" de lat. nord et le 124° 00' 54" de long. ouest. Or le même voyageur indique la facilité de navigation offerte par le Sacramento dans un espace de cinquante lieues, c'est-à-dire jusqu'à une rivière que les Canadiens désignent sous le nom du Trou. Les divers documents que nous avons sous les yeux se réunissent pour donner une idée imposante des merveilleux paysages que présentent les deux rives; non-seulement l'exubérance de la végétation atteste la fertilité du sol, mais les forêts magnifiques qui bordent le rivage prouvent que l'industrie aussi bien que l'agriculture trouveront dans ces régions des richesses plus inépuisables encore que celles qui nous sont annoncées si pompeusement. Nous nous bornons observer seulement que les terres des rives s'abaissent singulièrement, mesure que le fleuve approche du lieu où il se jette dans la baie. A son embouchure même, le sol est entièrement plat et à tel point, dit un navigateur célèbre, qu'il devient très-difficile d'user de l'horizon artificiel, particulièrement à la marée descendante ou au flot montant la marée (1).

M. de Mofras a exprimé d'une manière précise et en peu de mots quelle est la disposition géographique du fleuve vers son embouchure (2). « Au fond de la baie de los Carquines on découvre trois bouches de rivières que les Canadiens appellent les Trois-Fourches; elles sont formées, à droite et à l'est par le Rio San-Joaquin; en face et au nord par le Rio del Sacramento, et à gauche au nord-ouest par le Rio de Jésus-María. On a cru longtemps que cette rivière était un cours d'eau ayant une origine distincte; mais des explorations minutieuses ont démontré que le Jésus-María n'était qu'un bras du Sacramento, sept lieues avant son embouchure se bifurque et donne naissance à la grande

nous avions cru devoir émettre sur la richesse de ce fleuve. Voy. l'Appendice.

- (1) Belcher, *Voyage round the World*.
- (2) *Voyage de la Vénus*.

(1) *Voyez* sir Edward Belcher, *Narrative of a voyage round the World*. Lond., 1843, 2^e t. I, p. 130.

(2) Duflot de Mofras, *Exploration de l'Oregon*, t. I, p. 448.

que ce beau qui porte son nom. » La largeur ordinaire américaine la plus du fleuve est évaluée à trois cents mètres. cent cinquante. Quant au Rio de San-Joaquin, dont nous ne d'être navigable, nous avons déjà parlé, ses sources ne sont pas de tonnage qu'encore déterminées d'une manière exacte. lat. nord et le Formé par une multitude de courants ouest. Or le même eau descendus des monts Californiens de navigation et des pentes occidentales de la Serra-Nevada, il coule du sud-est au nord-ouest dans un espace étendu dans la vaste plaine de *los Tulares*. Bien madiens désignent moins important que le Rio del Sacramento; le Joaquin, si abondant en sautons les yeux se rendent énormes et en castors, n'est navigable que pour les canots. Ses crues sont terribles; il prend alors l'aspect d'un torrent qui inonde le territoire qu'il parcourt. Mais revenons au nouveau Pactole dont les journaux ont tant parlé. Comme nous avons dit, sir Edward Belcher a soulevé les sables du Rio del Sacramento à un examen attentif. « Le sol des rives, dit-il, est généralement un mélange peu consistant de sable et d'argile de nature entièrement alluviale; le fond du fleuve est d'une vase très-liquide à l'argile rouge très-consistante, et de temps à autre à un sable très-mouvant : deux variétés de cytilus et quelques univalves en ont été obtenues. »

Nous ne saurions rejeter d'une manière complète la nouvelle reproduite universellement par les feuilles publiques; toutefois nous ne savons de quelle elle faire sortir cette foule qui vient lever les sables aurifères du Sacramento. La population du pueblo de San-Jozé Guadalupe est évaluée à cinq cents personnes de race blanche et à quelques centaines d'Indiens; la mission de Santa-Barbara ne compte plus que trois cents néo-aytes, celle de San-Jozé a été ruinée; les Indiens de la baie de los Carquines n'offrent pas assez d'habitants pour former une exception à la situation générale; la mission de los Dolores de San-Francisco Asis ne comptait plus qu'une cinquantaine d'Indiens. Le pueblo de la *Barba Buena* (village de la Menthe) serait parfaitement situé pour profiter des merveilles lavages; mais les dernières relations ne lui donnent qu'une vingtaine de maisons tout au plus, et le presidio de San-Francisco n'avait plus naguère que cinq soldats, commandés par un officier. Voilà, sous une forme bien sommaire sans doute, un aperçu de la statis-

tique de ces contrées, auquel il faut joindre toutefois ce que nous avons déjà dit du bel établissement de M. Sutter. On voit aisément que les rives du nouvel Eldorado ne peuvent pas être couvertes d'une foule bien nombreuse, même en y joignant toute la population de la capitale. Ce qui est hors de doute néanmoins, c'est que la grande nouvelle répandue en Europe n'est pas de nature à diminuer les vives sympathies de la Russie pour la magnifique baie qui avoisine son établissement de la Californie; mais le temps est passé où un pouvoir sans énergie pouvait céder sans discussion le beau territoire dont l'un de nos marins les plus habiles et les plus expérimentés a signalé naguère l'admirable position, en faisant ressortir tous les avantages de localité qui suivraient une telle possession. Vers la même époque un homme d'une incontestable sagacité, sir Edward Belcher, voyait dans cet emplacement le siège futur d'une capitale; il sentait néanmoins aussi tout ce que l'administration mexicaine laissait à désirer pour la réalisation d'un projet qui changerait la situation politique d'un des plus beaux pays du monde. Les derniers événements modifient singulièrement ces dernières réflexions. Quels qu'ils soient, l'État de l'Union saura découvrir et exploiter les trésors du Sacramento (1).

SITUATION ACTUELLE DE LA COMPAGNIE.

Nous avons fait voir ce que d'utiles réglemens avaient opéré dans le régime de la Compagnie et par quelle suite d'améliorations elle avait atteint un degré de prospérité que ne soupçonnaient pas sans doute ses fondateurs. Elle a été

(1) A ceux qui seraient tentés d'approfondir l'état géographique de ce point si important, nous signalerons, outre l'Atlas de M. de Moiras, les travaux suivants, exécutés depuis peu d'années :

Capt. F. W. Beechey, *San-Francisco harbor, with plan of entrance and views*; 1828. Dortet de Tesson, *Croquis des atterrages de la baie de San-Francisco (haute Californie), levé et dressé en 1837 à bord de la frégate la Vénus*, par M. de Tesson, ingénieur hydrographe, secondé par MM. Chiron du Brosais, capitaine de corvette, et Ménard, élève de première classe. Paris, 1843, in-fol.

Sir Edward Belcher, *Narrative of a voyage round the World*. London, 1843, 2 vol. in-8°; *PAU*. renferme le plan détaillé de la baie de San-Francisco.

en effet l'objet d'une constante sollicitude; et dans ces derniers temps les voyages d'un naturaliste spécial, M. Voznessensky, n'ont eu d'autre but, dit-on, que de mieux faire connaître une région qui rappelle déjà les efforts de tant de géographes distingués. Cet explorateur avait rassemblé dès 1845 des collections d'un haut intérêt, et ne sentait pas son zèle se ralentir.

Au point de vue commercial, il ne faut pas oublier qu'il y a peu d'années encore douze bâtiments, dont la capacité s'élevait à mille cinq cent cinq tonneaux, étaient employés dans ces parages (1) par la marine russe, et que ce nombre de navires a dû s'accroître.

Il y a juste trente ans que le mode d'administration adopté par la Compagnie russo-américaine, a reçu une profonde modification. Avant 1818 les promichléniks employés à la chasse et même au commerce dans ces parages étaient admis à la part. De graves inconvénients ayant montré le vice radical de ce mode d'exploitation, un changement complet a eu lieu sous l'administration du capitaine Haguemeister, et tous les employés reçoivent aujourd'hui des appointements, outre les approvisionnements nécessaires à la vie. Par suite de ces nouveaux arrangements avec la Compagnie, toute espèce de commerce leur est interdit. En s'engageant à servir durant sept ans, leurs gages peuvent s'élever depuis trois cent cinquante jusqu'à quatre cent cinquante roubles par an y compris la ration (2). Le gouverneur doit toujours être choisi dans la marine impériale : ce poste a été rempli jusqu'à présent par des officiers d'un mérite reconnu; et il est vrai de dire que pour avoir la faculté de désigner des hommes vraiment dignes

du commandement, un article des privilèges accordés à la Compagnie assimile ce fonctionnaire, quant aux prérogatives, à l'officier supérieur qui administre la Sibérie. Les agents employés dans l'Amérique Russe y passent ordinairement de trois à cinq ans. Une organisation militaire d'une extrême régularité préside à toutes les parties du service dans cette lointaine résidence. Non-seulement les officiers de marine vont toujours en uniforme, mais la diane, les gardes, les rondes et la retraite s'exécutent, dit M. Lutké, d'après les règlements et avec une sorte de solennité. Un voyageur plus récent, M. de Mofras, témoigne de l'urbanité qui contraste avec ces habitudes militaires, et il est curieux sans doute de voir nos romanciers et nos poètes dramatiques contribuant à adoucir dans ces régions désolées un séjour qu'impose le service militaire (1).

La Compagnie a vu des changements notables s'opérer dans son mode de transaction depuis qu'elle est organisée. Ils tiennent en partie aux changements qu'ont amenés des chasses plus fréquentes dans certaines localités. Nous ne sommes plus au temps où l'on se voyait contraint à détruire sept cent mille peaux avariées pour diverses causes et que l'on n'avait pu faire passer dans la circulation. Le nombre des loutres a prodigieusement diminué, et M. Lutké n'hésite pas à dire que peu après les premières années de l'établissement des Russes dans ces contrées « une mauvaise économie tarit bientôt entièrement ou affaiblit beaucoup ces sources. » Il n'en est pas de même des produits abondants que fournissent les morses, et durant les années très-heureuses on se procure encore une quantité de dents suffisante pour établir des avantages assurés (2). Sans négliger l'origine

(1) Voyez un article intéressant des *Nouvelles Annales des Voyages*, année 1846, il est dû à M. Yermolof.

(2) « Dans le cours de douze années, depuis 1818 jusqu'en 1830, il est venu dans la colonie cinq cents soixante-seize Russes, qui étaient endettés pour 307,650 roubles; et il en est revenu quatre cents onze avec un capital de 248,000 roubles; et la dette de ceux qui restaient encore au service, au nombre de plus de treize cents, ne s'élevait pas au delà de 150,000 roubles. On dit qu'auparavant très peu d'entre eux étaient en état de retourner dans leurs foyers avec quelques épargnes.

(1) Pour avoir une idée précise des progrès qui se sont opérés dans cet établissement, il suffit de jeter un coup d'œil sur la Relation de Vancouver, qui date déjà de 1794. A cette époque le mets le plus délicat que l'on pût offrir au célèbre navigateur, dans une hutte sale et enfumée, consistait en quelques balais pilés dans de l'huile de baleine.

(2) On se procure aussi dans l'Amérique Russe des dents de mammouth en petite quantité. Il n'est pas très-rare de rencontrer des squelettes de ces animaux réduits en parti-

première
a su se c
merciales
image, dit
a été fait
partir de l
un navire
la fortune
grand pré
moins res
rable d'un
par les u
rages qu'h
abandonn
leurs anc
du fusil.
Le com
guie se fa

à l'état foss
précieux re
dans Wrang

article des pri-
agnie assimile
aux préroga-
eur qui admi-
ents employés
passent ordi-
inq ans. Une
l'une extrême
tes les parties
aigerésidence.
ers de marine
orme, mais la
ondes et la re-
. Lutké, d'après
une sorte de
r plus récent,
e de l'urbanité
habitudes mili-
ns doute de voir
poètes drama-
doucir dans ces
ur qu'impose le

première de ses bénéfices, la Compagnie a su se créer d'autres ressources commerciales; elle éprouve quelque dommage, dit-on, de la concurrence qui lui a été faite par les navires étrangers, à partir de l'année 1821, époque à laquelle un navire parti de Cronstadt vint tenter la fortune dans ces parages. Le plus grand préjudice qu'elle reçoive néanmoins résulte de l'importation considérable d'armes à feu faite annuellement par les navires américains dans les parages qu'habitent les Kaloche, qui ont abandonné insensiblement l'usage de leurs anciennes armes pour se servir du fusil.

Le commerce principal de la Compagnie se faisait naguère avec la Califor-

à l'état fossile. Voyez Lutké. On trouve de précieux renseignements sur l'ivoire fossile dans Wrangell.

nie; elle expédiait « du drap et autres étoffes en laine, de la toile de toutes sortes, des indiennes, des percales, des nankins, du fer et de l'acier et toute espèce d'objets et d'instruments fabriqués de ces métaux; du plomb, du cuivre, des ustensiles de verre et de faïence, des cordages, du thé, du café, du sucre, des chapeaux en poil de castor ou faits de racines par les Kaloche. » La Compagnie recevait en échange du froment, de l'orge, des pois, des fèves, du suif, du bœuf, de la viande séchée et salée; une quantité considérable de bétail vivant. Sous l'administration des États-Unis ces transactions ne peuvent qu'augmenter, et nous touchons peut-être à une époque où l'établissement de l'île de Sithka cessera d'être une factorerie florissante pour prendre le titre de cité.

les changements
on mode de trans-
et organisée. Ils
x changements
es plus fréquentes
. Nous ne som-
a l'on se voyait
cent mille peaux
causes et que
asser dans la cir-
s loutres a produ-
t M. Lutké n'hé-
u après les pré-
établissement des
ées « une mau-
entôt entièrement
ces sources. » Il
es produits abon-
t les morses, et
heureuses on se
quantité de dents
ir des avantages
négliger l'origine

précise des progrès
cet établissement, il
il sur la Relation de
de 1794. A cette époque
ut que l'on pût offrir
ns une hutte sale et
quelques bales pilées
ai dans l'Amérique
outh en petite quan-
e de rencontrer de
x réduits en parti-

Un voyage
dans ces der-
ponte qui en-
sur les rives
qui est en us-
ka, à laque-
ent les nom-
nabiles navig-
premier à un
fait, si digne d-
nous engager
à consacrer
tion isolée, q-
l'un examen
qu'elle est r-
révéler certai-
terme sans a-
traditions.

En effet ce-
rement par-
Quakach (1)
difier de gra-
ne division
es Mexicains
abilité surp-
nementale
eurs habitati-
uraient être
ns des sau-

(1) Ce mot, ré-
le capitaine
ages; il parait
poser à une
mer géographi-

APPENDICE.

ILE DE QUADRA ET VANCOUVER

(NOUTKA),

ILES DE LA REINE CHARLOTTE.

ILE DE QUADRA ET VANCOUVER.

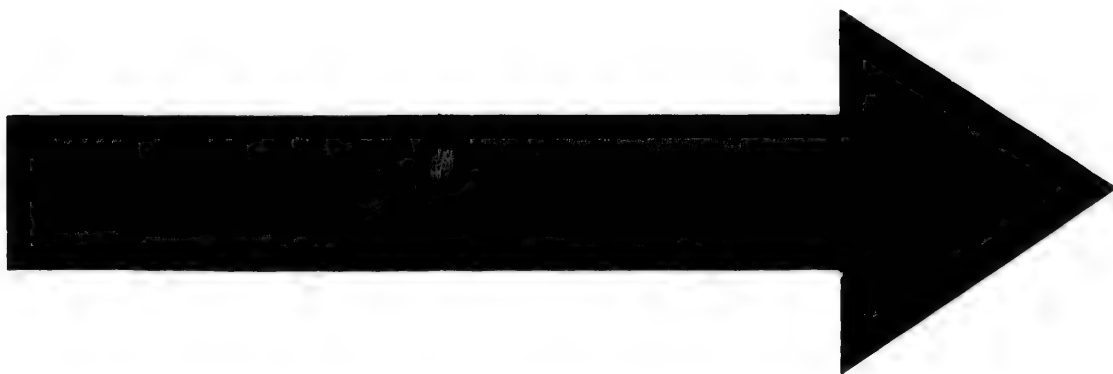
Un voyageur a fait observer dans ces derniers temps l'identité frappante qui existe entre l'idiome parlé sur les rives de la Colombia et celui qui est en usage dans cette île de Noutka, à laquelle les géographes imposent les noms désormais unis de deux habiles navigateurs, en conservant le premier à un point seulement. Ce seul fait, si digne d'observation, suffirait pour nous engager à revenir sur nos pas et à consacrer quelques pages à cette région isolée, qui devra être un jour l'objet d'un examen tout particulier, puisqu'elle est réservée peut-être à nous révéler certaines origines et qu'elle renferme sans aucun doute de précieuses traditions.

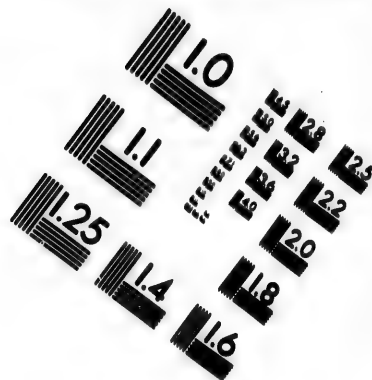
En effet ces Indiens, désignés improprement par Balbi sous le nom de *Quakach* (1), ou *Ouakich*, qui savent diffier de grands villages, qui ont adopté une division du temps analogue à celle des Mexicains, auxquels on a reconnu une habileté surprenante dans la sculpture monumentale de leurs pirogues et de leurs habitations, ces Indiens, dis-je, ne sauraient être confondus avec quelques-uns des sauvages dont nous avons énu-

méré seulement les tribus, parce que, dans leur abrutissement, ils demeureraient sans souvenirs, en même temps que leur mode grossier d'existence ne présentait nul intérêt.

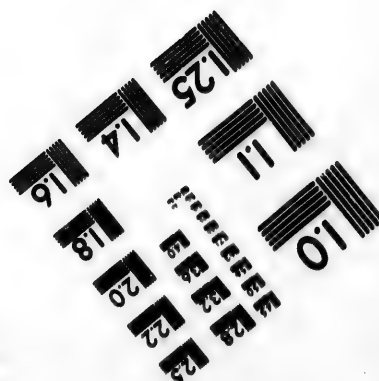
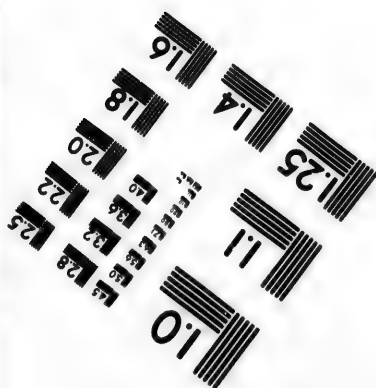
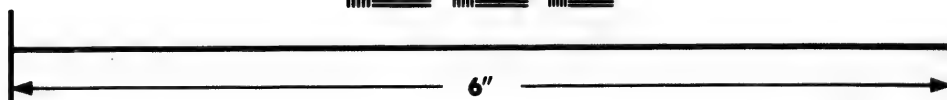
Balbi fait observer que les habitants de Noutka, dirigés par la pensée qui dominait jadis les hommes du nord, lorsqu'ils gravaient leurs sagas, en caractères runiques, sur leur boucliers, se transmettent encore certains événements mémorables (une chasse heureuse, une pêche abondante) en traçant deux ou trois lignes d'une forme particulière sur la coiffure conique dont ils font usage. Ce renseignement est bien incomplet sans doute; mais si on le rapproche des documents qui nous ont été fournis par Cook, George Vancouver, Galiano, Valdès et D. Francisco de la Bodega y Quadra, il suffit pour assigner à cette population d'Indiens, appartenant, dit-on, à la race de Tchinnouks, une supériorité incontestable sur les autres aborigènes de la côte. L'île de Noutka fut découverte en juin 1774, par don Juan Perez, commandant la corvette *le Santiago*. Parvenu au parallèle du 55° degré, ce navigateur espagnol aperçut une pointe de terre qu'il désigna sous le nom de *Santa-Margarita*; elle appartenait à la partie nord de l'île de Langara, qui fait partie du groupe des îles Charlotte; puis il arriva

(1) Ce mot, répété à plusieurs reprises, accueilli par le capitaine Cook lorsqu'il aborda sur ces îles; il paraît signifier *ami*. On ne peut donc supposer à une population entière pour la décrire géographiquement.





Resolution test chart showing patterns of vertical and horizontal lines with numerical values ranging from 1.0 to 4.0.



Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

EE 123
E 124
E 125
E 126
E 127
E 128

11
10
01

par les 49° 50' à une autre île, qu'il désigna sous le nom de San-Lorenzo, et qui se trouvait être en réalité la terre qui nous occupe (1). Cook était donc réellement dans l'erreur lorsqu'il supposait que la découverte de cette terre ne pouvait lui être contestée. Quoi qu'il en soit, l'habile marin eut bien certainement l'honneur d'en donner une idée exacte, et son troisième voyage renferme à ce sujet des détails qu'on chercherait vainement ailleurs. Grâce à des dessins qui n'ont qu'un tort, celui de manquer de naïveté, Cook fit connaître le premier ces vastes habitations des insulaires, qui leur assignent un degré de civilisation qu'on ne s'attendait guère à trouver sans doute sur ces rivages inexplorés.

L'île de Quadra (2), qui n'a pas moins de deux cent cinquante milles géographiques du sud-est au nord-ouest, sur soixante-treize milles dans sa plus grande largeur, comme on peut le voir sur la carte de Wilkes, l'île de Quadra occupait bien peu les puissances de l'Europe; lorsque les fourrures variées et nombreuses que l'on pouvait y recueillir excitèrent l'intérêt d'un spéculateur. John Meares, dont le navire avait été frété à Macao, et qui naviguait sous pavillon portugais, vint à Noutka et acheta de l'un des chefs le territoire entier,

(1) Voyez à ce sujet un précieux manuscrit de la bibliothèque du dépôt de la marine; il est intitulé: *Comento de la navegacion y descubrimientos hechos en dos viages de orden de S. M. en la costa septentrional de California, desde la latitud de 21 grados 30 minutos, en que se halla el departamento y puerto de S. Blas, por D. Juan Francisco de la Bodega, capitán de navio de la Real Armada*. Ce précieux volume, que nous n'avons vu cité nulle part, se trouve sous le n° 12984. Nous regrettons de n'avoir pu en faire un plus fréquent usage. Nous signalerons aussi comme faisant partie de cette bibliothèque si riche en relations de voyages un autre manuscrit, plus précieux encore, puisqu'il signale des découvertes faites au seizième siècle dans ces régions, dont l'histoire est si peu connue. L'auteur semble être F. Est. de Perca. Il est intitulé *Relacion de la jornada que a esta tierra del nuevo Mexico hicieron los benditos padres que primero en ella entraron*. G. 407. Nous indiquerons également Miguel Costanso: *Diario historico de los viages de mar y tierra hechos al norte de la California de orden del marques de Croix*, etc.

(2) Le nom de Noutka est parfaitement inconnu aux indigènes. Celui qui s'en rapproche le plus est *nutchi*, qui signifie montagne. Le port de Noutka est appelé par les insulaires *Yucuatl*.

qui lui fut livré moyennant quelques feuilles de cuivre, et il en prit possession au nom de l'Angleterre (1). Il paraît néanmoins qu'il ne fonda aucun établissement régulier, et qu'il se contenta d'édifier une cabane sur le rivage, cabane qui n'existait même plus lorsque les Espagnols songèrent à prendre possession de l'île d'une manière plus régulière. En 1789 D. Estevan Joseph Martinez vint pour accomplir cette cérémonie, qui eut lieu le 5 mai, au milieu des acclamations de la population indienne, et à partir de ce moment, dit-on, l'Espagne se crut parfaitement en mesure d'exposer ses droits de propriété aux autres puissances de l'Europe. Sous l'empire de cette idée l'année 1790 est signalée par un acte d'autorité dont les résultats peuvent avoir les conséquences les plus graves. Le capitaine anglais Colnett, commandant l'*Argonaute*, vient à Noutka, et, après y avoir joui d'une trompeuse hospitalité, se voit tout à coup saisi et constitué prisonnier à bord du navire espagnol la *Princesa*. Cet acte arbitraire est suivi d'un fait plus grave encore: une chaloupe se transporte à bord de l'*Argonaute*, et fait arborer le pavillon espagnol à la place du pavillon anglais. Transporté d'abord comme prisonnier à Saint-Blas avec seize hommes d'équipage, sujets de la Grande-Bretagne, le capitaine Colnett y est traité avec distinction, mais ne parvient pas cependant à obtenir justice entière. Plus tard ses réclamations motivent une longue négociation diplomatique, dont le résultat paraît être d'abord une rupture entre les deux couronnes et qui se termine par le traité de l'Escorial.

Avant que l'infatigable Vancouver visite à trois reprises différentes cette île, dont les destinées politiques ont changé si subitement, les Espagnols utilisent plus fructueusement pour la science qu'on ne l'a cru parfois leur séjour dans ces parages, et l'introduction trop peu consultée du voyage de Galiano et

(1) Si l'on accepte le témoignage de Francisco de la Bodega y Quadra, dont Vancouver lui-même vante la probité, dès l'année 1777 les Espagnols auraient pris possession de la côte ou se trouve l'île jusqu'à 2° au-dessous vers le sud et 6° plus haut vers le nord.

de Valde
des docu

Males
l'espéran
le passag
posait ex
lorsque l
roi du M
connaître
reli et la
et celui
expédia
Aranza:
nant de
fit une m
régions,
la mémoire
son nom
l'île de l
descriptio
journal,
les ports
bien que
partie nor
sont du p
vue géogr
le gouver
ses efforts
acquérir
ces régio
command
Cayetano
lette la
parages a
mai les d
vue du p
cueillis p
reçoit cor
nus quelc
d'ailleurs
ci trouve
tristes ha
cus dans
fondé de
de la Bo
la frégat
trent éga
Magon,
le comme
trées, m
sion de s
Lapérour
chefs de

nant quelques en prit possession (1). Il paraît qu'il se contenta le rivage, car le plus lorsque à prendre possession plus récemment. Sous l'année 1790 est d'autorité dont avoir les conséquences. Le capitaine pendant l'Argo- et, après y avoir hospitalité, se et constitué propriétaire est suivi re: une chaloupe de l'Argonaute, on espagnol à la glais. Transporté nier à Saint-Blas équipage, sujets ne, le capitaine avec distinction, cependant à ob- Plus tard ses ré- ne longue négo- dont le résultat ne rupture entre t qui se termine rial.

gable Vancouver différentes cette es politiques ont es Espagnols utili- nt pour la science rfois leur séjour introduction trop age de Galiano et

émolpage de Fran- dra, dont Vancouver té, dès l'année 1772 possession de la côte 2^e au-dessous vers le e nord.

de Valdès va nous fournir à ce sujet des documents dignes de crédit.

Malespina venait de faire évanouir l'espérance que l'on avait de découvrir le passage que Ferrer Maldonado supposait exister par le parallèle du 60° degré, lorsque le comte de Revillagigedo, viceroy du Mexique, voulut que l'on allât reconnaître l'intérieur du port de Bucareli et la côte comprise entre ce point et celui de Noutka : en conséquence il expédia vers ces parages la frégate *Aranzazu*, commandée par le lieutenant de navire D. Jacintho Caamaño, qui sortit de San-Blas le 20 mars 1792, et entra dans le port de Noutka le 14 mai de la même année. Don Jacintho fit une minutieuse reconnaissance de ces régions, et il eut l'occasion d'honorer la mémoire de Juan Perez, en imposant son nom au passage qui existe entre l'île de Langara et le cap Muñoz. La description que Caamaño fait, dans son journal, de la côte qui s'étend entre les ports de Bucareli et Noutka, aussi bien que les détails qu'il donne sur la partie nord de l'île de la reine Charlotte, sont du plus haut intérêt au point de vue géographique. Vers la même époque le gouvernement espagnol renouvelle ses efforts, trop souvent méconnus, pour acquérir des connaissances précises sur ces régions. Don Dionisio Galiano, commandant la goëlette *la Sutil* et don Cayetano Valdès, commandant la goëlette *la Mexicana*, arrivent dans ces parages au mois de mai 1792, et le 13 mai les deux bâtiments se trouvent en vue du port de Noutka. Ils sont accueillis par le chef ou taïs Macuina, qui reçoit comme des hôtes déjà bien connus quelques Espagnols, dont le nombre d'ailleurs ne saurait l'inquiéter. Ceux-ci trouvent plusieurs de leurs compatriotes habitués dans l'île, et ils sont reçus dans un établissement temporaire, fondé dès 1790, et dirigé par don Juan de la Bodega y Quadra, commandant la frégate *la Gertrudis*; ils y rencontrent également un Français, le capitaine Magon, qui non-seulement devait faire le commerce des pelleteries dans ces contrées, mais qui avait surtout pour mission de s'enquérir du sort de l'infortuné Lapérouse. L'un des premiers soins des chefs de l'expédition fut de spécifier la

position de Noutka; ils reconnurent que ce point gisait par les 49° 35' 14" de lat. et les 120° 30' 15" de long. à compter de l'observatoire de Cadix.

Jusques en 1791 on avait ignoré quelles étaient les véritables limites de l'île de Noutka; mais à cette époque arrivèrent dans ces régions les corvettes *la Descubierta* et *l'Atrevida*. Alors deux lieutenants de vaisseau, don Joseph de Espinosa et don Ciriaco Cevallos, furent expédiés pour savoir si le canal qui se présentait au nord-est avait une issue dans la baie de *Bonne-Espérance*, et si quelqu'un de ses bras s'étendait considérablement jusqu'au nord-est ou à l'est, promettant ainsi une communication avec l'autre mer. Ces officiers trouvèrent que le territoire sur lequel était fondé l'établissement espagnol appartenait à une île enclavée dans la grande, ayant environ vingt milles de l'est à l'ouest, sur quinze de large nord-sud, par une de ses extrémités du moins, l'autre n'en ayant que cinq. Ils virent aussi que les eaux qui entraient dans l'enfoncement de Noutka communiquaient avec celles de la baie de Bonne-Espérance, et que le canal principal étendait quelques-uns de ses bras à de courtes distances, dans l'intérieur, de ce que l'on regardait alors comme la terre ferme, et où se trouvaient les cabanes d'hiver des naturels (1). Un coup d'œil sur la précieuse carte du commandant de *la Sutil* rendra du reste parfaitement sensible ces détails arides.

L'île de Noutka, dit le rédacteur du voyage de *la Sutil*, présente dans tous les temps un aspect agréable. Ses hauteurs, couvertes de pins et de cyprès à l'épais feuillage et à la verdure persistante, donnent une idée d'agrément et de fertilité qui se dissipe aussitôt qu'on met le pied sur le rivage, formé d'une pierre grisâtre, couverte dans presque toute son étendue de l'humus produit par la décomposition des arbres et des plantes dont le sol est parsemé. L'île est environnée de plages pauvres, de brous-

(1) Les deux goëlettes n'employèrent pas moins de quatre mois à accomplir cette expédition; les officiers espagnols s'assurèrent en outre qu'il n'existait aucun passage par le détroit de Fuca. Voy. *Relacion del viaje hecho por las goletas Sutil y Mexicana en el año 1792 para reconocer el estrecho de Fuca*; Madrid, 1802.

sailles inutiles et de fondrières. Le naturaliste don Francisco Mosiño crut alors reconnaître dans les collines de l'île quelques veines métalliques qu'il supposa être du fer, du cuivre et même de l'argent.

M. de Humboldt, auquel nulle des grandes questions qui se rattachent à la statistique américaine n'est étrangère, a établi que cette île, la plus considérable de toutes celles que l'on rencontre dans ces parages, n'avait pas moins de mille sept cent trente lieues carrées de vingt-cinq au degré, calculées d'après les cartes de Vancouver. On sait peu de chose de sa géographie intérieure; mais on a la certitude que ses productions ne diffèrent pas essentiellement de celles du continent, dont elle est séparée en quelques endroits par un canal de quelques milles seulement. On y rencontre en définitive des bois magnifiques, et l'on peut s'y procurer des pelleteries d'un débit facile.

Lorsqu'il fait l'énumération si détaillée d'ailleurs des divers établissements de l'Oregon, M. Wilkes évalue la population des îles Vancouver et Washington à cinq mille habitants, et ce calcul paraît avoir été basé plutôt sur des données inférieures à la vérité que sur des renseignements empreints d'un caractère d'exagération (1).

Les peuplades qui se partagent l'île de Noutka n'obéissent pas à la domination d'un seul chef; elles se divisent en plusieurs tribus; nous ignorons quel est leur nombre, mais les dernières relations nous apprennent qu'il existe trois chefs principaux auxquels on peut attribuer une puissance à peu près égale. Le premier en réputation s'appelle Wica-an-ish, le second Mack-quill-a, et le troisième Nook-à-mis (2). Meares, Bodega et quelques autres voyageurs donnent, sur les dénominations des anciennes tribus, quelques détails qui pourraient servir à établir la nomenclature des peuplades. Hulswitt, qui a demeuré si longtemps dans ces parages,

renferme sur les nations qui fréquentent Noutka des renseignements précieux; mais nous ignorons encore le degré de confiance qu'on peut leur accorder.

L'un des caractères les plus remarquables de ces insulaires, celui qui pourrait faire supposer que d'antiques relations ont eu lieu entre Noutka et l'Asie, c'est une constitution sociale dont les formes aristocratiques se rencontrent assez rarement chez les peuplades indépendantes du nouveau monde. La caste des *Tats*, en effet, établit entre quelques aborigènes et le reste des populations une ligne de démarcation infranchissable, et qui constitue un despotisme régulièrement organisé auquel ont su en général se soustraire les nations du continent. Selon la croyance conservée par ces peuples, il y a seulement quelques années, et si nous nous en rapportons à une naïve expression d'un voyageur, l'un de leurs tals les plus célèbres avait le droit de se dire « ami au soleil. » Et les Indiens ne croyaient pas pouvoir donner aux étrangers une plus haute idée de la puissance du chef qu'en signalant sa familiarité avec l'astre qui répand la lumière! Jamais peut-être aucune peuplade de ces régions n'a poussé si loin les prétentions extravagantes d'une supériorité imaginaire. L'idée de la mort elle-même ne peut éteindre ce sentiment d'orgueil, et les tals, après avoir dominé sur la terre, prétendent dominer dans le ciel. Dès qu'ils sont morts, ils se rendent dans le séjour bienheureux au sein des régions supérieures, qui doivent être fermées à tout jamais aux autres hommes; là, partageant avec les phalanges puissantes dont ils font partie l'attribut divin, ils lancent le tonnerre, et peuvent disposer de la tempête. Mais, qui le croirait, au milieu des superstitions barbares enfantées par ce sot orgueil, on rencontre une croyance si poétique et si touchante à la fois, qu'elle eût pu être enviée par les poètes de la Grèce et qu'elle manque à la religion des héros d'Ossian. Lorsque les nuages se sont amoncelés et que la pluie vient rafraîchir la terre, l'habitant de Noutka croit recevoir les larmes de ceux qu'il aimait, et qu'il a perdus; baigné de ces pleurs célestes, il oublie les malheurs de la terre, et il tourne avec reconnaissance ses regards

vers le ciel ignorées.

Aux t. nement puissances le commun le plus en que l'on en raison grand che connaître de Macui premiers colonie à avait dés Sound, f en divers de justice citent qu l'honoren les homm voir vend gateurs qu sion. Il n'e on l'a fait, de nos uss vigateurs dega entre connaissan nifestait l propriété; qu'on s'est les vertus tous les c unissait à hypocrite l'exemple blier que conservé les festin chez toute côte, et qu ait. ses f Macuina peut se dis sa perspe ne mérite rigent les

(1) Voy. *Narrative of the United-States exploring expedition*; London, 1845, 6 vol. in-8° avec atl. Cette belle publication est trop peu répandue en France.

(2) Nous reproduisons ici scrupuleusement l'orthographe anglaise, dans la crainte d'altérer ces noms. Voy. le *Voyage autour du Monde*, de sir Edw. Bea. er.

(1) Roque om. II.

(2) L'Atlas are, renferm aus les cara culière expr

(3) M. Sec observations a surprise en

qui fréquentent
ents précieux;
ore le degré de
r accorder.
plus remarqua-
ui qui pourrait
iques relations
et l'Asie, c'est
dont les formes
contrent assez
lades indépen-
e. La caste des
quelques abo-
populations une
ranchissable, et
isme régulière-
nt au en géné-
tions du conti-
conservée par
ement quelques
s en rapports
d'un voyageur,
s célèbres avait
u soleil. » Et les
s pouvoir don-
haute idée de
en signalant sa
qui répand la lu-
aucune peuplade
si loin les pré-
une supériorité
mort elle-même
iment d'orgueil,
dominé sur la
er dans le ciel.
ils se rendent
eux au sein des
doivent être fer-
autres hommes;
phalanges puis-
e l'attribut divin,
et peuvent dispo-
qui le croirait,
ous barbares en-
bil, on rencontre
e et si touchante
u être envies par
e et qu'elle man-
héros d'Ossian.
s sont amoncelés
rafraîchir la terre,
eroit recevoir les
aimait, et qu'il a
pleurs célestes.
de la terre, et il
sance ses regards

vers le ciel, où ses douleurs ne sont pas ignorées (1).

Aux taïs appartient donc le gouvernement despotique de cette île, et la puissance du chef y est héréditaire. Vers le commencement du siècle, le guerrier le plus éminent de ces contrées, l'homme que l'on pouvait comparer à bon droit en raison de ses idées civilisatrices, au grand chef des îles Sandwich, s'était fait connaître aux navigateurs sous le nom de Macuina, Maquinna ou Macuila; les premiers Espagnols qui fondèrent une colonie à l'endroit que le capitaine Cook avait désigné sous le nom de *Nootka-Sound*, furent singulièrement frappés, en diverses circonstances, de son esprit de justice et de sa modération; et ils citent quelques traits d'humanité qui l'honorent. Cependant, rusé comme tous les hommes de sa race, on l'accuse d'avoir vendu tour à tour son île aux navigateurs qui voulaient en obtenir la cession. Il n'est pas juste d'alléguer, comme on l'a fait, l'ignorance où était Macuina de nos usages. En effet les premiers navigateurs espagnols, et Quadra de la Bodega entre autres, furent surpris des connaissances précises que ce chef manifestait lorsqu'il s'agissait du droit de propriété; il est infiniment probable qu'on s'est trop hâté de mettre en relief les vertus de Macuina, et que, comme tous les chefs de la race tchinouke, il unissait à quelques qualités cette ruse hypocrite dont ses pareils donnent l'exemple (2). Il ne faut pas d'ailleurs oublier que les habitants de Noutka ont conservé longtemps l'usage d'abominables festins, que l'on ne rencontrait pas chez toutes les autres peuplades de la côte, et que l'anthropophagie renouvellait ses fêtes affreuses à l'époque où Macuina reçut les Européens. On ne peut se dissimuler cependant que grâce à sa perspicacité peu commune ce chef ne mérite d'être cité parmi ceux qui dirigent les tribus du littoral (3). Le pou-

voir s'est maintenu dans la famille de l'ancien dominateur de Noutka, mais il s'est perpétué par les femmes; et tout récemment, comme nous l'avons indiqué, sir Edward Belcher a retrouvé dans cette île, où il ne commande pas exclusivement toutefois, un chef désigné sous le nom de Macquilla. Ce taï, qui a épousé la fille de Macuina, a pris le nom de l'homme éminent dont le souvenir s'est conservé dans l'île. Le chef actuel de Noutka est un personnage d'une soixantaine d'années environ, ayant cinq pieds huit pouces (mesure anglaise) et offrant tous les caractères d'une vigueur peu commune; son fils, qui peut avoir trente ans, se montre intelligent, et possède certaines connaissances ignorées de son père (1).

Ce qui paraît avoir frappé l'habile na-

lombia, n'en compte pas moins de seize. *Foy. les Annales des Voyages*, année 1846.

(1) Grâce à la multiplicité des relations de l'Europe avec les points les plus éloignés du monde, l'histoire peut constater aujourd'hui la succession non interrompue de ces chefs à demi barbares auxquels on s'est peut-être un peu hâté de faire une réputation de législateurs. C'est ainsi que nous savons parfaitement quel est le descendant de ce Tamehameha ou Kameamea, qui établit des relations commerciales temporaires avec la côte nord-ouest, où l'on compte déjà tant de kannaks. Le roi des îles Sandwich était naguère un jeune homme parlant intelligiblement anglais et espagnol, mais dépourvu des qualités remarquables qui distinguaient son père. Kaulikeakoull avait pour vêtement d'ordonnance un habit d'uniforme à épaulettes d'or; mais, quoique ne manquant pas d'intelligence, il ne savait pas même se faire respecter par les matelots des baleiniers qui débarquent dans son île. Son temps ne se passait point, comme celui de Tamehameha, à méditer des projets utiles; il paraît que le billard prenait le meilleur de son temps (car il y a des billards aux Sandwich). Kaulikeakoull, frère de Ritoh-Rio, l'avant dernier roi, avait cependant fréquenté les écoles des missionnaires; malheureusement il s'en était tenu à la connaissance des livres scolaires. Le voyageur qui nous transmet ces détails avoue cependant que s'il était dissipé il n'était point vicieux. Tamehameha III a succédé au chef dont il vient d'être question; on trouvera son portrait en uniforme de général dans le t. IV du voyage de Wilkes. Rien n'égale du reste la prétention qu'un commencement de culture a donnée à ce peuple enfant : un chef des îles Sandwich présentait un mets d'un goût détestable au voyageur qui parle ici. Sur son refus d'y toucher, l'hôte dans son étonnement naïf ne manqua pas de lui dire : « Ah! si vous résidiez quelque temps parmi nous vous vous civiliseriez et apprendriez à discerner ce qui est bon. » *Foy. Ruschenberger, Voyage round the World*, p. 461. Il y a dans ce livre quelques renseignements sur la Californie.

(1) Roquefeuille, *Voyage autour du Monde*, tom. II.

(2) L'Atlas du voyage de la *Sutil*, devenu si rare, renferme un portrait de Macuina qui porte tous les caractères de la fidélité; il offre une singulière expression de finesse.

(3) M. Scouler, auquel on doit de bonnes observations sur les tribus qui habitent la région comprise entre le détroit de Bering et la Co-

vigateur, ce sont surtout les rapports de tendresse paternelle et filiale qui semblent exister entre le chef de Noutka et ses enfants : sa jeune fille est pour lui l'objet d'une prédilection particulière (1). Ce sentiment affectueux, fort développé chez les Indiens, a été déjà remarqué par plusieurs voyageurs, et il est tel chez les habitants de Sithka, qu'au dire de M. Lutké il se traduit par les signes les moins équivoques d'une tendresse presque exclusive. L'on ne saurait en inférer toutefois que ces peuples à demi barbares puissent inspirer une confiance absolue; il est bon de se rappeler que Macuina, si vanté par les voyageurs espagnols du dix-huitième siècle, après avoir accueilli d'une manière toute bienveillante l'équipage américain du navire sur lequel venait M. Hulschitt, le fit égorgé de la manière la plus cruelle, et ne fit grâce qu'à un seul Européen. Il est vrai de dire que pour expliquer ces sanglantes représailles il faudrait être parfaitement instruit des rapports qui ont existé jadis entre les navigateurs appartenant aux nations civilisées et ces insulaires; il ne faut pas oublier par exemple que ces Indiens vinrent se plaindre amèrement à Galiano et à Valdès de la conduite du commandant Gray, auquel on doit la découverte de la Colombia, et qu'ils désignèrent en signalant parfaitement une imperfection physique dont cet officier américain était affligé. Selon eux, les Indiens se seraient vus attaqués sans provocation par l'équipage de son navire et plusieurs guerriers auraient perdu la vie (2). Qui sait combien de fois ces agressions ont pu se renouveler, et qui ne connaît l'esprit de ven-

geance que ces peuples persistent à se transmettre, souvent durant une longue série d'années.

L'île de Noutka, si intéressante pour l'archéologie américaine, n'est guère visitée malheureusement que par des voyageurs qui ont des préoccupations tout autres que celles de la science. Sir Edward Belcher nous apprend que le lieu de station visité jadis par Vancouver, ou, si on l'aime mieux, le village de Noutka, n'est guère qu'une résidence de pêche. Tasheis ou Tasis, qui s'élève à quelques lieues dans l'intérieur, est en réalité la capitale de l'île, et l'habile explorateur dont nous signalons le témoignage regretta vivement de ne pouvoir accepter l'offre qui lui était faite par Maquilla de la visiter. Il est probable néanmoins que le savant capitaine n'eût pas pu constater dans Tasheis une plus grande régularité, une netteté plus grande que n'en trouva jadis dans les mêmes lieux George Vancouver. Ce qu'il eût pu voir sans doute, ce sont d'innombrables coffres mieux garnis que jamais d'oripeaux européens, car ces tals de la côte se posent avant tout comme trafiquants, et Maquilla se montrait presque offensé de ce que l'officier anglais ne voulait point, tout en le comblant de présents, ouvrir un commerce régulier avec lui. Quadra dès l'origine constata ce goût pour le commerce, et il parle en ces termes de l'industrie avancée des indigènes :

« On doit inférer de la vivacité de leur esprit et de leur disposition au commerce, dit-il, qu'ils sont passablement laborieux. Ils nous apportaient continuellement pour trafiquer, des nattes peintes de diverses couleurs, des peaux de loups terrestres et marins, des loutres, des cerfs et des ours, puis des pièces d'étoffes de laine parfaitement tissues, où le blanc alternait avec le brun clair et le jaune. Des poignées ou même des écheveaux de fil excellent, des barques en bois bien travaillées, de petits canots peints de diverses couleurs, dont les dessins représentaient toujours des figures humaines, des grenouilles en bois bien imitées, qui s'ouvrent de la même manière que les poires à poudre, des caisses ayant une aune moins un quart de hauteur cubique, couvertes d'ornements habilement tracés, des é-

(1) Ce que Vancouver a dit de la fille de Maquina peut s'appliquer parfaitement à la fille du chef actuel, si ce n'est qu'elle a la figure plus chinoise ou, si on l'aime mieux, plus tartare, que celle de sa mère. L'un des épisodes les plus curieux du savant voyage de Belcher est celui où l'on raconte l'impression produite par une lanterne magique sur la famille du tals. En présence de cette merveille les deux princesses ne purent contenir leurs larmes, et le chef ne se montra guère plus rassuré que ses femmes. Les effets de la lanterne magique avaient imprimé dans ces esprits naïfs autant de terreur que d'admiration. On en racontait les prodigieux effets, mais l'on ne voulait plus revoir une telle apparition.

(2) *Relacion del viaje hecho por las goletas Suñil y Mexicana; Madrid, 1792.*

figies h
reille, etc.
verneur
est d'aille
lement o
caine, et
peintures
venirs m
cessants o
dd modifi
rudiment.

Ce qu'
dans l'in
Noutka,
sont leur
exact, au
que la des
pitaine C
sième rel
che au vil
trée : « L
trois ligne
l'une au-
grandes s
espèces de
séparées à
des sentier
partie sup
se prolong
maisons e
plus larges
parence d
gement,
offrent au
faites par
bas en hau
régulière
dedans q
ments de
constructi
de très-lo
dont les
planche v
liées çà et
de pin;
dehors co
plutôt des
ces consi
des potea
Les côtes
huit pieds
un peu p
ment le

(1) Voy.
rine.

figies humaines de grandeur naturelle, etc. Malheureusement le digne gouverneur de Noutka, auquel la science est d'ailleurs si redevable, ne s'était nullement occupé de l'archéologie américaine, et il se tait sur la nature de ces peintures, rappelant peut-être des souvenirs mythologiques. Les rapports incessants des tsaï avec les Européens ont dû modifier déjà singulièrement l'art rudimentaire de cette île (1).

Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans l'industrie des habitants de Noutka, nous l'avons déjà indiqué, ce sont leurs habitations; rien n'est plus exact, au dire de Vancouver lui-même, que la description qu'en a donnée le capitaine Cook. Voici celle que la troisième relation renferme; elle se rattache au village qui est à l'ouest de l'entrée : « Les maisons sont disposées sur trois lignes, qui s'élèvent par degrés l'une au-dessus de l'autre; les plus grandes se trouvent sur le devant. Ces espèces de rues sont interrompues ou séparées à des distances irrégulières par des sentiers étroits, qui mènent à la partie supérieure; mais les chemins qui se prolongent dans la direction des maisons entre les rues sont beaucoup plus larges, quoiqu'il y ait quelque apparence de régularité. Dans cet arrangement, les maisons particulières n'en offrent aucune; car malgré les divisions faites par les sentiers qui mènent du bas en haut, il n'y a point de division régulière ou complète en dehors ou en dedans qui sépare les divers appartements de cette file de cabanes, dont la construction est bien grossière. Ce sont de très-longues et très-larges planches, dont les bords portent sur ceux de la planche voisine et qui sont attachées ou liées çà et là avec des bandes d'écorce de pin; elles se trouvent appuyées en dehors contre de minces poteaux ou plutôt des perches placées à des distances considérables; mais en dedans il y a des poteaux plus gros posés de travers. Les côtés et les extrémités ont sept à huit pieds de hauteur; le derrière étant un peu plus élevé, les planches qui forment le toit penchent en avant, et

elles sont mobiles, de manière qu'on peut en les rapprochant écarter la pluie, ou lorsque le temps est beau les séparer et laisser par là entrer le jour et donner une issue à la fumée... Les naturels pratiquent aussi dans les flancs des trous ou des fenêtres par lesquels ils regardent; mais la forme de ces fenêtres n'a aucune espèce de régularité et elles sont couvertes de morceaux de nattes qui écartent la pluie..... Lorsqu'on est dans l'intérieur, souvent on voit sans interruption d'une extrémité à l'autre de cette file de cabanes. Quoiqu'il y ait en général des commencements ou plutôt des traits de séparation pour la commodité des différentes familles, ces espèces de divisions n'interceptent pas la vue et elles n'offrent souvent que des monceaux de planches qui se prolongent de côté, vers le milieu de l'habitation; si elles étaient achevées le tout pourrait être comparé à une longue écurie, qui offre une double rangée de postes et un large passage dans le milieu : chacune présente près des côtés un petit banc de planches élevé de cinq ou six pouces sur le niveau du plancher, et couvert de nattes qui servent à la famille. »

Après avoir énuméré le nombre presque incroyable d'ustensiles qui encombrant ces habitations, où règne, il faut bien le dire, un déplorable pêle-mêle d'ustensiles et de meubles grossiers, Cook ajoute : « La malpropreté et la puanteur de leurs habitations égalent au moins le désordre que l'on y remarque, et ils y vident leurs poissons, dont les entrailles, mêlées aux os et aux fragments qui sont la suite des repas et à d'autres vilenies, offrent des tas d'ordures qui, je crois, ne s'enlèvent jamais, à moins que, devenus trop volumineux, ils n'empêchent de marcher. » Vancouver, qui visita la capitale de Noutka, dont la population pouvait s'élever à sept ou huit cents âmes, nous apprend que la maison de Macuina était beaucoup plus vaste à Tasheis qu'aucune des autres : cette vaste construction pouvait avoir environ cent pieds de long, le pilier de bois qui la soutenait à l'extrémité intérieure « pouvait offrir quinze pieds de circonférence, et présentait une de ces figures humaines gigantesques et mons-

(1) Voy. les manuscrits du dépôt de la marine.

trueuses dont les Indiens embellissent leur demeure. » Un des traits caractéristiques de ces sortes de châteaux réservés aux chefs consiste dans d'immenses pièces de bois élevées et placées horizontalement sur des piliers à environ dix-huit pouces au-dessus du toit. Trois longues poutres de cette nature ornaient jadis l'habitation de Macuina, et Vancouver fait observer avec raison qu'il est assez remarquable que ce détail architectural ait complètement échappé à Cook, si minutieusement exact d'ailleurs (1).

Qui nous dit quelles découvertes archéologiques amènerait cependant, une exploration complète de l'île, si l'on veut se rappeler qu'il y a plus d'un demi-siècle le chirurgien du capitaine Marchand pouvait s'écrier, à propos d'un édifice de la côte : « Quel instinct ou plutôt quel génie il a fallu pour exécuter ces lourdes charpentes de cinquante pieds d'étendue sur onze de haut ! » Les sculptures que l'on remarqua alors dans ces vastes habitations, les espèces de signes hiéroglyphiques qui excitèrent l'attention de nos compatriotes, mériteraient l'observation la plus attentive, et n'ont pas été malheureusement l'objet d'un travail spécial.

L'art de la sculpture, qui se reproduit surtout dans la confection de ces masques étranges dont nous parlent tous les voyageurs, n'est pas le seul qui occupe les loisirs des habitants de Noutka : leur musique rudimentaire mériterait un examen non moins attentif que leur peinture ; et dans leurs efforts imparfaits ils révèlent, dit-on, un sentiment profond de l'art. Non-seulement ils ont quelques instruments analogues aux nôtres, puisque Roblet a remarqué parmi eux des flûtes de Pan à onze tuyaux ; mais ils chantent en chœur d'une manière remarquable ; et ce qu'il y a de curieux, ils se sont montrés appréciateurs sensibles des divers caractères de notre musique. On a remarqué, par exemple, que les sons de la guitare espagnole étaient pour eux un objet de

dédain ; ils le dirent en excellents termes. Nous allons plus loin : la théorie déliée de l'art n'expliquerait pas mieux chez nous ce qu'ils éprouvaient en écoutant cet instrument, que ne le fit jadis si spirituellement l'un d'entre eux.

« Cette musique, disait-il, ne peut nous émouvoir : elle ressemble au chant des oiseaux, qui récréé l'ouïe sans toucher le cœur (1). »

On l'a remarqué assez fréquemment, les airs d'un style grave ou religieux sont ceux qui agissent le plus profondément sur ces Indiens ; mais en même temps un sentiment particulier les caractérise, c'est l'aversion qu'ils témoignent pour un certain genre d'agréments dont ils apprécient parfaitement la nature : ils rejettent les trills et les cadences, dont ils ne comprennent pas la nécessité. Lors de l'événement si douloureux qui priva Lapérouse de plusieurs de ses compagnons, des hommes de cette race qui n'avaient pu s'opposer à un pareil malheur voulurent au moins témoigner aux Européens leur commisération : ils environnèrent les navires, et se réunirent pour chanter en chœur des espèces d'élégies où ils déploraient le désastre qui s'était passé sous leurs yeux. « Ils venaient de toutes parts nous l'annoncer, dit un témoin oculaire, et par des signes si expressifs, qu'il ne nous était pas possible d'en douter ; ces bonnes gens, sensibles à la perte que nous venions de faire, faisaient le tour de nos vaisseaux en chantant des chansons si lugubres, qu'ils arrachaient sans peine des larmes à tout le monde (2). »

Les habitants de Noutka, si sensibles aux impressions que produit une mélodie simple, sont passionnés pour certaines danses dramatiques. C'est dans cette circonstance qu'ils font usage probablement de l'innombrable variété de masques qu'ils savent sculpter avec un art si original. Tous les êtres de la création semblent conviés à ces danses fantastiques ; et tel est le caractère de ces étranges mascarades, qu'elles ont suggéré à Cook une réflexion pouvant s'appli-

(1) L'une de ces poutres transversales était de grosseur et de longueur suffisante à servir de mâit inférieur à un vaisseau de guerre de troisième rang. Voy. G. Vancouver, *Voyage de découvertes*, etc., tom. II, p. 333.

(1) *Magasin Encycl.* art. sur Noutka.

(2) Ms. inédit de Boissieu Lamartinière, l'un des compagnons de Lapérouse.

quers sans
tres régi
« si des
rant et c
tence d'u
relles ou
contré un
ainsi équ
examinés
pu être
manqué
tions ils
faire cro
une race
la bête e
seraient
ment, qu
des épaul
les corps
tres couve
Sans aucu
chant l'a
nous avon
graphie f
d'autre ex

Les habi
nent pas
blent jou
dans les
ves de leur
guerriers
ques, dan
maux les
à combatt
une sing
exécutant
rement n
mais telle
et l'expres
font pass
teurs, qu
draient à
impression
dans les
plus ava
montra a
sortes de
lorsqu'il
de Vancou
solennelle
avec une
frappa de

(1) Voyez
et histoire
Paris, 1843

cellents termes.
la théorie déliée
pas mieux chez
nt en écoutant
le fit jadis si
ntre eux.

ait-il. ne peut
semble au chant
l'ouïe sans tou-

assez fréquem-
ent grave ou reli-
gissent le plus
ndiens ; mais en
ment particulier
l'aversion qu'ils
rtain genre d'a-
écient parfaite-
jettent les trils
ne comprennent
l'événement si

Lapérouse de
gnons, des hom-
si n'avaient pu
malheur voulur-
er aux Européens
ls environnèrent
ent pourchanter
d'élégies où ils
qui s'était passé
venaient de tou-
er, dit un témoin
gnés si expressifs,
pas possible d'en-
ns, sensibles à la
de faire, fai-
saisseaux en chan-
lugubres, qu'ils
des larmes à tout

outka, si sensibles
roduit une mélo-
sionnés pour cer-
iques. C'est dans
ils font usage pro-
brable variété de
sculpter avec un
s êtres de la créa-
à ces danses fan-
caractère de ces
qu'elles ont sug-
pourvuants'appli-

quersans peine à d'autres temps et à d'au-
tres régions. Selon l'illustre navigateur,
« si des voyageurs dans un siècle igno-
rant et crédule où l'on supposait l'exis-
tence d'une foule de choses peu natu-
relles ou merveilleuses avaient ren-
contré un certain nombre de sauvages
ainsi équipés, et s'ils ne les avaient pas
examinés d'assez près, l'illusion «ôt
pu être complète ; ils n'auraient pas
manqué de croire, et dans leurs rela-
tions ils n'auraient pas manqué de
faire croire aux autres, qu'il existait
une race d'êtres tenant de la nature de
la bête et de celle de l'homme. Ils se-
raient trompés d'autant plus aisé-
ment, qu'outre des têtes d'animaux sur
des épaules d'hommes ils auraient vu
les corps entiers de ces espèces de mon-
stres couverts de peaux de quadrupèdes. »
Sans aucun doute bien des fables tou-
chant l'anthropologie primitive, que
nous avons réunies dans notre *Cosmo-
graphie fantastique* (1) n'exigent pas
d'autre explication.

Les habitants de Noutka ne s'en tien-
nent pas à ces mascarades, qui sem-
blent jouer un rôle si important jusque
dans les circonstances les plus déci-
sives de leur vie : comme prêtres et comme
guerriers, ils ont des danses dramati-
ques, dans lesquelles figurent les ani-
maux les plus redoutables qu'ils aient
à combattre. Non-seulement ils déploient
une singulière variété d'attitudes en
exécutant ces sortes de pyrrhiques, ra-
rement mêlées à des pas gracieux ;
mais telle est l'énergie de leurs poses
et l'expression de leur regard, qu'ils
font passer dans l'esprit des specta-
teurs, quand bien même ils apparti-
endraient à la race européenne, les vives
impressions que nous allons rechercher
dans les représentations dues à un art
plus avancé. Macuina lui-même se
montra acteur consommé, dans ces
sortes de représentations dramatiques,
lorsqu'il dansa à Tasheis en présence
de Vancouver. En cette circonstance
solennelle il changeait de masque
avec une vélocité de mouvements qui
frappa de surprise les navigateurs an-

glais (1). Ces masques si curieusement
élaborés mériteraient eux-mêmes un
sérieux examen : ils ne représentent
pas toujours des têtes d'animaux ma-
rins ou de monstres fantastiques, et
le magnifique ouvrage de M. Charles
Wilkes (2) donne la représentation de
deux masques scéniques d'un aspect si
accentué, qu'on les prendrait presque
pour quelques-unes de ces effigies an-
tiques empruntées au recueil de Fi-
coroni.

Nous le répétons, l'impression de la
terreur est le sentiment que ces insulai-
res cherchent à produire sur les specta-
teurs dont ils veulent capter le suffrage ;
et presque toujours ils réussissent.
Quadra dans sa relation manuscrite,
Vancouver dans son exploration si con-
sciencieuse rappellent la vive impression
que leur causèrent ces danses ; personne
n'a peut-être mieux dépeint le sentiment
qu'elles font naître qu'un voyageur au-
quel nous avons emprunté des descrip-
tions pleines de couleur. En 1823,
M. Roquesfeuille fut témoin d'une pan-
tomime animée où l'acteur voulait rap-
peler par l'expression du geste les al-
ternatives d'espérance et de crainte qui
animent l'Indien durant une pêche de la
baleine ; le caractère de ces gestes devint
tout à coup si terrible, qu'une autre
pensée se mêla tout naturellement dans
l'esprit du voyageur à l'impression que
le narrateur prétendait exciter. « Je
ne sais, dit-il, si c'était l'idée d'un repas
abominable suggérée par les rapports
de Meares qui jeta sur toute cette scène
un voile lugubre, mais j'éprouvais une
horreur profonde pendant ce récit fait
au commencement de la nuit, dans un
lieu ténébreux et désert par un sauvage
enthousiaste qui faisait des gestes fa-
rouches en imitant les mouvements et
les cris de son chef, lorsqu'il dépeçait
un monstre marin vaincu par son har-
pon (3). »

Plusieurs relations nous ont transmis
des vocabulaires de l'île de Noutka, et
nous savons d'ailleurs que divers tra-
vaux de cette nature se préparent sur les

rt. sur Noutka.
s. Lamartinière, l'Eu-
roue.

(1) Voyez *Le monde enchanté, Cosmographie
et histoire naturelle fantastique du moyen âge* ;
Paris, 1843, 1 vol. in-32.

(2) *Voyage autour du Monde.*
(3) *Narrative of the United-States exploring
expedition* ; London, 1845, 5 vol. in-8°, atlas.
(4) *Voyage autour du Monde*, t. 1, p. 206.

idiomes de la côte nord-ouest. Ce qu'il y aurait de vraiment important pour l'histoire future de ces régions, ce serait qu'un esprit patient ami des traditions fût à Noutka ce que M. Moerenhout a fait naguère à Otaïti, c'est-à-dire qu'il recueillît avec un religieux scrupule les chants historiques prêts à s'éteindre. Dans le dénombrement des nations fréquentant l'île qui nous a été laissé par M. Hulswitt, il est fait mention des *Nutschémas*, venant des contrées septentrionales et remplissant chez les peuplades du voisinage les fonctions de bardes. Nous ignorons quelle valeur précise peut avoir ce renseignement; mais ce n'est pas la première fois qu'en Amérique les fonctions spéciales de poète chanteur sont reconnues parmi les sauvages comme étant le privilège d'une tribu. En des lieux bien divers, les Chactaws et les Cahètes jouissaient des prérogatives que l'on accorde à ceux qui instruisent les peuples de leurs traditions. Les *Nutschémas* enseignent, dit-on, leurs chants aux tribus de Noutka; ce sont des individus de cette nation, s'il en existe encore, qu'il faut interroger. Fleurieu l'a dit d'ailleurs en termes fort justes : « Si jamais nous parvenons à entendre les diverses langues parlées sur les différents points de la côte, peut-être dans ces concerts en partie qu'ils répètent en famille, à l'issue des repas et dans les heures de repos, et auxquels chaque assistant mêle sa voix avec un recueillement des sens qui annonce celui de l'âme, peut-être découvrirons-nous quelques traces de leur origine, ou la fable qui leur tient lieu d'histoire; ces chants peuvent être une tradition orale, comme leurs hiéroglyphes une tradition écrite : un peuple qui chante est un peuple poète; et l'on sait que dans tous les pays les poètes furent les premiers historiens, et que la première histoire ne fut qu'un recueil de chansons. » Ne l'oublions pas, dit autre part l'historien qui vient de s'exprimer ainsi, « les peuplades que l'on rencontre aujourd'hui disséminées sur la côte du nord-ouest semblent être les débris d'une grande société. »

Quelque imparfaites que soient les notions recueillies sur ces hommes à demi policés, quelque bizarres d'ail-

leurs que puissent paraître leurs traditions, elles donnent une sorte de probabilité aux conjectures de divers écrivains : plusieurs ethnographes admettent l'existence d'anciennes relations entre les habitants de ces îles et ceux d'un archipel célèbre de l'Asie. Ces conjectures reçoivent même une nouvelle probabilité d'événements récents; et aux faits que nous ont transmis d'anciens missionnaires touchant le naufrage d'une jonque japonaise, dont les œuvres extérieures étaient dorées, on peut joindre des détails qui n'offrent pas moins d'intérêt. Non-seulement plusieurs navires asiatiques ont dû venir à diverses époques échouer à la côte dans ces parages, poussés qu'ils étaient par les vents régnants de l'ouest, mais on a la certitude qu'en 1834 une jonque japonaise a fait naufrage à l'entrée sud du détroit de Fuca. Ceci toutefois, en agrandissant le champ des conjectures, nous jette bien loin des récits positifs, et nous nous hâtons de rentrer parmi les peuplades de Noutka.

Ces Indiens si heureusement doués, ces hommes qui par une inspiration dont nous ne pouvons plus spécifier l'origine, ont fait des progrès si extraordinaires dans certains arts, ces demi-barbares, en un mot, ont été jugés diversement par les voyageurs. Le digne Quadra semble avoir eu à se louer de ses rapports avec eux, tandis que Vancouver les traite d'incorrigibles voleurs et de mendiants éhontés, tout en reconnaissant les progrès visibles de leur intelligence. Lors qu'on a lu les relations du dix-huitième siècle, on se demande si la dernière inculcation est bien fondée et si l'intérêt des Européens n'a pas étrangement posé la question de propriété en ce qui touche le territoire occupé par ces indigènes; est-il bien sûr par exemple que Macuina ait prétendu vendre à Meares moyennant cinq ou six feuilles de cuivre un vaste pays qu'il ne gouvernait pas seul à titre de tais, et dont plusieurs autres chefs pouvaient lui disputer le commandement? Le rusé tais de la rade de Noutka fit très-bien observer à Vancouver ce qu'il trouvait de peu séant dans le procédé des étrangers, se repassant l'insu des chefs, dont ils avaient été accueillis, une propriété si singulièrement

acquiesce. E
mande sur
pure qu'on
respecter l
La trois
Noutka, au
un événem
stifique. Ce
plorer la c
royait tro
recherches
sauvage; i
laborieuse
par l'amira
ditions gé
tueuses le l
monde sav
configurati
fallait croi
tiques de J

(1) Vancouver
duction de s
pandus par d
d'instruments
dont par con
tre peu exac
ce qu'il fallait
nord-est entr
lique. Vers l
et, d'ancien
aient, renouv
ouvertes de
plorations p
au portugais
moncé que l
puis qu'on l
Fuentes, For
1840 avait e
ymple, com
éhabilité pa
loration des
clusions du n
le Fuca ne s
ition; elles
et on ne peut
rictions...
roît supposé
e 47° et le 48
ord..... On
es portugais
e... des ob
re celles de
nals on ajo
que rapport
fit deux co
tortueux
châtel de
1640 il ar
de los Key
la remont
lleues; q
de son e
vingt-qu
pas moin
mer bass
juin; que

re leurs tradi-
orte de proba-
vers écrivains:
mettent l'exis-
s entre les ha-
d'un archipel
conjectures re-
elle probabilité
aux faits que
ciens mission-
rge d'une jon-
œuvres exté-
on peut joindre
ent pas moins
t plusieurs na-
venir à diver-
côte dans ces
étaient par les
est, mais on a
une jonque ja-
l'entrée sud du
tefois, en agran-
conjectures, nous
positifs, et nous
r parmi les peu-

ement doués, ces
inspiration dont
écifier l'origine,
si extraordinaires
s demi-barbares,
diversement par
e Quadra semble
ses rapports avec
ver les traite d'in-
t de mendians
anaissant les pro-
ntelligence. Lors-
s du dix-huitième
de si la dernière
ondée et si l'inté-
pas étrangement
ropriété en ce qui
occupé par ces in-
r par exemple que
vendre à Meares
feuilles de cuir
gouvernait pas seu-
t plusieurs autres
disputer le com-
tais de la rade de
observer à Vancou-
de peu séant dan-
ers, se repassant
ils avaient été ac-
si singulièrement

acquise. En lisant ces récits, on se de-
mande surtout quel est le degré de cul-
ture qu'on exige chez les peuples pour
inspecter leur territoire.

La troisième relâche de Vancouver à
Noutka, au mois de novembre 1794, fut
un événement à la fois politique et scien-
tifique. Cet homme éminent venait d'ex-
plorer la côte dans le plus grand détail; il
croyait trouver une double solution à ses
recherches et à sa mission sur cette île
sauvage; il ne put accomplir que la tâche
laborieuse qu'il s'était imposée. Chargé
par l'amirauté d'entreprendre les perqui-
sitions géographiques les plus minu-
tieuses le long des côtes, et de donner au
monde savant une idée précise de leur
configuration, en spécifiant enfin ce qu'il
fallait croire des travaux fort probléma-
tiques de Juan de Fuca et de Fonte (1),

(1) Vancouver dit positivement, dans l'intro-
duction de son Voyage, que sur des bruits ré-
pandus par des navigateurs marchands, dénués
d'instruments d'astronomie et de marine, et
dont par conséquent les observations devaient
être peu exactes, il avait été chargé de vérifier
ce qu'il fallait croire d'une communication au
nord-est entre la mer Pacifique et l'Océan Atlan-
tique. Vers la fin du dix-huitième siècle, en ef-
fet, d'anciennes traditions géographiques s'é-
taient renouvelées; on citait beaucoup les dé-
couvertes de Juan de Fuca, et surtout les ex-
plorations prodigieuses d'un amiral castillan
ou portugais dont le nom était aussi vaguement
annoncé que la nationalité était mal établie,
quoiqu'on l'appelait tour à tour Bartholomé
Fuentes, Fonte ou Fonta. Ce navigateur de l'an
1640 avait été remis fort en crédit par Dal-
rymple, comme plus tard Ferrer Maldonado fut
réhabilité par Buache. Après une laborieuse ex-
ploration des côtes, voici quelles furent les con-
clusions du navigateur anglais: « Les découvertes
de Fuca ne sont appuyées que sur une simple tra-
dition; elles ne présentent qu'un résultat vague,
et on ne peut les admettre qu'avec de grandes res-
trictions.... L'ouverture que j'ai appelée le dé-
troit supposé de *Jean de Fuca*, au lieu d'être entre
le 47° et le 48°, est entre le 48° et le 49° de latitude
nord.... On peut élever contre les découvertes
portugaises ou espagnoles de l'amiral de Fon-
te... des objections du même genre que contre
celles de Jean de Fuca. Je crois que désor-
mais on ajoutera peu de foi au récit de Fonte
que rapporte Dalrymple...., et où l'on dit: « Qu'il
fit deux cent soixante lieues dans des canaux
tortueux entre des îles que l'on appelle l'ar-
chipel de *Saint-Lazare*, et que le 14 juin
1640 il arriva à une rivière qu'il nomma *Rio
de los Reyes*, par 53° de latitude nord; qu'il
la remonta dans le nord-est, jusqu'à soixante
lieues; que l'eau en est douce à vingt lieues
de son embouchure; que le flot s'y élève à
vingt-quatre pieds; que la profondeur n'est
pas moindre de quatre à cinq brasses à la
mer basse jusqu'au lac Belle, où il entra le 22
juin; que dans ce lac on trouve généralement

il devait aussi recevoir de l'autorité espa-
gnole l'île entière de Noutka et les bâti-
ments d'exploitation qui avaient été jadis
construits par Meares. Vancouver était
accrédité comme agent diplomatique, et
Florida Blanca avait annoncé officielle-
ment son arrivée. Cependant, nous le ré-
pétons, l'illustre marin ne put obtenir le
double succès qu'il avait espéré. Il s'était
bien assuré que les explorations du pilote
grec et du vieux navigateur castillan
avaient des résultats évidemment falsi-
fiés, s'ils n'étaient erronés complète-
ment; toute sa diplomatie échoua devant
la gracieuse bienveillance du gouverneur
de Noutka. D. Francisco de la Bodega
y Quadra ne refusa point positivement
d'exécuter la clause spécifiée par le traité
de 1791, et il offrit immédiatement de re-
mettre à l'Angleterre le territoire occupé
jadis par Meares. — Vancouver insistait
toujours pour la remise pure et simple de
l'île entière; mais Quadra mettait une in-
flexible fermeté à persister dans son sys-
tème, et ces deux hommes si dignes de
s'apprécier quittèrent l'île pour en référer
ultérieurement à leurs cabinets respec-
tifs. Une chose que l'on ignore générale-
ment, c'est que le double nom que porte
l'île dans la plupart des géographies
est dû aux rapports momentanés qu'eurent
accidentellement les deux marins.
Divisés d'intérêts politiques, au début de
leurs rapports, ils se sentirent attirés l'un
vers l'autre par la plus noble sympathie.

« six ou sept brasses, et qu'à un certain temps
« de la marée il y a une chute dans le lac;
« que d'un fort bon port abrité par une île sur
« la côte sud du lac Belle, de Fonte avec ses
« canots pénétra dans une rivière qu'il nomma
« *Parmentier*; qu'il passa huit saulis, formant
« en totalité une hauteur perpendiculaire de
« trente-deux pieds depuis sa source dans le
« lac Belle jusqu'à un grand lac qu'il atteignit
« le 6 juillet, et auquel il donna son nom;
« que ce lac de cent soixante lieues de lon-
« gueur et de soixante de large git est-nord-est
« et ouest-aud-ouest; qu'il a en quelques endroits
« soixante brasses de profondeur, et qu'il abon-
« de en morues de différentes espèces. » Nous
ne poursuivrons pas plus loin la citation de
Vancouver, et nous ne dirons rien du savant
vieillard major général de Massachusetts que
Fonte rencontra dans ces parages: il nous suf-
fira de rappeler que les navigateurs espagnols
envoyés vers la même époque pour constater
les découvertes citées plus haut firent des re-
cherches tout aussi infructueuses que celles de
Vancouver. Depuis, les importants travaux
d'hydrographie mis heureusement à fin par
sir Edward Belcher n'ont pas donné une solu-
tion plus satisfaisante.

Le marin espagnol fut le premier à souhaiter que leurs deux noms unis fussent donnés à quelque golfe ignoré de ce désert, à quelque détroit de ces rivages inconnus. Vancouver imposa ce double nom à l'île entière, et dans sa mémorable relation il fait plus encore, il pare de sa renommée l'homme modeste dont il avait apprécié les talents et dont il aime à redire les vertus. Ces deux hommes, qui venaient de transmettre le souvenir de leur réunion à l'une des plus belles îles de l'océan Pacifique, devaient avoir dans leur destinée une conformité touchante; et si leur était réservé de se revoir une fois encore sur les côtes du Nouveau Monde, c'était pour aller mourir, à quelques mois de là, l'un d'épuisement en Angleterre, l'autre dans un coin ignoré de la Californie.

Nous n'ajouterons plus qu'un mot à ces détails bien sommaires, mais que nous n'aurions pu étendre davantage sans fatiguer l'esprit du lecteur, par une discussion diplomatique qui a perdu tout son intérêt. Nous nous contenterons de dire que le traité signé à l'Escurial le 28 octobre 1790 ne reçut son exécution qu'en 1795. A cette époque seulement le lieutenant Pearce prit possession pour la couronne d'Angleterre de l'île de Noutka. La grande collection de Martens nous a transmis les clauses du traité conclu à ce sujet, entre les deux puissances: il est dit par l'article 3 « que la navigation et le commerce seront libres dans la mer du Sud et sur les côtes (1). »

Dans la nouvelle discussion diplomatique dont la conclusion définitive a été si souvent ajournée, l'île Quadra et Vancouver joue un rôle important. Selon l'un des projets soumis à la discussion des diplomates, une ligne de division, tracée sur le continent, viendrait partager l'île d'une manière inégale entre l'Angleterre et les États-Unis. Si l'on s'en rapportait au projet émis naguère par M. Gallatin, l'île tout entière devait appartenir à la première de ces puissances: cette discussion importante ne peut se prolonger bien longtemps, et il est possible que les descendants de Macuina voient s'exécuter à leurs dépens la

cession faite jadis par leur grand-père.

L'établissement fondé par les Espagnols à l'endroit désigné par Cook, sous le nom de *Friendly Cove*, et auquel Esteban Martinez avait imposé celui de *Santa-Cruz*, n'a laissé aucun vestige. Toutefois les relations directes que cette île lointaine a eues avec les Européens sont attestées par une culture bien précieuse pour les naturels; des champs de pomme de terre s'étendent sur le territoire où commercèrent, il n'y a guère plus d'un demi-siècle, les hôtes de Macuina. Ainsi qu'on l'a pu voir, du reste, le village de Noutka n'est pas devenu le chef-lieu de l'île, et la description qu'en donne sir Edward Belcher est tout à fait en rapport avec la relation que nous a transmise, il y a une vingtaine d'années, un officier d'artillerie qui y fut prisonnier. Les renseignements fournis par celui-ci ne diffèrent même des premiers que par des documents plus positifs, dus à un séjour prolongé sur les lieux. A l'époque où M. Hulswitt demeurait à Noutka, le village indien, qui consistait en une vingtaine de grandes habitations, avait été rebâti sur la colline où les Espagnols s'étaient établis en 1774; et la maison du gouverneur s'y voyait encore ainsi que les fondations d'une église. « Le premier village avait été détruit par les Espagnols, qui, jugeant cette position avantageuse, avaient forcé les habitants à se retirer à six lieues de là, dans l'intérieur du pays. Dès que les Anglais eurent évincé les Espagnols de Noutka, les indigènes revinrent prendre possession de ce lieu. Les habitations sont bâties à la file l'une de l'autre, et plus ou moins grandes selon le rang des occupants. Celles du roi avait au temps d'Hulswitt cent cinquante pieds de long, quarante de large et quatorze d'élévation (1). » On peut avoir une idée de ces étranges habitations et des spécimens de la statuaire barbare dont elles sont ornées, en examinant les planches du troisième voyage de Cook: au temps du célèbre navigateur, ces statues, peintes de diverses couleurs,

(1) *Tagbuch einer Reise, etc.*: Munster, 1829, 1 vol. in-8°. Il y a un extrait de ce livre dans la *Revue des deux Mondes*, *Journal des voyages, de l'administration, des mœurs chez les différents peuples du globe*, 2^e série, février et mars, 1830.

(1) Martens, *Recueil de Traité de paix*, v. III, p. 164.

étaient
de klum
c'étaient
une son
leur éga
faites. I
n'était
chât de
avoue q
quatre
acheter t

Cette
quer de
respecta
fut rema
verte par
lement à
eu et qui
du comm
ce genre
ment di
que les f
dans ces
temps de
rable Co
néanmoins
sur les d

L'île d
Charlott
les; elle
gulaire,
de cinqu
la terre
Rose, q
trée Ess
compte
graphiqu
mité à r
Saint-Ja
terre plu
parée pa
et l'île de
minatio
ouest, la
cinquan
Vance
dix-huit
prédece
sembla
a trait
qu'on l

leur grand-père.
é par les Espa-
é par Cook, sous
Cook, et auquel
il imposé celui
é aucun vestige.
la directes que
s avec les Euro-
par une culture
s naturels; des
terre s'étendent
ommerçèrent, il
demi-siècle, les
si qu'on l'a pu
de Noutka n'est
u de l'île, et la
ne sir Edward
n rapport avec la
amie, il y a une
fficier d'artillerie
s renseignements
différent même
s documents plus
ur prolongé sur
où M. Hulswitt
village indien, qui
taine de grandes
rebâti sur la col-
s'étaient établis
n du gouverneur
si que les fonda-
e premier village
s Espagnols, qui,
on avantageuse,
ants à se retirer
intérieur du pays.
eurent évincé les
a, les indigènes
session de ce lieu.
âtées à la file l'une
u moins grandes
upants. Celles du
Hulswitt cent cin-
quante de large et
(1). » On peut avoir
ges habitations et
statuaire barbare
n, en examinant les
voyage de Cook :
e navigateur, ces
diverses couleurs,
etc.; Munster, 1832,
ait de ce livre dans le
ournal des voyages, de
urs chez les différents
février et mars, 1830.

étaient désignées sous le nom général de klumma. On supposa avec raison que c'étaient des espèces de dieux lares; car une sorte de mystère se manifestait à leur égard, et des offrandes leur étaient faites. Le respect qu'elles inspiraient n'était pas tel cependant qu'il empêchât de les vendre, et l'illustre marin avoue qu'il eût été possible, moyennant quatre ou cinq plaques de cuivre, d'acheter tous les dieux du village.

Cette disposition incessante à trafiquer des objets en apparence les plus respectables ou les plus nécessaires, qui fut remarquée dès l'origine de la découverte par Quadra, a été mise tout naturellement à profit par les compagnies qui ont eu et qui ont encore pour but l'extension du commerce des pelleteries. Cependant ce genre de commerce a dû nécessairement diminuer; et il paraît impossible que les fourrures soient aussi abondantes dans ces parages qu'elles l'étaient au temps de Portlock et de Dixon. L'honorable Compagnie anglaise ne néglige pas néanmoins les profits qu'elle peut faire sur les deux îles; mais, hâtons-nous de

le dire, son activité commerciale n'apporte aucun préjudice à la santé des Indiens ou à leur développement intellectuel. Les échanges par l'eau-de-vie ou par le rhum sont interdits sur toute l'étendue des parages où la Compagnie anglaise exerce ses droits. Il suffit d'avoir vécu en Amérique, à quelque latitude qu'appartiennent du reste les contrées que l'on a visitées, pour apprécier les maux incalculables produits sur la race indienne par les liqueurs fortes. Ces faits sont de telle nature qu'ils ont inspiré dès le temps de notre puissance dans le Canada un livre spécial resté dans la poussière de nos bibliothèques, et qui roule uniquement sur les funestes effets produits par l'ivresse chez les sauvages (1). On ne saurait donc louer trop hautement ce progrès dans le respect pour l'humanité, qui interdit le trafic légal des boissons alcooliques, si funestes à une race en droit d'énumérer avec douleur tous les agents de destruction qui l'environnent.

(1) Voyez *Hist. de l'ivrognerie chez les sauvages*. Ms. de la Bibl. nat.

ILES DE LA REINE CHARLOTTE.

L'île de Washington ou de la Reine Charlotte gît entre les 54° et 52° parallèles; elle affecte une forme presque triangulaire, et un canal dont la moyenne est de cinquante lieues environ la sépare de la terre ferme. Cependant de la pointe Rose, qui est la partie nord-est, à l'entrée Essington sur le continent on ne compte que quarante-cinq milles géographiques. Une petite île dont l'extrémité a reçu de M. Dixon le nom de cap Saint-James empruntait ce nom à la terre plus considérable dont elle est séparée par un étroit canal. L'île du Nord et l'île du Hippa ont déjà changé de dénomination; du sud-sud-est au nord-nord-ouest, la grande île n'a pas moins de cent cinquante-sept milles géographiques.

Vancouver, qui rectifia, dès la fin du dix-huitième siècle, les données de son prédécesseur sur cette île importante, sembla être moins au courant de ce qui a trait à la partie historique. Pour peu qu'on lise les observations laissées en

manuscrit par Quadra, il est hors de doute que cette grande île ait été vue par les Espagnols en 1774. Fleurieu en attribue donc à tort la première découverte au malheureux Lapérouse en 1786; à Dixon appartiendrait seulement l'honneur d'avoir déterminé sa position en 1787. Le navire sur lequel ce navigateur avait entrepris une expédition difficile portait le nom de *la Reine Charlotte*; il l'imposa à la plus grande des îles de cet archipel, connu dès lors chez les Anglais sous la dénomination de *Queen Charlotte's islands* (1); plus

(1) Selon Vancouver le cap Saint-James gît à 51° 58' de latitude et 239° 6' 30" de longitude, quoique la carte de Dixon le place à 51° 48' de latitude et 230° de longitude. Dixon donne également aux îles de la Reine Charlotte une étendue en latitude de 2° 36' et en longitude de 3° 24', et cette étendue, d'après les calculs de Vancouver, ne se trouve être que de 2° 22' en latitude et de 2° 7' en longitude. Nous ne nous rappelons pas que le capitaine Belcher ait fait l'hydrographie des côtes de cette île.

tard le capitaine Gray voulut qu'elle rappellât Washington; et il serait à souhaiter que ce nom, qui réveille tant de nobles souvenirs, fût consacré uniquement par la géographie. L'archipel de Pitt se trouve situé entre cette île et la terre, et l'on possède déjà des documents sur les localités que nous venons de nommer, la Compagnie de la baie d'Hudson ayant établi sur ce point l'un de ses comptoirs. On se procurera, du reste, dans le beau livre de M. Wilkes plusieurs renseignements géographiques sur cette partie de la nouvelle Calédonie si peu connue.

Bien que l'île Washington ou de la Reine Charlotte ait été pendant un temps le rendez-vous favori des marchands de fourrure américains, nous ne possédons sur son territoire et sur ses habitants (1) que les renseignements les plus restreints. Ces insulaires appartiennent bien certainement à la race qui peuple l'île voisine de Noutka, et le goût bizarre, mais original, qu'ils déploient dans la fabrication de quelques ustensiles (2) indique une disposition innée pour les arts du dessin

(1) Dixon nous a donné la peinture du district qu'il regarda comme le plus remarquable dans l'archipel; c'est ce havre qu'il désigna sous le nom de Banks, en l'honneur du savant illustre dont le nom se répandait alors en Europe: « Quoique la perspective dans ce port ne soit pas étendue, dit-il, c'est le lieu le plus agréable et le plus pittoresque que j'aie vu sur la côte. La terre au nord et au sud s'élève assez haut et représente un tableau fidèle de l'hiver. Quoique les flancs des collines soient perpétuellement couverts de neiges, le grand nombre de pins qui élèvent leurs têtes superbes de toutes parts en rendent l'aspect moins affreux que celui des montagnes stériles que l'on voit au nord-ouest de la rivière de Cook. A l'est le terrain est beaucoup plus bas, et les pins y paraissent plantés avec la symétrie la plus régulière; ce qui, joint aux arbrustes et aux arbrisseaux qui entourent le havre, forme un contraste agréable avec les terres plus élevées, et donne à l'ensemble un coup d'œil vraiment magnifique. » *Voyage à la côte nord-ouest*, p. 279. Marchand dans sa relation donne une peinture assez étendue du district qu'il désigne sous le nom de *Cloak Bay*; il y trouvait en état de pleine prospérité: le framboisier, le grosellier sauvage ou cassis, le rosier, le céleri, le persil, le poutier, le cresson, la patience, la grande centauree, l'ortie, une espèce de mauve, une sorte de fougère, dont la racine a le goût de celle de la réglisse, des pois croissant spontanément et semblables à ceux de la France, une reine marguerite, etc. *Voyage autour du Monde*, t. I.

(2) Voyez, entre autres, une pipe sculptée provenant des îles Charlotte qui a été figurée par Choris dans son *Voyage autour du Monde*.

que l'on rencontre chez la plupart des Indiens qui habitent ces régions. Marchand, néanmoins, semble les considérer comme supérieurs aux autres aborigènes de la côte, qu'il désignait sous le nom de Tchinkitane. « Leurs traits sont réguliers, dit-il, et leur physionomie est à peu près celle des peuples de l'Europe; leur peau paraît brune; mais s'ils étaient dégrasés, et qu'ils s'exposassent moins au grand air et à l'intempérie des saisons, leur couleur ne différerait pas de la nôtre. » Ajoutons que cette description concise est tout à fait d'accord avec celle que nous fournit Belcher, lorsqu'il parle des Indiens de Noutka.

En portant à cinq mille âmes le nombre d'habitants répartis entre les deux grandes îles sur lesquelles nous nous efforçons de réunir quelques détails, le commandant Wilkes donne approximativement le chiffre de la population indienne qui demeure à poste fixe dans les îles Charlotte. Dixon, qui explora vers la fin du dix-huitième siècle toute la contrée dans un but d'intérêt purement commercial, ne paraît pas avoir rencontré de tribus s'élevant au-delà de cent à cent vingt-cinq individus des deux sexes. Il fut émerveillé en même temps de la quantité de fourrures que ces insulaires étaient parvenus à se procurer. A l'apparition des Européens, les moindres bagatelles suffisaient pour obtenir d'eux les plus belles pelleteries, et ils les jetaient même à l'envi sur le pont du navire, lorsqu'ils craignaient que le trafic ne pût pas se conclure assez rapidement. Ce fut ainsi qu'en moins d'une demi-heure les Anglais achetèrent trois cents peaux de castor de première qualité, et que le capitaine Dixon n'évalua pas à moins de mille huit cent vingt et une peaux de loutre le nombre des fourrures qu'il put recueillir durant cette campagne (1). Ce qu'il y eut d'étrange sans doute, c'est que dans le trafic assez bizarre que l'on faisait avec ces Indiens, des ustensiles gros-

(1) *Voyage autour du Monde, et principalement à la côte nord-ouest de l'Amérique*, fait en 1785, 1786, 1787 et 1788, à bord du *King George* et de la *Queen Charlotte* par les capitaines Portlock et Dixon; trad. franç., 1 vol. in-4°, avec fig.

siers de
en fer-bl
portèrent
qui leur
de dire
difficile
étrangen

L'un
tribus
botoque
ici cet or
lièrement
le comp
Mulgrave
a donné
tation, f
presque
parvint
ses tenta
pouces
pouces
grandel
d'un fra
dans le c
cle de cu
de la lè
revêtem
toujours

(1) Un
qui visita
se conval
tudes que
dans ces
né à l'île
explora
an avant
Claret F
tion du p
une notie
nal; il ne
mlier de
ils sont
etil est v
un jour.
d'une sa
une sort
Espagno
voir com
leur rép
des phra
n'entend
las gote
commun
un arm
commuer
chirurg
intellige
docume
difficile
(2) L
parure
d'un pr
quelque

la plupart des régions. Mais les considérations autres abominables désignait sous leurs traits physiognomiques des Euphrates; mais s'ils s'exposaient à l'imtempérie ne différait pas de cette tout à fait nous fournit les Indiens de

les âmes le nombre entre les deux nous nous efforçons de détails, le nombre approxime la population par poste fixe dans un, qui explora le siècle toute d'intérêt purement pas avoir relevé au delà de quelques individus des peuples en même fourrures que nous sommes venus à se produire Européens, suffisaient pour les pelleteries, à l'envi sur les îles craignaient de conclure assez si qu'en moins anglais achetèrent le castor de préférence à Dixon mille huit cent outre le nom put recueillir (1). Ce qu'il y a, c'est que dans ce l'on faisait des tentatives gros-

siers de cuisine, telles que des bouilloires en fer-blanc et des bassins d'étain, l'emportèrent sur les haches et sur les houx qui leur étaient offertes. Il est inutile de dire que ce commerce, devenu plus difficile et moins fructueux, a d'ailleurs étrangement diminué (1).

L'un des traits caractéristiques de ces tribus est sans contredit l'usage de la batoque (Voy. le *Brestil*, p. 211); mais ici cet ornement paraît être plus particulièrement réservé aux femmes; et, si on le compare aux ornements de la baie de Mulgrave, dont sir Edward Belcher nous a donné naguère une exacte représentation, il arrive même à des dimensions presque fabuleuses; celui que Dixon parvint à se procurer, après de nombreuses tentatives, n'avait pas moins de trois pouces sept huitièmes de long sur deux pouces cinq huitièmes dans sa plus grande largeur (2); il était en outre muni d'un fragment de nacre de perle incrusté dans le centre; et, chose étrange, un cercle de cuivre l'entourait, bien que le lobe de la lèvre inférieure qui lui servait de revêtement pût développer un oxide toujours dangereux. Ce n'est point la

première fois, du reste, que cet ornement bizarre a pu être considéré comme une source d'accidents funestes; et, entre autres choses étranges, le capitaine Beechey signale plusieurs de ces batoques, habilement sculptées en os ou en bois, et qui, étant évidées intérieurement, servent aux femmes de la côte nord-ouest à renfermer leurs aiguilles (1).

L'auteur déjà cité du voyage aux îles de la Reine-Charlotte fait, du reste, une observation judicieuse à propos de cette effroyable coutume. « Il y a sur la côte, dit-il, plus de différence dans les parures que dans les ornements; par exemple, il semble que l'ouverture ou seconde bouche un peu au-dessus du menton, ne soit de mode que pour les hommes sur les bords de la rivière de Cook et dans l'entrée du prince William, tandis qu'il n'y a que les femmes seulement qui portent la parure de bois passée dans la lèvre inférieure dans la partie de la côte depuis le port Mulgrave jusqu'aux îles de la Reine-Charlotte. » — Les habitants de cet archipel déploient une rare habileté dans la construction de leurs maisons, qui ont quelquefois deux étages et qui sont ornées de sculptures supérieures peut-être à celles de Noutka. Au mois d'août 1791, le docteur Roblet trouva même dans l'île du Nord une sorte de redoute qui le frappa d'étonnement; cet édifice, qu'il considéra alors comme un lieu consacré à des cérémonies religieuses ou à des divertissements publics, renfermait des tableaux déjà anciens, rappelant le style des peintures mexicaines.

Le commerce que l'on fait avec ces peuplades repose à peu près partout sur les mêmes bases; en échange de leurs graisses, qui sont d'une qualité supérieure, et de leurs fourrures, que l'on recherche toujours avec empressement, on leur donne du tabac, des marmites de fer, des haches, des grains de verroteries, des couleurs pour se peindre durant leurs travestissements, de la toile, du miskal et, dans certains parages, des pommes

(1) Un navigateur français souvent nommé, qui visita aussi ces régions vers la même époque, se convainquit à ses dépens des étranges vicissitudes que le commerce des fourrures peut subir dans ces parages. Le capitaine Et. Marchand, né à l'île de Grenade, en 1766, mort en 1793, explora infructueusement les îles Charlotte un an avant d'aller finir ses jours à l'île de France. Claret Fleury, auquel on doit aussi la publication du précieux ouvrage de Vancouver, a donné une notice sur les capitaines Marchand et Chénal; il nous apprend que les papiers du premier de ces marins ne lui parvinrent jamais; ils sont probablement restés à l'île de France; et il est vivement à souhaiter qu'on les retrouve un jour. Fleury, esprit distingué, homme doué d'une sagacité incontestable, mit quelquefois une sorte de légèreté dans sa rédaction, et les Espagnols l'accusent, non sans raison, d'avoir commis plusieurs erreurs préjudiciables à leur réputation, en donnant un sens erroné à des phrases puisées dans leur langue et qu'il n'entendait pas. Voyez *Relacion del viaje de las goletas Sutil y Mexicana*. Le bâtiment commandé par Marchand avait été frété par un armateur de Marseille pour aller faire le commerce des fourrures; il partit en 1790. Le chirurgien embarqué à bord étant un homme intelligent et zélé, grâce à Roblet de précieux documents recueillis durant cette navigation difficile nous ont été transmis fidèlement.

(2) La vieille femme qui portait cette étrange parure avait refusé obstinément plusieurs objets d'un prix réel; elle ne put résister à l'éclat de quelques boutons dorés.

(1) Captain F. W. Beechey, *Narrative of a voyage to the Pacific and Beering strait, etc.*; London, 1831, 2 vol. in-4°. Il est extrêmement curieux pour l'ethnographie de comparer les récits de ces voyageurs à ceux de MM. Aug. de Saint-Hilaire, Wied Neuwied, Spix et Martius.

de, et principale-
l'Amérique, fait
à bord du *King*
lotte par les capi-
rad. franç., 1 vol.

de terre. A Noutka ce tubercule est déjà cultivé avec succès par les Indiens; et il est curieux sans doute de voir que ce mode d'alimentation, emprunté originellement à certains parages de l'A-

mérique, ne fertilise les champs de la côte nord-ouest qu'après y avoir été apporté par les Européens; ce sera très-probablement le seul présent utile que nous leur aurons fait.

MINES D'OR DE LA HAUTE CALIFORNIE.

On a vu avec quelle circonspection nous avons cru devoir envisager la nouvelle répandue subitement que des gisements d'or d'une richesse incalculable avaient été découverts sur le nouveau territoire cédé par le Mexique aux États de l'Union; aujourd'hui le fait n'est plus douteux, et la confirmation officielle de cet événement important est donnée par le président lui-même dans le discours où il énumère avec un juste orgueil tous les avantages qui lui permettent de proclamer le peuple des États-Unis le peuple le plus favorisé de la terre. Ainsi se réalise au bout de trois siècles un mythe empreint d'exagération et de merveilleux, qui, répandu d'abord par un pauvre Indien de la vallée d'Oxipitar, entraîna à la mort des milliers de *Conquistadores*, et n'eut d'abord d'autre résultat que la destruction des indigènes, avant que l'on songeât à leur conversion. C'est de nos jours seulement que les empires de Cibola et de Quivira sortent de leur monde imaginaire; et que grâce à l'industrie, merveilleusement réelle de notre temps, vont se réaliser ces rêves magnifiques, qui occupèrent l'imagination puissante des successeurs de Cortez.

Ainsi que le fait observer le digne président auquel nous empruntons quelques paroles pleines d'autorité, et comme nous l'avions déjà indiqué, tout en combattant des récits que nous croyions exagérés. « On savait que des mines de métaux précieux existaient en assez grande quantité dans la Californie;... mais ce qu'il ne nous était pas encore permis d'affirmer, c'est que les récits faits sur l'abondance de l'or sont d'un caractère tellement extraordinaire qu'on refuserait d'y croire s'ils n'étaient confirmés par les rapports authentiques des officiers du service public. » Il y a quel-

ques mois seulement, quatre mille personnes étaient occupées à l'extraction du précieux métal; et l'honorable M. Polk affirmait que le nombre des chercheurs avait dû s'accroître singulièrement (1). Non-seulement on savait à la date du 5 décembre 1848 que les navires arrivant près de la côte étaient abandonnés par leur équipage, et obligés de suspendre leur voyage faute de marins; mais, s'il nous était permis de joindre quelques détails récents aux faits généraux communiqués par le premier magistrat des États-Unis, nous dirions que des salaires presque fabuleux avaient été assignés dès l'année dernière à de simples marins pour qu'ils consentissent à laver les sables: on aura une idée du reste, des exigences que les travailleurs peuvent manifester en rappelant « qu'un matelot qui passe deux mois aux mines en revient avec 2 ou 3,000 piastres (10 ou 15,000 fr.) (2).

Un autre résultat constaté par le discours du président, c'est non-seulement la hausse prodigieuse du salaire des travailleurs, mais aussi la cherté inouïe des objets de consommation, amenée par cette abondance inattendue de valeurs métalliques. Constatons à notre tour un fait qui n'est pas sans intérêt pour l'étude des grandes lois d'économie politique. On voit se renouveler en ce moment sur les bords de l'océan Pacifique ce qui eut lieu au dix-huitième siècle dans le pays de Mato-Grosso, et sur-

(1) Voy. le journal *la Presse* du 22 décembre 1848.

(2) « Ceux qui s'associent gagnent encore davantage. Un des principaux habitants d'ici m'a offert de m'engager pour un an à vingt piastres par jour (100 fr.). Il m'est impossible de vous donner une idée de l'or qui se trouve dans ce pays. Voy. *Lettre adressée en date de Monterey le 15 septembre par un capitaine de balancier à une maison de New-York*, extraite du *Journal des Débats*.

APR
tout dans
que la dé
eaux lav
Portugai
sables. Dan
nous veno
mais mont
oitavas d'
andis que
plus aujou
prix de la
dans la m
aitière, q
contrées,
vres d'or;
un porc; e
été large
de sucre ne
Mais le pay
d'un siècle
ces d'opule
qui s'étaie
vaux agric
seuls habit
dans l'aisa
nous avon
si lointain
tenir jusqu
a Californ
l'avantage
ne peut pa
navires qui
l'abondanc
a comparai

(1) On peut
ceux, non
aujourd'hui
essité dans
ce documen
es émigrati
herté des v
« La farine
tait à tren
puxante livr
dollars (424
e faire servi
on, est rédu
e s'étonner
le l'émigrati
ris tout le
nique, dise
nnonçait à
artance po
elphie, ne
Baltimore
ouvelle-O
ue dix mi
saint-Louis
californie,
eurs impa
ateaux à
erre prom

champs de la
y avoir été
ns; ce sera
présent utile

tre mille per-
extraction du
rable M. Polk
es chercheurs
lièrement (1).
à la date du
navires arri-
t abandonnés
ligés de sus-
de marins;
is de joindre
ux faits géné-
e premier ma-
s dirions que
eux avaient
dernière à de
ils consentis-
on aura une
ences que les
fester en rap-
ui passe deux.
ent avec 2 ou
0,000 fr.) (2).
tâté par le dis-
non-seulement
alaire des tra-
cherté inouïe
on, amenée par
due de valeurs
notre tour un
térêt pour l'é-
conomie poli-
eler en ce mo-
céan Pacifique
nuitième siècle
rosso, et sur-
de du 22 décembre
agnent encore da-
habitants d'ici m'a
an à vingt piastres
possible de vous
se trouve dans ce
s date de Monte-
capitaine de ba-
York, extraite du

tout dans celui de Goyaz, en 1753, lors-
que la découverte inattendue de nou-
veaux lavages aurifères eut fait rêver aux
Portugais l'existence de richesses inépu-
issables. Dans la dernière des provinces que
nous venons de nommer l'alqueire de
maïs monta tout à coup à sept ou huit
oitavas d'or (54 fr. 50 cent. ou 60 fr.),
tandis que le même objet ne vaut guère
plus aujourd'hui que 3 fr. 75 cent. Le
prix de la farine de manioc s'accrut
dans la même proportion. Une vache
laitière, que le hasard amena dans ces
contrées, fut payée au prix de deux li-
vres d'or; on en donna vingt-huit pour
un porc; et dans ce pays où la canne a
été largement cultivée depuis une livre
de sucre ne valait pas moins de 15 fr. (1).
Mais le pays de Goyaz, si riche il y a moins
d'un siècle, vit tarir rapidement ses sour-
ces d'opulence; et les hommes courageux
qui s'étaient livrés résolument aux tra-
vaux agricoles furent en définitive les
seuls habitants qui sussent se maintenir
dans l'aisance; les points d'analogie que
nous avons signalés entre deux régions
si lointaines pourraient bien se main-
tenir jusqu'au bout; néanmoins, comme
la Californie, le pays de Goyaz n'a pas
l'avantage d'être baigné par la mer; il
ne peut pas recevoir dans ses ports des
navires qui y porteraient infailliblement
l'abondance, et sous ce dernier rapport
la comparaison cesse d'être possible, car

(1) On peut comparer du reste ces prix exagérés
à ceux, non moins extraordinaires, qui forment
aujourd'hui le tarif des denrées de première né-
cessité dans la haute Californie. Nous joindrons
ce document quelques indications sur le chiffre
des émigrations, qui se lie naturellement à la
cherté des vivres.

« La farine, qui lors des dernières nouvelles
était à trente-six dollars (190 fr. 80 c.) les
sixante livres, s'est élevée depuis à quatre-vingts
dollars (424 fr.). On ne peut plus à aucun prix
se faire servir; et le pauvre gouverneur, M. Ma-
non, est réduit à faire sa cuisine lui-même. On
ne s'étonnera donc pas d'apprendre que la fièvre
de l'émigration pour la Californie semble avoir
pris tout le monde : c'est une maladie épidé-
mique, disent les journaux. Le 30 décembre on
annonçait à New-York trente-et-un navires en
partance pour le pays de l'or, dix-sept à Phila-
delphie, neuf à Boston, deux à Portland, sept
à Baltimore, deux à Charlestown, onze à la
Nouvelle-Orléans, etc., etc. De plus on assurait
que dix mille émigrants étaient déjà passés à
Saint-Louis de l'Ohio, se rendant par terre en
Californie, et qu'enfin plus de deux mille voya-
geurs impatientes attendaient déjà à Panama les
bateaux à vapeur qui devaient les porter à la
terre promise. »

la baie de San-Francisco est destinée
sans aucun doute à un immense mouve-
ment commercial. Jusqu'à ce jour nous
ne pouvions juger de la pureté de l'or
recueilli dans ces régions que par ana-
logie, et en supposant que son titre éga-
lait celui de Sonora; aujourd'hui les
documents sont plus précis : et il résulte
du rapport fait à l'honorable Robert
J. Walker, secrétaire du trésor, par les
essayeurs de l'hôtel fédéral des mon-
naies à Philadelphie, les faits suivants :
L'or de la Californie « présente un dou-
ble caractère extérieur, bien qu'il n'y ait
aucune apparence de différence dans la
qualité. Celui qui vient des mines sè-
ches est en grains d'un poids moyen de
un à deux deniers, l'autre varié se
présente en petites paillettes dont il
faudrait environ cinq ou six pour un
grain; » cet or « n'est que de six milliè-
mes au-dessous du titre de la monnaie
des États-Unis (1). »

Jusqu'à présent (à en juger par les
renseignements qui nous sont parvenus)
les pépites rencontrées dans les sables
sont d'un volume peu considérable; mais
un hasard heureux, et qui rentrerait
même dans les probabilités, peut faire
tomber les mineurs sur des gisements
d'une autre nature. On ne saurait ou-
blier que dans une province limitrophe
au pays de Sonora on a eu la preuve
que le volume de certaines pépites était
aussi extraordinaire que la pureté du
métal était remarquable. En parlant des
mines de cette région, M. Dufflot de
Mofras cite un morceau d'or natif qui
y fut trouvé et qui appartenait à M. Za-
vala. Ce morceau, comparable aux énor-
mes fragments trouvés non loin de
l'Oural, n'était pas évalué à une somme
au-dessous de neuf mille piastres.

Par une coïncidence presque mer-
veilleuse, et dont nous pouvons puiser
la nouvelle dans le discours officiel du
président, les gisements d'or de la Cali-
fornie se trouvent placés dans le voi-
sinage des mines de mercure. « L'une
d'elles, dit M. Polk, est déjà en exploi-
tation, et l'on croit qu'elle sera l'une des
plus riches du monde. »

Une découverte pareille, toujours inté-

(1) Voy. le *Journal des Débats*, numéro du
6 janvier 1849.

ressante au point de vue industriel, le devient doublement dans les circonstances présentes, et il est probable que le travail exigé par les gisements aurifères en sera singulièrement accéléré.

Frappé de cet accroissement prodigieux de valeurs métalliques, dont le commerce de l'Amérique du Nord doit nécessairement recevoir un mouvement inaccoutumé, le président des États-Unis veut qu'un hôtel des monnaies transforme en espèces monnayées cette immense quantité d'or. Les prétentions de l'honorable M. Polk sont franchement avouées: en créant un atelier monétaire dans ces régions, où rien ne ressemble encore à une cité de quelque importance, il ne désire pas seulement régulariser l'expansion des richesses nouvelles qui vont circuler désormais dans les États-Unis, il a encore l'espérance de ravir à l'Angleterre une source de valeurs effectives, dont elle a profité jusqu'à ce jour. En même temps qu'il veut élever immédiatement l'or à sa véritable valeur, il veut hâter l'époque où la force industrielle de la Grande-Bretagne cessera de puiser dans les mines de l'Amérique un secours sur lequel elle a toujours compté.

« Une succursale de la monnaie des États-Unis, établie dans le grand dépôt de la côte occidentale, dit-il, transformerait en espèces métalliques à l'effigie de notre république, non-seulement l'or tiré de nos propres mines, mais aussi les lingots et les espèces que le commerce apporterait de tous les points de la côte occidentale de l'Amérique centrale et méridionale. Cette côte et l'intérieur qui y est contigu renferment les plus riches et les meilleures mines du Mexique, de la Nouvelle-Grenade, de l'Amérique centrale, du sud et du Pérou. Les lingots et les espèces tirées de ces pays, notamment du Mexique et du Pérou occidental, s'élèvent annuellement à une valeur de plusieurs millions de piastres et sont aujourd'hui transportés par les navires anglais dans la Grande-Bretagne, où ils reçoivent l'effigie du souverain et contribuent à assurer la prépondérance commerciale de cette puissance.

« Si donc une succursale de la monnaie était établie à ce grand point commercial de la côte du Pacifique, une

vaste quantité de lingots et d'espèces y afflueraient pour y être frappés, et passer ensuite à la Nouvelle-Orléans, à New-York et dans les autres villes de l'Atlantique. Ce nouveau courant augmenterait considérablement notre circulation constitutionnelle à l'intérieur et la développerait en même temps à l'extérieur. Ceux de nos marchands qui trafiquent avec la Chine et la côte occidentale de l'Amérique savent les inconvénients et les pertes qui résultent pour eux de la difficulté qu'ils éprouvent à faire accepter nos espèces métalliques au pair dans ces régions. — Les puissances de l'Europe, éloignées des côtes occidentales de l'Amérique par la nécessité de franchir l'Atlantique et d'affronter la longue et dangereuse navigation autour de l'extrémité méridionale du continent américain, ne pourront jamais rivaliser avec les États-Unis pour le riche et vaste commerce qui s'ouvre pour nous dans des conditions si favorables par l'acquisition de la Californie (1). »

A côté des renseignements officiels qui nous sont fournis par le discours du président, viennent se placer tout naturellement ceux que la presse quotidienne nous a révélés naguère, et qui sont dus au rapport d'un officier digne de tout crédit. M. le colonel Mason, commandant de la Californie, adresse au ministre de la guerre un rapport sur son excursion dans les mines, dont se préoccupent si vivement aujourd'hui tous les esprits sérieux; et c'est, à vrai dire, pour la première fois que l'on a quelques détails précis, quelques renseignements circonstanciés, des documents dignes de foi en un mot, sur la région aurifère de la haute Californie.

Le fait n'est donc plus douteux aujourd'hui, c'est le Rio-Sacramento et ses affluents qui devient le siège du Nouvel-Eldorado. Sur ces rives parées d'une végétation luxuriante, où le capitaine Belcher ne trouva en 1840 que d'innombrables ossements résultats d'une épidémie qui avait désolé les tribus indiennes, et qu'au premier abord on eût pris pour un champ de bataille, la nature a déposé des richesses métalliques qu'o-

(1) Voyez le *Discours du président des États-Unis* James Polk, dans le journal *la Presse*.

ne
peu
cell
Il
des
les e
l'hon
déco
« c'e
de l'
mièr
une p
cheur
les d
entra
mouli
Rie
mode
cheur
blanc
temps
quelqu
d'appar
ceau, e
quatre
ration
bale q
nombre
dues en
vaillur
pas san
d'extrac
qu'il es
nas on
nimaux
la poud
en les b
Mais
au pied
rapport
l'abonda
peut son
qu'exige
« C'est à
si l'or d
cela non
mais dan
affluents
avoisina
(1) Le ra
comme le
l'or est par
expression
venus, dit
une mine
cour. » De
devaient a

ne saurait encore évaluer, mais que l'on peut juger supérieures à la plupart de celles du nouveau monde.

Il paraît que c'est à vingt-cinq milles des Mormons, dans une scierie mue par les eaux du Sacramento appartenant à l'honorable M. Sutter, qu'à eu lieu la découverte des gisements aurifères; « c'est dans le gravier amoncelé au pied de l'écluse que sont apparues les premières parcelles du métal précieux. Par une probité rare, ajoute-t-on, les chercheurs d'or respectent religieusement les dépôts que les eaux continuent à entraîner et à accumuler au-dessus du moulin. »

Rien de plus simple du reste que le mode de travail adopté par les chercheurs de paillettes. « Un vase en fer blanc, un panier forment la plupart du temps tout leur attirail d'exploitation; quelques-uns se sont fabriqués une sorte d'appareil grossier qu'ils appellent berceau, et qui, alimenté et manœuvré par quatre personnes, active et facilite l'opération du lavage. » Il est infiniment probable que dans l'état actuel des choses nombre de parcelles aurifères sont perdues en raison de l'inexpérience des travailleurs. Sous ce rapport, il ne serait pas sans intérêt de rappeler le mode d'extraction usité au Brésil, tout simple qu'il est. Dans certaines régions de Minas on emploie des peaux écorues d'animaux, aux poils desquelles s'attache la poudre d'or, que l'on obtient ensuite en les battant.

Mais il est vrai que si nous prenons au pied de la lettre les expressions du rapport que nous avons sous les yeux, l'abondance du métal est telle, qu'on ne peut songer à l'emploi de certains moyens qui exigent ou de la patience ou du temps. « C'est à peine, dit M. le colonel Mason, si l'or coûte la peine de se baisser, et cela non-seulement dans le Sacramento, mais dans le lit desséché de ses moindres affluents, dans les ravins des collines avoisinantes (1). »

(1) Le rapport de M. Mason est bien dépassé, comme le fait observer le *Journal des Débats* : l'or est partout maintenant; et il cite les propres expressions du *Californian* : « Nous en sommes venus, dit ce journal, à craindre de voir creuser une mine dans notre rue et un puits dans notre cour. » De tels récits ont eu l'influence qu'ils devaient avoir sur les spéculateurs de Londres :

On n'a pas encore de documents précis sur les quantités métalliques produites par les diverses extractions. On suppose seulement que vers le mois de juin de l'année dernière le bénéfice annuel pouvait être évalué à cinquante mille dollars. Rien dans aucune partie du globe ne saurait être comparé à ce qui arrive aujourd'hui sur ces rivages. Entre autres faits extraordinaires, on cite deux hommes qui ont « recueilli en quelques jours une valeur de 17,000 dollars dans un canal long de cent yards et large de quatre pieds. » Cette circonstance, bien avérée, dispenserait au besoin de rappeler les nombreux détails réunis dans la dépêche; nous nous contenterons donc de dire ici qu'un fermier qui faisait travailler sous ses ordres une cinquantaine d'Indiens a pu accuser « au bout de cinq semaines 16,000 dollars de bénéfice ».

Jusqu'à présent, et ce n'est pas une des circonstances les moins remarquables du mouvement prodigieux qui s'est opéré dans ces contrées, tout s'est passé avec un ordre, avec une harmonie même qui sert d'heureux contraste à tout ce que nous raconte l'histoire. Le Pérou, le Mexique, le Brésil, ont vu des guerres déplorables ou tout au moins des rixes sanglantes succéder à la première surprise qu'excitait la découverte de richesses inespérées; ici rien de semblable; et, chose étrange! aucun crime à déplorer. « Ces hommes dorment sous des tentes, sous des hangars, parfois même en plein air avec des sommes considérables auprès d'eux; et il ne se commet pas de vol! à peine quelques collisions éclatent-elles de loin en loin pour une question de priorité dans l'exploitation de tel ou tel terrain. »

Le colonel Mason, cependant, est complètement d'accord dans sa dépêche avec l'honorable M. Polk; il exprime le vif désir que l'extraction des sables aurifères soit régularisée; et s'il n'a pas cru devoir intervenir jusqu'à présent pour empêcher la recherche du minéral, il souhaite qu'une loi émanée du pouvoir organise l'exploitation. Selon lui, le meilleur mode de faire participer le gouver-

quatre compagnies viennent de se former, dit-on, en Angleterre pour l'exploitation des mines de la Californie.

du président des États
le journal la Presse.

nement des États-Unis aux prodigieuses richesses que se partagent les colons et les émigrants, ce « serait d'établir à Sutter'sfort un intendant général des terres, qui les affermerait par fractions de cent acres, moyennant une redevance annuelle de cent à mille dollars suivant leur richesse minéralogique, » ou bien encore « de vendre ces terres par petites sections de vingt à cent acres. » Le commandant des forces militaires de la Californie est aussi d'accord avec le président des États de l'Union sur la nécessité de fonder un hôtel des monnaies sur quelque point de la baie de San-Francisco. C'est, en effet, le seul moyen à mettre en usage pour empêcher cette immense richesse métallique de se disséminer de toutes parts sans résultats pour le pays. « Actuellement l'or brut est considéré comme monnaie courante au taux de 16 dollars l'once.

L'administration locale n'a rien négligé, du reste, pour que cette région si peu fréquentée jusqu'à ce jour se trouvât en communication régulière avec les grands centres de population.

Le message déjà cité est positif sur ce point; il y est dit en effet : « La ligne mensuelle des steamers de la poste, qui vont de Panama à Astoria, a reçu l'ordre de s'arrêter à San-Diego, Monterey et San-Francisco.

Les dernières nouvelles prouvent en même temps, néanmoins, que le gouvernement des États de l'Union, a fini par se préoccuper de la foule avide qu'allaient attirer dans la baie de San-Francisco les bruits merveilleux répandus par toutes les feuilles périodiques de l'Amé-

rique et même de l'Europe. Selon ces documents, plusieurs bâtiments de guerre auraient été expédiés afin d'organiser un embargo sur tous les navires marchands qui prétendraient entrer en rade de San-Francisco, ou même dans les autres ports de la Californie. Cette croisière aurait pour but de s'opposer à l'exportation du minerai d'or, ou de l'or même réduit en lingots. Dans cette occurrence on obtiendrait la promesse formelle des capitaines de bâtiments expédiés par le commerce, qu'ils ne transporteront aucune de ces valeurs précieuses, procédant des terres publiques ou des mines du Sacramento, sans en excepter tout autre lieu de la région aurifère de la haute Californie. Cette décision a été prise, dit-on, « pour empêcher les navires européens ou ceux de l'Amérique du Sud de faire frapper de l'or dans les monnaies étrangères sans « payer la taxe du cent au gouvernement des États-Unis. »

Le discours du président renferme un autre fait politique qui n'est pas moins important à nos yeux que la confirmation des nouvelles relatives aux richesses minéralogiques de la Californie : il apprend au congrès que les débats avec l'Angleterre touchant l'Orégon ont cessé, et que le 49° degré est adopté pour limites : un gouverneur a été expédié par terre, afin de prendre définitivement possession de la portion de ce territoire qui échoit aux États-Unis (1).

(1) On peut consulter sur les nouvelles découvertes métalliques faites en Californie un travail plein d'intérêt inséré dans *l'Illustration*, numéro du 13 janvier 1849.

FIN.

Vieille
Aspec
Nouve
Fleuve
Lacs.
Orogre
Premi
à dé
Cort
Expéd
cisco
sept
golfe
Expéd
Contin
tiém
sition
Colb
Expéd
lon,
liforn
Tablea

Descrip
Notion
pédit
expé
Etablis
l'Oré
d'Ast
de fo

Géograp
tions.
Découve
Bérin

rope. Selon ces
bâtiments de
pédiés afin d'or-
tous les navires
raient entrer en
ou même dans
Californie. Cette
ut de s'opposer à
ni d'or, ou de l'or
Dans cette occur-
romesse formelle
ents expédiés par
n transporteront
précieuses, procé-
ues ou des mines
en excepter tout
n aurifère de la
e décision a été
empêcher les na-
eux de l'Amé-
re frapper de l'or
étrangères sans
au gouvernement

dent renferme un
ni n'est pas moins
que la confirma-
tives aux richesses
Californie : il ap-
le les débats avec
l'Oregon ont cessé,
adopté pour limi-
a été expédié par
é définitivement pos-
de ce territoire qui
(1).

sur les nouvelles dé-
re dans l'illustration,
9.

TABLE.

LES CALIFORNIES.

	Pages.		Pages.
Vieille ou basse Californie.	1	Régime intérieur des missions.	18
Aspect du golfe; climat; productions.	2	Races aborigènes	26
Nouvelle ou haute Californie.	3	Idées religieuses de quelques aborigènes de la Californie.	25
Fleuves du golfe de Californie.	4	Armes des Indiens; chasses; goût pour la musique.	26
Lacs.	5	Danses caractéristiques; la danse macabre en action chez les Californiens.	27
Orographie.	1b.	Etat de la Californie durant le dix-huitième et le dix-neuvième siècle; expulsion des jésuites; partage des missions entre les franciscains et les dominicains.	1b.
Premières explorations maritimes tendant à découvrir la Californie; expédition de Cortez.	6	Etat actuel de la haute Californie; Monterey; Pueblo de los Angeles.	33
Expédition combinée d'Alarcon et de Francisco Vasquez de Coronado; Cibola; les sept villes; exploration plus complète du golfe de Californie.	8	Etat de Sonora et de Sinaloa.	35
Expédition de Viscaino	13	La pêche des perles.	38
Continuation des explorations au dix-septième siècle; premières missions; propositions faites à Louis XIV et rejetées par Colbert.	14	Mœurs des Californiens; influence des lieux sur leurs coutumes.	39
Expédition de D. Isidro de Atondo y Antillon, missionnaire allant explorer la Californie; le P. Eusebio Francisco Kino.	15	Derniers événements politiques arrivés dans la haute Californie; cession de ce vaste territoire faite aux Etats-Unis par le Mexique. — Conclusion.	41
Tableaux des missions de la basse Californie.	18		

L'ORÉON.

	Pages.		Pages.
Description géographique; productions. . .	47	Nations indiennes de l'Oregon.	57
Notions historiques sur la découverte; ex- pédition par terre de M. de la Vérendrye, expéditions maritimes.	52	Usages étranges d'une nation de la Nou- velle-Calédonie.	59
Etablissements fondés sur le territoire de l'Oregon; le fort Vancouver; état actuel d'Astoria; tentatives de missions; projet de fondation considérable.	55	Chasses des Indiens de l'Oregon; particu- larités touchant le castor.	60
		Discussion diplomatique touchant la pos- session de ce territoire.	61

AMÉRIQUE RUSSE.

	Pages.		Pages.
Géographie; nature du climat; productions.	65	d'une compagnie russe pour l'exploitation des fourrures.	66
Découverte de cette partie de l'Amérique; Béring et ses compagnons; formation		Premiers établissements des Russes; division du territoire.	69

	Pages.		Pages.
Formation définitive de la Compagnie russo-américaine; administration territoriale; Baranoff; Novo-Arkangeisk.	70	chasses; destructions des morces; les Baldarkes; un mot sur les Tchouktchis américains; les Kaliches de l'Amérique russe.	78
Désignation des îles Aléoutiennes ou Aléoutes; échangeant projeté pour le chef-lieu de l'établissement.	74	Établissement de la Bodega, fondé en Californie et dépendant de l'administration de Novo-Arkangeisk.	79
Population indigène; les Aléoutes; leurs		Situation actuelle de la Compagnie.	83

APPENDICE.

	Pages.
ILE DE QUADRA ET VANCOUVER (NOÛTKA).	87
ILES DE LA REINE-CHARLOTTE.	89
MINES D'OR DE LA HAUTE CALIFORNIE.	104

CONTENTS.

AMÉRIQUE RUSSÉ.

	Pages.
rses; les Bal-	
uktkhis amé-	
rique russe.	78
ondé en Cali-	
nistratlon de	
.....	79
gnie.	83

	Pages.
.....	87
.....	99
.....	102